

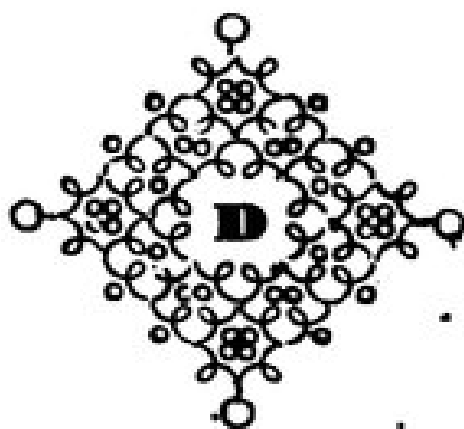
POÉSIES

NOUVELLES.

PAR

MADAME AMABLE TASTU.

Troisième Edition.



PARIS.

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
47, QUAI DES AUGUSTINS.

1838

Poésies nouvelles

Amable Tastu



Didier, Libraire-Éditeur, Paris, 1838

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE.

Peau-d'Âne, mythe.

Prélude.

Le Prologue.

Première journée.

Deuxième journée.

Troisième journée.

L'Épilogue.

À M. F. Guizot. Commémoration.

Invocation.

À Béranger en prison, le 14 juillet 1829.

Chant.

Le Cabinet de Robert Estienne. À MM. de l'Académie Française.

La neige. Janvier 1830.

La Fleur du volcan.

Le Temps pascal.

Découragement.

Le Tentateur.

Mon Royaume.

Roméo et Juliette, fragment.

La Marinière, de Luis Camoëns.

Une Chronique d'amour, de miss L. E. Landon.

Les Tombeaux d'une famille, de mistress Félicia Hemans.

La jeune Fille, de Gil Vicente.

Édith, conte des bois, de mistress Felicia Hemans.

À M. de Chateaubriand, après avoir assisté à la lecture de ses Mémoires.

Plainte.

La Pauvreté.

Fantaisie. À mon frère.

La Mer. À M. Ed. Corbière.
La Mansarde.
Migrations.
Horoscope.
La Passion.
Le Temps. À Lina J**.
Canzone de Vittoria Colonna.
Le Christ au tombeau.
Les Dieux s'en vont.
À l'Enfant qui n'est plus. (Paul M**.)
Dante. Étude. À M. Fauriel.
À Élise Moreau.
À Béranger.
La tombe d'une jeune Fille.
Lafayette. À la jeunesse de France.
Le Drame.
À madame la comtesse Des Roys (née Hoche).
La Mort de Rouget de l'Isle.
Adieu. Réponse aux vers que m'ont adressés MM. de Lamartine et
Sainte-Beuve.
Notes.

PEAU-D'ÂNE.

MYTHE.

À miss Mary Clarke.

Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et moi-même,

.

Si Peau-d'Âne m'était conté,

J'y prendrais un plaisir extrême.

Le monde est vieux, dit-on, je le crois, cependant

Il le faut amuser encor comme un enfant.

LA FONTAINE.

PRÉLUDE.

Elle alla donc bien loin, bien loin, encor plus loin.

PERRAULT, *Peau-d'Âne*.

Lasse enfin de courir, vagabonde pensée,
Ne reprendras-tu point ton allure passée ?
Ton pas doit-il fouler le pavé des chemins,
Et ta main, sans pudeur, toucher toutes les mains ?
N'as-tu pas regretté, dans tes labeurs profanes,
Forcée à te couvrir de grossiers vêtemens,
Ce merveilleux tissu, dont les plis diaphanes
Voilaient, sans les gêner, tes chastes mouvemens ?
Reviens, crois-moi, reviens, voyageuse étourdie ;
Lave tes pieds poudreux dans une onde tiédie ;
Reprends ta robe-fée, aux changeantes couleurs,
Tes bijoux de princesse et ton chapeau de fleurs.
Peut-être un ciel plus âpre et des sites plus rudes
Ont grossi les feuillets de tes cartons d'études ;
Et de vulgaires chants, à ton oreille amers,
De quelques frais motifs ont rajeuni tes airs !...
Mais, hélas ! aujourd'hui la harpe est incomplète,
Et le temps a soufflé sur l'oisive palette !

Vainement j'appelle
Les mètres confus ;
Leur troupe infidèle
Fuit à tire-d'aile,
Murmure, se mêle,
Et n'obéit plus !
De même bourdonne
Un essaim mouvant ;
À flot monotone,

Ainsi tourbillonne
La feuille d'automne,
Qu'emporte le vent.

Oh ! comment réunir leurs tribus dispersées ;
Ourdir pour enchaîner les mobiles pensées,
Les sons et les couleurs ?
Comme les souples joncs, élégante merveille,
L'un à l'autre enlacés, se courbent en corbeille
Pour se remplir de fleurs !

Sylphe, à la langue choisie,
Ange, Muse, Esprit des vers,
Doux souffle de poésie,
Qu'as-tu fait de tes concerts ?
Le pauvre oiseau qu'on enchaîne,
Tirant son grain à la peine,
À ce métier perd la voix ;
Autour de sa triste adresse
La foule avide s'empresse....
J'aimais mieux ses airs des bois !

Les voilà, les voilà, tous ces chers infidèles,
Volant au gîte en même temps ;
Ils reviennent à moi, comme un vol d'hirondelles
S'abat sur un toit au printemps !

Comment choisir ? Entr'eux, flottante,
Ma main hésite à les saisir ;
Et lasse d'une longue attente,
Ma pensée encore inconstante,
Se dit tout bas : Comment choisir ?

Mais j'en vois un qui, plus près de la terre,
Marche sans pompe et non pas sans danger ;
Mètre conteur, qu'ont su se partager,

Pour l'embellir, La Fontaine et Voltaire ;
Mètre chanteur, qu'adopta Béranger.
Mais le secret de le rendre docile,
Mais ce langage à nos penses facile,
Écho du cœur par le cœur entendu,
Verbe où se cache une magique flamme,
Charmant l'oreille afin d'atteindre à l'ame,
Ô mes amis, ne l'ai-je point perdu ?

LE PROLOGUE.

Il était une fois un roi.

PERRAULT.

Où sont ces jours, ces jours au vol agile,
Que suit au loin le regard désolé,
Débris épars de mon trésor fragile,
Monceau de plume où le vent a soufflé ?
Ces jours pourtant n'étaient pas sans tristesse !
Mais l'espérance, et surtout la jeunesse
Mêlent un baume à toutes nos douleurs ;
Notre âme alors, soumise à leur atteinte,
Comme l'enfant, bientôt charme sa plainte
En se berçant au branle de ses pleurs !

Où sont ces vers, ces vers frais et timides,
Entrés en scène au bruit d'échos flatteurs ?
Où sont ces mains, dont les bravos rapides
Encourageaient mes novices acteurs ?
Où sont ces noms, jeune et docte alliance,
Amis des arts, prêtres de la science,
Depuis surtout que des instans meilleurs
Ont à leur gré suivi nos jours sinistres ?
Préfets, hélas ! Députés ou Ministres.
À gauche, à droit, tous regardent ailleurs !

« Plainte ou regrets, toujours même langage,
Dira le monde ! Est-ce donc que le temps
Ride l'esprit même avant le visage ! »
Ne laissons point le plus fier des sultans !
À son caprice, hélas ! tient notre vie :

Amusons-le ! malheur à qui l'ennuie !
Après un somme, en tout loisir goûté,
Avant les soins où le jour le condamne,
De Sa Hautesse, un conte de Peau-d'Âne
Peut-être aura l'honneur d'être écouté.

— Peau-d'Âne ! À moi, dit-il, ces vieilleries !
Cent fois et plus n'ai-je pas lu Perrault ?
Du neuf ! du neuf ! — Trêve de railleries ;
Ami Sultan, parlez un peu moins haut !
Du peuple, auteur plus fécond que Voltaire,
Le bon Perrault n'est que le secrétaire ;
Sa fable, étoffe aux chatoyans replis,
Prête au génie une robe connue,
Et bien souvent, honteuse d'être nue,
La vérité se cache entre ses plis.

Vous souvient-il des jours de votre enfance,
Objet constant de regrets superflus,
Si chers, si purs, si doux, quand on y pense,
Si beaux enfin, quand nous n'y sommes plus !
Car le bonheur, dans l'humaine carrière,
Marche toujours ou devant ou derrière ;
La même loi toujours nous le défend ;
On le regrette, on l'attend, on le nomme !
Que dit l'enfant ? Oh ! quand serai-je un homme !
Que dit son père ? Oh ! quand j'étais enfant !...

Vous souvient-il donc, « à cet heureux âge, »
(J'ai vu toujours que même ailleurs qu'en vers,
Les lieux communs sont d'un commode usage :
Sans eux vraiment tout irait de travers,)
Vous souvient-il de quelque bonne vieille,
Dont les récits ont charmé votre veille,
Mie, ou grand'mère à la tremblante voix ?

Le nez en l'air, serré près de sa chaise,
Vous souvient-il d'avoir tressailli d'aise
À ce début : IL ÉTAIT UNE FOIS ?...

Vous souvient-il de ce roi, père infâme,
Qui se voulant consoler d'être veuf,
Trouva séant de se choisir pour femme
Sa fille ! Au moins le remède était neuf,
Sinon moral ! Qu'elle désobéisse !...
C'est bon à dire ! Alors nulle justice
Ne refrénait les pères ni les rois ;
Pères du peuple, ou rois de la famille,
Tout leur devait céder, sujets et fille.
Ah ! le bon temps que ce temps d'autrefois !

La jeune Infante aimait le nom de reine
Assurément, mais non pas la façon.
Bien qu'une fée eût été sa marraine,
Comme en ce temps tout royal enfançon,
Elle l'appelle en vain tout éplorée
À son secours ; sa main désespérée
Meurtrit son sein, déchire ses atours ;
Elle fit tant, que ses cris de détresse
Par grand bonheur vinrent à leur adresse :
C'est un chemin qu'ils ne font pas toujours.

La fée accourt, et d'abord s'épouvante.
— « Qu'est-ce, ma fille ? » On lui conte le cas ;
Dans la magie on la disait savante ;
J'en doute fort ; elle eut parlé moins bas.
Elle conseille, encourage et console ;
Dit qu'il faut voir et payer de parole ;
Gagner du temps par quelque adroit moyen.
Là se bornait sa science profonde.
Sans être fée, on voit dans ce bas monde

De tels secrets réussir assez bien.

« — Y songez-vous ? dit la triste princesse ;
» Le roi s'obstine à m'épouser demain ;
» Fuyons ! — Où fuir ? Mieux vaut user d'adresse,
» Pour échapper à ce funeste hymen :
» Flattez le roi de vous rendre sensible ;
» Puis demandez une chose impossible,
» Quand par serment vous l'aurez enchaîné ;
» Quelque merveille, à courir tout le globe....
» Cherchons !... J'y suis : qu'il vous donne une robe
» COULEUR DU TEMPS !... » C'est bien imaginé !

L'Infante alors paraît gaie et soumise,
Feint de céder, dit ses refus à bout,
Sauf une grâce à l'avance promise.
Bien entendu que le roi jura tout.
On peut juger si, la demande faite,
Sa Majesté demeura stupéfaite !
Tout autre à moins l'eût été comme lui.
Mais du serment il ne sut se dédire,
Ni l'éluder. C'était un pauvre sire !
On l'enverrait à l'école aujourd'hui.

COULEUR DU TEMPS !... Sera-t-elle empruntée
Au temps qui passe, ou si long, ou si court ?
COULEUR DU TEMPS ! Tous les temps sont Protée ;
Le temps qu'il fait, surtout le temps qui court !
Mais des moyens le roi ne s'embarrasse,
Il fait lever ses ouvriers en masse ;
Puis d'un ton fier crie au groupe ébahi :
« COULEUR DU TEMPS ! ou je vous fais tous pendre ! »
Qui peut le dire et le faire, à tout prendre,
Quoi qu'il commande, est sûr d'être obéi.

Vous qui parlez, le dédain sur les lèvres,
Du temps passé, cherchez le vieux Japon,
Ou le vieux laque, ou le bleu du vieux Sèvres,
Ou la couleur d'un semblable jupon !
Tous vos atours de reine portugaise,
Tous vos trousseaux de princesse française,
N'auraient paru que guenilles auprès !
Lyon, la ville aux soyeuses merveilles,
À l'imiter fatiguerait ses veilles !
Pourtant, dit-on, le monde est en progrès.

Quand sous ses yeux ce chef-d'œuvre s'étale,
L'Infante admire et pleure tour à tour,
N'osant nier la semblance fatale :
C'était l'éclat du ciel par un beau jour.
« — Ô ma marraine ! au roi qu'allons-nous dire ?
» — Bon ! qu'il n'est fille ou femme en son empire
» Qui se voulût contenter de si peu,
» En fait de robe, et qu'il vous en doit une
» Plus belle encor. — Comment ? — COULEUR DE LUNE.
» Qu'il vous l'accorde, et nous verrons beau jeu. »

Le roi soumet la requête nouvelle
À ses tisseurs, esprits fort inventifs,
En ajoutant, pour stimuler leur zèle :
« Réussissez, ou sinon, roués vifs ! »
Qui veut aux gens demander l'impossible
Fait bien d'abord de se montrer terrible :
Plus d'un grand nom peut m'en être témoin.
Grâce sans doute à ce ton formidable,
La robe fut de tout point admirable :
N'oubliez pas la recette au besoin.

Cette merveille en triomphe est portée
À la princesse, et quoi qu'elle eût d'ennuis,

Aux doux reflets de l'étoffe argentée,
Elle rêvait le calme frais des nuits.
« — Vraiment, vraiment, dit la fée en colère,
» Notre bon roi tient si fort à vous plaire,
» Qu'on peut risquer un souhait sans pareil ;
» Un jour de noce, à ce qu'on se figure,
« Couleur de lune est d'un fâcheux augure :
» Ce qui convient, c'est COULEUR DU SOLEIL !

» Allez le dire à votre royal père. »
Et lui, bientôt fléchi par cette voix,
Dit : « Vous aurez la robe, je l'espère :
» Songez-y bien, c'est la dernière fois ! »
Aux ouvriers il expose l'affaire :
« L'habit, dit-il, n'est point facile à faire ;
» Mais il y va de vie ou de trépas :
» Car si l'on peut le regarder en face,
» On vous fera tous cuire sur la place ! »
Les bons moyens, dit-on, ne s'usent pas.

Pourquoi faut-il que le peuple pâtisse
De ces travaux, aux princes glorieux !
Pour satisfaire à ce brillant caprice,
Aux pauvres gens il en coûta les yeux.
Mais, pour les grands, quand l'épreuve fut faite,
On inventa les verres de lunette,
En cent façons colorés ou noircis :
On peut encor, tant le fait est notoire,
S'en assurer à notre Observatoire,
Où tous les points obscurs sont éclaircis.

À cet aspect la princesse éperdue
S'écrie en pleurs : « — Je n'ai plus qu'à mourir !
» Ma bonne fée : hélas ! je suis perdue !

» — Tout beau, ma fille, on vous vient secourir :
» Un peu trop tôt vous perdez patience.
» Dites au roi, croyez-en ma science,
» Que de son âne il vous donne la peau.
» — Autant vaudrait demander sa couronne !
» N'ayons pas peur cette fois qu'il la donne ;
» Il me verrait plutôt mettre au tombeau ! »

Cet âne était de race financière ;
Beaux sequins neufs, écus d'or au soleil,
Chaque matin pleuvaient sur sa litière :
C'est un budget qu'un animal pareil !
Fi ! — Pourquoi fi ? — Parmi vous, je m'assure,
L'or a souvent une source moins pure,
Sans qu'on l'en traite avec plus de mépris.
Le roi pourtant sacrifia cet âne :
Il était fou, stupide, monomane,
Comme tout homme, ou tout roi bien épris.

Lorsqu'à l'Infante, avec cérémonie,
On apporta la peau de l'animal,
Elle tourna bientôt à l'agonie,
Toute pâmée à cet aspect fatal.
Près d'elle en hâte accourt la bonne fée :
« — Quoi ! vous pleurez votre plus beau trophée ?
» Voici l'habit que j'attendais pour vous.
» Sous cette peau votre fuite est aisée,
» Vous ne serez que trop bien déguisée :
» Ce bonheur-là n'appartient pas à tous ! »

Un bien pourtant que la belle regrette,
Sous son grotesque et bienheureux manteau,
C'est... devinez ? — Son rang ? — Non, sa toilette.
Quoi ! posséder ce merveilleux trousseau,
Et s'en aller en si laid équipage,

Sans avoir pu l'essayer ! quel dommage !
Ô femme ! femme ! aurait dit Figaro.
Mais une fée est toujours un peu femmes ;
Puis, rarement, sur les faibles de l'âme,
Qui sait beaucoup songe à crier haro !

La fée en rit : « — Prenez cette baguette,
» Prenez, dit elle, et, n'importe en quels lieux,
» Frappez la terre * au même instant, cassette,
» Robes, bijoux, paraîtront à vos yeux.
» Mais qu'en secret ce trésor se déploie ;
» Malheur à vous s'il advient qu'on vous voie !
» Que vos atours soient comme vos appas,
» Cachés à tous. En ce monde profane,
» Pour réussir il n'est que la peau d'âne :
» Témoins tous ceux qui ne la quittent pas ! »

À mon avis la fée était peu sage
De se soumettre à ce caprice vain :
De quoi servaient, dans un pareil voyage,
De beaux habits, sans argent et sans pain ?
Mais, d'un refus affliger la jeunesse
Nous est si dur, que nous cédon sans cesse !
Souvent aussi, plus d'un enfant gâté,
A dit plus tard à quelque aveugle mère :
Trop douce au bord, la vie est trop amère ;
Malheur sur vous, pour m'avoir écouté !

L'Infante enfin, prête à se mettre en route,
Sur son palais jette un triste regard.
Jeune et princesse, on conçoit qu'il en coûte
D'aller ainsi par le monde, au hasard !
D'un pied furtif elle a franchi les portes,
Et des soldats traversé les cohortes,
Sans qu'aucun d'eux sur ses pas ait couru.

Pour son hymen cependant on s'empresse ;
Mais vains apprêts ! robes, noces, princesse,
Peau d'âne aidant, tout avait disparu.

Première Journée.

LA ROBE COULEUR DU TEMPS.

Une robe qui fût de la couleur du temps.

PERRAULT.

Que voyager est un métier facile,
Je dis métier, d'autres diraient plaisir,
Quand on s'en va, flânant de ville en ville,
Sans regretter l'argent ou le loisir !
Quand on ne craint ni fatigue, ni boue ;
Quand, à son aise, on peut, d'un tour de roue,
S'en revenir à ce qu'on a quitté ;
Quand, pour mieux dire, une bonne berline,
Tout à la fois, flatte, sert et caline
Désir de voir, paresse et vanité !

Que voyager est une douce chose,
Quand, la vapeur nous prêtant son secours,
L'œil seul chemine, et le corps se repose,
Entre les bords d'un fleuve aux lents détours !
Ou, si l'on aime un essor plus rapide,
Quand à grand bruit le wagon intrépide
Fuit comme un trait sur sa corde de fer !...
Mais voyager sera meilleur peut-être
Alors qu'un art qui ne fait que de naître
Aura conquis le domaine de l'air !

Naguère encor ces routes inconnues,

Criaient la foule, à tous pourraient s'ouvrir !
Nochers des airs, avec vous dans les nues,
Mon fol esprit d'avance allait courir.
Oh ! pour le cœur, quels battemens étranges !
En voyageant par le chemin des anges,
Deviendra-t-on plus pur, meilleur, plus doux ?
Adieu la terre, adieu !... Le ballon crève ;
Avec son gaz s'évapore mon rêve...
N'est-ce point là comme ils finissent tous ?

Mais, sur ses pieds, voyager solitaire ;
N'avoir bateaux, voitures, ni ballons ;
Sous les rigueurs du ciel et de la terre,
Toujours se dire : Allons, Peau-d'Âne, allons !
Ce sort est dur pour une presque-reine !
Souvent aussi, succombant à la peine,
Plus que son corps, son cœur est abattu ;
Et pas un gîte à son repos propice ;
Pas un abri, pas même un seuil d'hospice :
C'est là pourtant que mène la vertu !

Toujours marchant, du soir jusqu'à l'aurore
Sans s'arrêter, puis de l'aurore au soir,
Elle alla loin, bien loin, plus loin encore,
Tant qu'à la peine il lui fallut s'asseoir.
Une cité s'est enfin rencontrée ;
Un monument s'élevait à l'entrée,
Dont le toit rouge au loin se faisait voir.
— « Voilà, sans doute, à son aspect tranquille,
» Se dit Peau-d'Âne, un charitable asile
» Pour l'étranger ?... » C'était un abattoir !

Elle veut fuir ; un doux bruit de fontaines
Attire ailleurs ses pas effarouchés.
Les animaux gisaient là par centaines,

Vifs, morts, plumés, par la patte accrochés ;
Œufs par milliers, poissons par myriades,
Beurre par monts, fleurs par faisceaux, salades,
Légumes frais ou secs, herbages verts,
Fruits variés qui, de rosée humides,
Offrent à l'œil leurs fraîches pyramides,
Les mille odeurs de la terre et des mers.

De Grand-Gouzier, enfin, le réfectoire !
Peau-d'Âne en outre a lu cet écriteau
Sur cent maisons : ICI L'ON DONNE À BOIRE !
Où ne se donne, en fait, un verre d'eau.
À chaque pas, d'un parfum de cuisine
Vingt soupiraux agacent sa narine :
« Ici, dit-elle, on peut braver la faim ;
» Quelle cocagne ! » À voir cette abondance,
Soupçonne-t-on qu'il soit tant de distance
Entre la bouche et le morceau de pain !

Peau-d'Âne un jour saura que la cohue,
Essaim confus qu'elle entend bourdonner,
Va, court, revient, s'agite, souffle, sue,
Le jour durant ; pourquoi ? Pour un dîner !
Un tilbury l'effleure de sa roue ;

Un fiacre suit, qui la couvre de boue,
Landaw, charrette, omnibus, phaétons
Roulent sans fin, s'entre-croisent sans cesse :
Or, si, d'après la loi de la vitesse,
Le dîner croît, hélas ! pauvres piétons !

Il est trop vrai, le but, l'unique centre
De nos travaux, de la hutte aux palais,
Par qui, pour qui tout se fait, où tout entre,
C'est... demandez à maître Rabelais !

Combien surtout cette loi pèse et blesse
Quand on est femme, et qui plus est princesse :
Qu'en un corps faible on porte un cœur altier
Êtres oisifs qui sont, de leur nature,
Un peu parens des lys de l'Écriture !
Si bien vêtus, sans savoir un métier !

Dans ce chaos, d'abord effarouchée,
Peau-d'Âne eut peur ; avant ce jour, jamais
De telles gens ne l'avaient approchée.
Mais tant d'orgueil est de trop désormais !
Confonds aux flots de la foule étrangère
Ton port royal, ta démarche légère ;
Au sol boueux accoutume tes pas ;
Oublie, ainsi le veut la loi fatale,
Jusqu'aux doux sons de ta langue natale :
On rit ici de ce qu'on n'entend pas.

Au joug de fer sa tête s'est ployée ;
Son pied léger désapprend les tapis ;

Sous la peau d'âne, en passant coudoyée,
Elle contient ses regrets assoupis.
Mais ce n'est tout de marcher, il faut vivre ;
Quel parti prendre et quelle route suivre
Pour apaiser l'ogre nommé besoin ?
« Avoir recours à mes robes de reine,
» Ne peut, dit-elle, offenser ma marraine :
» De les vêtir on me croira si loin ! »

Elle saisit la magique baguette,
Et dans le coffre, aux habits éclatans,
Choisit, déploie, étend sur sa couchette,
En soupirant, l'habit COULEUR DU TEMPS !
Drape à longs plis l'étoffe ample et soyeuse ;

Puis sort enfin, mi-triste, mi-joyeuse,
Pour stimuler les acheteurs trop lents.
Mais quoi ! devant sa merveille, la foule
À flots glacés se succède et s'écoule :
Vendeur pressé n'a que de froids chalands !

Le premier dit : — L'étoffe est assez belle,
Mais la couleur n'est pas ce qu'il nous faut.
— Elle est trop simple et pas assez nouvelle,
Reprend un autre ; et c'est un grand défaut ;
Puis, à quoi bon cette queue incommode ?
Même à la cour cela n'est plus de mode,
Avec raison, car c'était un abus :
L'égalité les fait tous disparaître !
Voyez ailleurs ; au théâtre peut-être ?
Les vieux habits sont dans ses attributs.

Que feras-tu, pauvre désabusée,
De ce trésor que tu croyais sans prix ?
A tous les yeux ta richesse exposée
S'évanouit au souffle du mépris.
Ce sont toujours les châteaux de Morgane ;
Tableaux changeans, prestige, que Catane
Parfois admire au miroir de ses mers ;
Crottes, palmiers, jardins, châteaux sans nombre.
Puis après, rien ! rien qu'un vide plus sombre,
Un bruit plus triste, et des flots plus amers !

Mais à l'arrêt Peau-d'Ane aussi rebelle
Que Galilée en son cachot obscur,
Disait tout bas : « Et pourtant elle est belle ! »
Les yeux fixés sur sa robe d'azur.
« Mais qu'est-ce, au fait, qu'un vêtement de femme
» Privé d'un corps ? C'est le corps privé d'âme ! »
Disant ceci, la belle y passe un bras

D'abord, puis l'autre, et ce jeu la console.
Quoi, dira-t-on : un plaisir si frivole ?...
Je m'en rapporte aux femmes en ce cas.

De près, de loin, la robe est admirée,
Et le miroir, qu'elle interroge encor,
Dit que jamais le bleu de l'empyrée
Ne fut plus beau, ceint de nuages d'or.
De fraîches fleurs, complétant sa parure,
Ornent sa tête, embaument sa ceinture ;
Hélas ! malgré ce luxe de printemps,
Ses mains pendaient l'une à l'autre enlacées,
Son front cédait au poids de ses pensées !...
Triste couleur que la couleur du temps !

Elle parlait tout bas devant la glace amie,
Où, sous ses traits réels, elle aime à se revoir ;
Et ses mots étaient doux comme le vent du soir
Qui berce la vague endormie.

« Rien ne peut arrêter sur les flots incertains
» La fleur que le cornant entraîne.
» Adieu mes jours brillans et mes nobles destins,
» Adieu le temps où j'étais reine !

» Le temps, où nul labeur, où nul soin soucieux
» Ne fatiguait ma main oisive ;
» Où je pouvais, aux bruits de la terre et des cieux,
» Prêter une oreille pensive !

» Le temps, où tout semblait me sourire ici-bas,
» Où ma vie était une fête ;
» Où les gazons m'offraient des tapis pour mes pas.
» Les fleurs, des festons pour ma tête !

» Le temps, où chaque jour, donnant mes vœux pour lois,
» J'ignorais un servile rôle ;
» Où des sujets soumis se taisaient à ma voix,
» S'agenouillaient à ma parole !

» Le temps, où tous les cœurs, où les esprits divers
» Cédaient tour à tour à mes charmes ;
» Où le sage, à mon gré, modulait des concerts,
» Et le vaillant prenait les armes !

» Mais pour oser dicter ces ordres absolus,
» Pour garder ce pouvoir intime,
» Du rang que j'ai quitté, des ans que je n'ai plus,
» Il faut l'ignorance sublime.

» Maintenant j'ai trop vu, trop senti, trop souffert ;
» La paix ne peut m'être rendue ;
» Et, dans le vaste doute à ma tristesse ouvert,
» Ma foi naïve s'est perdue !

» Quand je retrouverais des prés, des eaux, des bois,
» Les parfums, l'ombre, le murmure,
» Qui sait, pour revenir à ses airs d'autrefois,
» Si ma voix serait assez pure ?

» Quand on me l'offrirait, que me fait désormais
» L'empire que j'ai droit d'attendre ?
» Du trône le prestige est détruit à jamais
» Pour qui s'est dit : Tu peux descendre.

» Hélas ! c'est le passé que mon œil attristé
» Cherche dans la glace fidèle ;
» Comme, dans un portrait, quelque antique beauté
» Regarde ce qui reste d'elle !

» Rien ne peut arrêter sur les flots incertains
» La fleur que le courant entraîne.
« Adieu mes jours brillans et mes nobles destins !
» Adieu le temps où j'étais reine ! »

Deuxième Journée.

LA ROBE COULEUR DE LUNE.

La lune est moins pompeuse en sa robe d'argent !

PERRAULT.

Progrès ! progrès ! de ce mot assourdie,
Je l'avouerai, je l'ai presque en dégoût.
Voulez-vous plaire à la foule étourdie,
Criez : Progrès ! Ce mot répond à tout.
Si l'ouvrier peut mettre le dimanche,
Grâce au coton, une chemise blanche,
Progrès ! — Fort bien. — Un conflit solennel
De parler haut vous conquiert l'avantage,
Progrès ! — D'accord, ne fût-ce qu'en tapage.
Mais l'art n'est pas constitutionnel,

Ni progressif. L'un brille à sa naissance,
Astre soudain, qui n'attend rien du temps ;
L'autre, plus lent, a besoin de croissance,
Comme la fleur qui n'a pas deux printemps.
Mais, pour chacun la carrière est la même,
Le but commun, but unique et suprême,
Où les attend l'universelle voix !
Dès que surgit dans la clameur humaine
Ce cri : C'est beau ! leur destinée est pleine :
Jamais ne meurt ce mot, dit une fois !
Si du progrès la science est le temple,
Haussant toujours ses murs inachevés,

L'art a peuplé son panthéon plus ample
Des mille autels à tout culte élevés.
Si l'industrie allonge ou multiplie
L'ample manteau que le riche déplie
Tant que le pauvre en peut avoir sa part,
L'art, plus jaloux, n'admet point de partage,
Comme le dit ce vieux récit d'un sage,
À mon oreille arrivé par hasard :

Certaine race inquiète et mobile,
En son trésor avait certain bijou,
Joyau sans pair, aussi beau qu'inutile :
Double raison pour valoir un prix fou !
— Si nous brisions la pierre qui n'est bonne
Qu'à décorer au plus une couronne,
Chacun de nous en aurait un fragment :
Brisons ! brisons !... — Elle éclate en parcelles :
Vous possédez un millier d'étincelles,
Mais vous avez perdu le diamant !...

Le flot humain, hélas ! bat son rivage,
Gagnant ici ce que là-bas il perd ;
Mais Dieu bénit tout siècle et toute plage
De quelque fruit à nos lèvres offert.
L'âge qui luit a son lot comme un autre ;
Peut-être à l'homme est échu dans le nôtre
Plus de confort, d'aisance, de plaisirs !...
Mais, par malheur, le progrès dont je tremble,
Plus qu'à ses biens ajoute, ce me semble,
À ses besoins, surtout à ses désirs !...

Peau-d'Âne entend sa voix impérieuse :
Allons, Peau-d'Âne, allons ! tôt, levez-vous !
Pardonnons-lui si, faible et glorieuse,
Elle a cherché le travail le plus doux.

Elle bâtit des châteaux, non de pierre,
Sur une blanche et fragile matière,
Terrain léger, peu coûteux, qui souvent,
Ayant reçu mainte forme nouvelle,
Usé maint bras, vidé mainte cervelle,
Se vend, hélas ! moins cher qu'auparavant.

Qu'à ce trafic parfois l'on s'enrichisse,
C'est un secret qui me surprend toujours.
C'est là pourtant qu'ouvrière novice,
Peau-d'Âne offrit son timide secours,
Tremblant tout bas de se voir rebutée :
Point, elle fut accueillie et fêtée.
— Entrez, dit-on, *in nostro corpore* ;
À ce métier vous ferez des merveilles,
On en est sûr, rien qu'à voir vos oreilles.
— Ah ! mon habit, que je vous sais de gré !

Elle s'ajuste à ce bât qu'on lui jette ;
Fardeau bien lourd, que pourtant, par bonheur,
La bonne fée allégeait en cachette ;
Travaux forcés, mais du moins, fors l'honneur !
Le jour durant Peau-d'Âne s'évertue,
Et bannissant un passé qui la tue,
Oublie enfin ce qu'elle avait été.
La pauvre enfant, par un prestige étrange,
En recueillant or, succès et louange,
S'enorgueillit et crut avoir monté.

Elle niait les dons de sa marraine,
Ne voyant plus ses robes qu'en dormant,
Ni sa baguette ; elle trouvait sans peine
Dans la peau d'âne un meilleur talisman.
Pour elle alors point de salon rebelle ;
À deux battans tous s'ouvriraient devant elle ;

De son mérite on écoutait le bruit.
Peau-d'Âne enfin était un personnage ;
On la comptait comme une tête sage :
Du rameau d'or c'est là le premier fruit.

Ce n'était plus cette jeune ignorante
Bercée encor dans ses illusions ;
Mais un sens froid, qui jouait à la rente,
Prenait parti dans les élections,
Entreprenait vingt affaires pour une,
Menait de front la gloire et la fortune,
Jusqu'en hauts lieux appuyant son crédit ;
Puis quelquefois se disait, je m'assure,
Vers l'Opéra roulant dans sa voiture :
« Vraiment le siècle est meilleur qu'on ne dit !

Elle a compris que la pensée humaine
N'a de nos jours qu'une traduction,
Et, pour franchir son antique domaine,
Ne connaît plus qu'un chemin : l'action !
Elle a surtout compris, avec la chose,
Ce mot, forgé par un siècle de prose,
Si long, si lourd : As-so-ci-a-ti-on !
Ô temps fertile en mots peu poétiques,
Durs, ou flanqués de syllabes antiques ;
Et que régit la Constitution !

Mais quelle joie est stable en cette vie ?
Peau-d'Âne au bal s'en allait une fois ;
L'ambition seulement l'y convie,
La danse, non : elle vise aux emplois !
Le lourd satin, la blonde diaphane
Élégamment déguisaient sa peau d'âne ;
Elle a cessé de prétendre en beauté ;
Mais, dans le monde, aussitôt qu'on s'enrôle,

Sur son théâtre il faut bien prendre un rôle :
Le sien alors, c'était la dignité.

Esprits rêveurs, qui pour aspect peut-être,
N'avez qu'un mur et qu'un toit de maison ,
Qui ne pouvez vous coucher sous un hêtre,
Ni d'un haut pic embrasser l'horizon ;
Qui, vers le soir, ne pouvez sur la rive
Oùir la mer monotone et plaintive,
Les flots du lac, ou le fleuve natal ;
Ou, sur les bois dépouillés de feuillages ,
Au vent d'hiver, voir courir les nuages...
Esprits rêveurs, allez rêver au bal !

Dans ce chaos, où l'âme est solitaire,
Cherchez d'abord quelque coin écarté :
De là voyez, comme un mouvant parterre
Le jeune peuple en cadence agité ;
De fraîches fleurs sur leurs tempes descendent,
De doux parfums sur leurs pas se répandent,
De gais accords bercent vos sens émus ;
Puis, tout-à-coup, quelque note furtive
Fait résonner dans votre âme attentive
Un faible écho des jours qui ne sont plus !

Voilà le bal ! du moins quand on y rêve !
Ainsi Peau-d'Âne, aux doux sons du hautbois ;
Sent du passé le flot qui se soulève,
En murmurant : Autrefois !... autrefois !...
Elle se perd dans cette rêverie
Qui des regrets déroule la série
Quand, marche à marche, on remonte le temps ;
Et, mesurant sa hauteur prétendue,
Voit de combien elle était descendue...
Tout change alors à ses yeux mécontents.

« — Ô mes palais, aux longues colonnades,
» Où s'écoulaient mes jours purs et rêveurs !
» Ô mes jardins ! ô mes fraîches cascades !
» Du sort, sans vous, que me sont les faveurs !..
» Ô ma beauté ! ma fortune ignorée !...
« Mais quoi ! déjà de ce monde admirée,
» Ne puis-je enfin révéler qui je suis ?
» Quelle serait la surprise commune
» Si, dans ma robe aux couleurs de la lune,
» J'apparaissais comme l'astre des nuits ! »

Suivant soudain l'impulsion fatale,
Elle traverse un Galop commencé,
Et les salons où l'or du jeu s'étale,
Et les buffets, et le banquet dressé.
Puis elle avise une chambre isolée,
Qu'éclairait seule une lampe voilée ;
Sa main rapide en poussa les verroux :
« À moi, dit elle, à moi, chère cassette ! »
Elle apparut, et, durant sa toilette ,
L'orchestre au loin résonnait, faible et doux.

Elle revêt la robe, où d'un or pâle
Le doux reflet se marie à l'argent ;
Sur son front pur une agrafe d'opale
Jette l'éclat de son iris changeant ;
À ses bras nus la perle qui s'enlace
Rehausse un col dont la blancheur l'efface,
Ou s'entremêle à ses cheveux cendrés ;
Sa longue queue, en balayant la terre,
Semble des nuits un rayon solitaire
Flottant sur l'onde, ou traînant sur les prés.

La lune aussi venait de reparaître ;
Et, pour la voir, comme elle dans les cieux,

La jeune belle alla vers sa fenêtre
D'un pas léger, lent et silencieux.
Elle sentit la clarté bien aimée

Verser d'en haut, dans son âme calmée,
Une paix grave, un émoi solennel ;
Et, s'asseyant sur le balcon de pierre,
Sa voix bientôt vers la chaste lumière
Laissa monter un bonsoir fraternel.

« Lune, ma blanche sœur, sur ton lit de nuage,
» On dirait, à te voir, le pâle et doux visage
» D'une jeune accouchée au regard abattu :
» Comme elle aussi, paisible et belle sous tes voiles,
» Seule, entre tes rideaux d'azur brodés d'étoiles,
» Ô lune ! que fais-tu ?

» — Je ne suis point au ciel oisive et solitaire ;
» Je marche de concert avec ma sœur la terre,
» Dans le céleste chœur nous nous donnons la main ;
» Attachée à son sort par les lois éternelles,
» J'égaie, en la suivant, de clartés fraternelles,
» Son nocturne chemin.

» Je murmure à la mer une langue cachée,
» Et, pour m'écouter mieux, la mer s'est approchée ;
» Puis bientôt, flot à flot, se retire en tremblant :
» De sa sultane ainsi l'esclave orientale
» Vient chercher à genoux la volonté fatale,
» Puis recule à pas lents.

» Lune, ma blanche sœur, tout dort dans les campagnes,
» Tout dort dans les forêts, aux champs, sur les montagnes
» Vois-tu pas le sommeil envahir nos cités,
» Comme ces vieux palais vides des bruits du monde,
» Et dormir sur le lac, ou dans la mer profonde,

» Tes suaves clartés ?

» Rien ne dort ! sur les flots, où ma face se mire,
» Je vois filer au vent quelque léger navire,
» Des mondes opposés, messenger diligent ;
» Sa voile s'arrondit, son mât coquet se penche,
» Et je confonds moi-même, à son écume blanche,
» Mon sillage d'argent.

» Rien ne dort ! aux cités tout s'agite et travaille ;
» Le vieux palais fait place à la blanche muraille ;
» Partout l'homme prolonge ou devance le jour :
» L'un crée avec effort ce que l'autre gaspille,
» Et, pour glaner cet or, que le riche éparpille,
» Le pauvre attend son tour.

» Je vois les yeux ardents du jeune homme qui veille,
» De son destin futur bâtissant la merveille ;
» Le mont qu'il veut atteindre à lui ne peut venir,
» Il y marche ! chaque heure est un pas qui l'y porte ;
» Il sait que le temps sème, et livre à l'âme forte
» La moisson à venir.

» — Lune, ma blanche sœur, dans ton serein empire
» N'entends-tu pas tout bas la terre qui soupire ?
» Et l'élan du génie, et l'hymne de la foi,
» Et les molles vapeurs, et la brise embaumée,
« Comme le souffle égal d'une haleine calmée,
» S'élever jusqu'à toi ?

» — J'entends sortir sans fin de bouches enflammées
» Qui fatiguent le ciel de leurs noires fumées
» Le souffle haletant du monde pèlerin ;
» J'entends grincer le fer, j'entends bouillonner l'onde ;
» J'entends l'air qui gémit, et la vapeur qui gronde
» Dans sa prison d'airain.

» J'entends pour tous soupirs, les soupirs du génie,
» Quand il doute de lui dans ses nuits d'insomnie,
» Et ces soupirs sans nom, inavoués, amers,
» Mal d'esprits incomplets et d'impuissantes âmes,
» Hommes aux vœux flottans, ou faibles cœurs de femmes,
» Las en vain de leurs fers !

» — Lune, ma blanche sœur, il est beau de t'entendre !
» Pourtant qui veut savoir, à pleurer doit s'attendre :
» J'ai peur, à regarder les choses que tu vois !
» Ainsi, quand le réel avec le jour se lève,
» L'âme souffre au réveil à s'arracher d'un rêve
» Doux et triste à la fois ! »

Troisième Journée.

LA ROBE COULEUR DU SOLEIL.

Un superbe tissu d'or et de diamans !

PERRAULT.

À vous ceci, belle, au Marais priée ;
Innocemment trompée à ce mot : Bal,
De vos atours de jeune mariée
Vous déployez le brillant arsenal.
Que voyez-vous ? Quelques blanches toilettes,
Un piano, des mamans en douillettes !...
Bientôt un bruit dénigrant et jaloux
Dans le salon bourdonne, siffle, glisse,
De votre éclat vous créant un supplice
À mille fois vous souhaiter chez vous !...

À vous, auteur dont l'œuvre caressée
Vous fit plus tard, poussé d'ambition,
Produire au jour quelque intime pensée,
Rêve adoré, secrète passion.
Mais dans la foule, incomprise, elle passe ;
Rien n'interrompt ce silence de glace,
Qu'un bâillement des échos quotidiens.
Les ennemis dont vous craigniez la rage,
Muets, hélas ! n'ont dit mot de l'ouvrage,
Et vos amis vous parlent des anciens.
À vous, jeune homme, esprit chaud et candide !
Pour quelque mot qui vous monte au cerveau,

Sans mission, dans l'ardeur qui vous guide,
Vous combattez, Don Quichotte nouveau.
Cherchant de l'âme une âme où retentisse
Ces noms vibrans : Foi, Liberté, Justice !
Vous vous heurtez contre un dédain moqueur :
Ainsi, quitté du vent qui le soulève,
Comme le flot meurt à plat sur la grève,
Vide et muet, s'affaisse votre cœur.

Vous comprendrez cette rumeur étrange
Que produisit, dans un salon badaud,
Ce noble habit, mode de fée, ou d'ange,
Près des chiffons de Palmyre ou d'Herbault.
Dès que parut la royale étrangère,
Qu'environnait une lueur légère,
Le cercle entier fut soudain en émoi.
Quoi ! — Qu'est-ce ? — Holà ! — D'où vient cette inconnue ?
— Est-ce un fantôme ? — un masque ? On tremble, on hue ;
L'infante, au bruit, prit la fuite d'effroi.

De chambre en chambre on suit en vain sa trace :
Elle a gagné son asile secret.
Là, de la fée elle implorait sa grâce,
Versant des pleurs de honte et de regret.
Déjà la robe à sa place est rentrée ;
Et, reprenant sa grossière livrée,
Si follement déposée en ce coin,
Sans être vue, elle fuit désolée.
— Était-ce un rêve ? ou s'est-elle envolée ?...
On la cherchait... elle était déjà loin.

Le cœur atteint d'une douleur profonde,
Dans la retraite aime à cacher son deuil ;
Mais que plus vite encore on fuit le monde
Au moindre échec qui touche à notre orgueil !

Peau-d'Âne ainsi, renonçant à la ville,
Courait aux champs. Point de trop humble asile
De toit trop vil, de lieu trop écarté,
Pour y cacher son obscure existence...
Oh ! que souvent l'esprit de pénitence
N'est, vu de près, qu'esprit de vanité !

Un air humide, un vent froid, un ciel sombre,
En l'attristant, allongeait son chemin :
Lasse et pensive, elle s'assit dans l'ombre,
Le coude en terre et le front sur sa main.
Quel trait soudain vient luire à sa mémoire !
Elle a perdu sa baguette d'ivoire,
Dernier recours à son malheur ôté.
Ce châtimement de la fée indignée
À le subir la trouva résignée,
Disant tout bas : Je l'ai bien mérité !

Le jour naissait : son cœur gros d'amertume,
Pour un moment soulagé de son poids,
Se plut aux jeux du soleil dans la brume,
Sur les gazons, ou le front nu des bois,
Qui, tout confus d'être encor sans feuillage,
En rougissant promettaient leur ombrage.
Cherchant sa route entre leurs troncs moussus,
Son pas bientôt, plus rapide et plus ferme,
La conduisit près des murs d'une ferme
Que ses regards n'avaient point aperçus.

Dans le préau, la fermière fâchée,
La gaule en main, rassemblait à grands coups,
De ses dindons la troupe effarouchée.
Peau-d'Âne approche, et, d'un ton humble et doux,
Implore d'elle asile et nourriture.
— Vraiment, dit l'autre, à chaque créature

J'irai donner le pain que je ferai !
Pour le gagner n'êtes-vous pas trop fière ?
J'ai renvoyé tantôt ma dindonnière ;
Prenez sa place, et je vous nourrirai.

Ce cœur royal, en acceptant, soupire.
Déjà repose entre ses belles mains
Le bois pliant, sceptre de son empire :
Ses noirs sujets gloussent par les chemins.
« — Avoir pour trône une herbe fraîche et douce,
Pour dais l'ombrage, et pour tapis la mousse,
Se disait-elle, est assez de mon goût ;
Je règne ici ! » Vient le garde-champêtre :
— Oh ! là ! plus loin menez vos dindons paître,
De par la loi ! — Ce mot-là gâtait tout.

Comme au bain tiède, où les vertus romaines
Perdaient leur sang d'un insensible cours,
L'âme engourdie, après de longues peines,
Sans les sentir, laisse couler ses jours,
Ainsi Peau-d'Âne, en cette solitude,
Vivait sans joie et sans inquiétude,
Sans regarder derrière ou devant soi.
Ce temps fut court. D'où vient donc qu'à toute heure
Elle soupire, et se lamente, et pleure ?...
C'est qu'elle a vu passer le fils du roi.

Le fils du roi ! Le plus beau de nos songes !
Premier héros de nos premiers romans,
Quand nous rêvons un monde de mensonges,
De bonne fée et de loyaux amans !
Combien de fois ont leurré notre attente
Son manteau court et sa plume flottante,
Et son écharpe, et son beau palefroi !
D'un mal étrange, incurable symptôme,

Nous courons tous de fantôme en fantôme ;
Mais aucun d'eux vaut-il le fils du roi ?

Aux yeux ravis de la beauté qui l'aime,
Le fils du roi ressemble à ce portrait ;
Mais, entre nous, qui le verrait lui-même ,
En chercherait vainement quelque trait.
Le fils fume un cigare, et chasse,
En gants chamois, sur un cheval de race,
Non pour frapper les fiers hôtes des bois
Loups, sangliers, jeux d'une âme intrépide,
Mais pour forcer quelque lièvre timide,
Quelques lapins, mis sans peine aux abois.

Ne dites point que Peau-d'Âne était folle
De se coiffer d'un mérite pareil :
L'amour bâtit sur un terrain frivole ;
Un ciel trop pur sied mal à son soleil ;
Il s'agrandit dans la brume trompeuse,
Il jette aux flancs de la nue orageuse
Son arc-en-ciel aux magiques couleurs.
Nous poursuivons la radieuse image ;
Mais la merveille, hélas ! n'est qu'un nuage
Qui fuit au vent, ou se dissout en pleurs !

La pauvre enfant dans une attente vaine,
Passe les jours sur les bords du chemin,
Passe les soirs à déplorer sa peine,
Passe les nuits à répéter : Demain !
Que de regrets, dans son âme éperdue,
Causait alors sa baguette perdue !
« — Si je l'avais, moins malheureuse, hélas !
Loin de ses yeux, je pourrais, en cachette,
Me consoler du regard qu'il me jette ! »
Remarquez bien qu'il ne la voyait pas.

Mais ce jour-là, sur son coursier, près d'elle
Il a passé. C'est tout que de le voir !
Près d'un étang, miroir calme et fidèle,
Parmi les joncs, triste, elle vint s'asseoir.
L'écho, frappant son oreille chagrine,
Lui renvoyait, de colline en colline,
L'aboi des chiens et le pas des chevaux.
Penchée alors sur l'humide rivage,
Elle entrevit son odieuse image,
Et de ses pleurs elle troubla les eaux.

Dans sa détresse, elle invoquait la fée ,
Quand tout-à-coup bruit dans le gazon
Un vent sonore : à sa folle bouffée
Elle sentit comme un léger frisson ;
Sur ses genoux ses deux mains se joignirent,
Son cœur battit, ses lèvres s'entrouvrirent
Dans un espoir vague et mystérieux ;
Elle attendait !... Un sillon de lumière
D'un trait subit éblouit sa paupière,
Et sa baguette était devant ses yeux.

Elle a couru, pour réparer sa perte,
Se verrouiller dans son bouge ignoré.
C'était midi, la ferme était déserte.
Le jeune prince, à la chasse égaré,
Mort qu'il était de soif, de lassitude,
Cherchant quelqu'un dans cette solitude,
Pénètre au fond d'un long corridor noir.
Là, se baissant au trou d'une serrure,
Il voit... Peau-d'Âne ! et Peau-d'Âne en parure
Si, qu'il faillit désormais ne rien voir.

Pour répéter, dans leurs brillantes phases,
Tous les rayons de l'œil de l'univers ,

Les diamans, les rubis, les topazes,
Sur un fond d'or mêlaient leurs feux divers,
Nœuds, bracelets, rivière, diadème,
Mettaient le comble à cet éclat suprême,
D'un œil mortel à peine supporté.
Pourtant un jeune et radieux visage
Bravait l'écueil d'un pareil voisinage,
Qui ne pouvait éclipser sa beauté.

Les bras croisés, debout, la tête droite,
Elle était là sous les feux du soleil,
Qui l'inondaient par la lucarne étroite,
Comme un jeune aigle à son premier réveil ;
Elle chantait, dans sa langue divine,
Que l'on comprend moins qu'on ne la devine,
Un air étrange et sublime à la fois.
Du prince encor les oreilles frivoles
N'avaient ouï cet air ni ces paroles :
Aussi fut-il enchanté... de la voix.

« Dès qu'au loin, d'un coursier hors d'haleine
» Le galop sourdement bat la plaine,
» Si la foule, où fermente l'ennui,
» Tient l'oreille à l'arène collée,
» Et demande, en tumulte assemblée :
» Est-ce lui ?...

» Si le vent du midi rompt ses chaînes,
» Et des bois fait plier les hauts chênes,
» Comme aux champs les buissons de jasmins ;
» S'il mugit sous l'ombreuse clairière,
» S'il balaie, en sifflant, la poussière
» Des chemins !...
» Si du ciel s'éclaircit le bleu sombre ;
» Si bientôt son haleine dans l'ombre

» Est plus fraîche et son front plus riant ;
» Si nous luit cette frange dorée
» Que suspend à sa robe éthérée
» L'Orient !...

» Sur le front de la foule éperdue
» Nous lisons la nouvelle attendue :
» Des combats les hasards sont prédits.
» Le vent dit : L'orage est à prêt à naître ;
» L'aube dit : Le soleil va paraître ;
» Moi je dis :

» Hâte-toi, messenger de victoire,
» Hâte-toi, j'ai besoin de te croire ;
» Levez-vous, ouragans redoutés ;
» Et, vainqueur des ténèbres obscures,
» Toi, soleil, viens nous rendre plus pures
» Tes clartés !

» Car j'entends des confins de la terre
» Accourir comme un bruit sourd de guerre ;
» J'ai compris les menaces du vent ;
» Je vois l'homme, attendant la lumière,
» Contempler d'une avide paupière
» Le levant !...

» À la tourbe hésitante et frivole,
» Que faut-il ? une forte parole,
» Qui formule et proclame la loi ;
» À ses pas une sainte oriflamme ;
» À son cœur un espoir ; à son âme
» Une foi !

» Où sont-ils aujourd'hui vos prophètes,
» Rois puissans, ou sublimes poètes ?
» — Ils sont morts ! — Vos beaux-arts, doux trésors,

» Où sont-ils ? — Ils sont morts ! Ces génies
» Ont leur temps : sur leurs tâches finies,
» Ils sont morts !

» Les drapeaux qui vous ont vus fidèles,
» Où sont-ils ? L'aigle a ployé ses ailes ;
» La croix sainte est tombée en oubli ;
» Le vieux lis n'a plus chance d'éclore ;
» Et déjà l'étendard tricolore
» A pâli !

» Le nocher sur la mer turbulente
» Se confie à l'aiguille tremblante ;
» D'autre guide il est peu soucieux :
» Mais s'il perd sa fragile boussole,
» Il est sûr que l'étoile du pôle
» Est aux cieux.

» Si ma voix pouvait être entendue !...
» Mais, hélas ! d'une plainte perdue,
» Nulle oreille aujourd'hui ne s'émeut !
» Oh ! qui donc me rendra ma couronne,
» Pour un jour leur crier de mon trône :
» Dieu le veut !

» Dieu le veut ! Cherchez tous sa lumière !
» Réunis en phalange guerrière,
» Serrez-vous, quel que soit le drapeau ;
» Dussiez-vous, dans la foi qui vous mène,
» N'arracher à la plage lointaine
» Qu'un tombeau !

» Dieu le veut ! Que votre force unie,
» Or, savoir, rang, jeunesse, génie,
» Fasse brèche à la fois devant nous ;
» Ces faveurs, par le ciel décernées,

» Pour vous seuls ne vous sont point données ;
» Tous pour tous !

» Dieu le veut ! Que la race mortelle
» Au combat ait ses chefs devant elle :
» Les plus prompts sont ici les plus grands !
» Écoutez le signal qui détonne !
» Fantassins, formez-vous en colonnes !
» À vos rangs !

» Dieu le veut ! Lourds marteaux, hache, scie,
» Qui donnez aux métaux une vie,
» Arts sapeurs, frayez-vous le chemin !
» Prêtres saints, qui restez en arrière,
» On attend pour porter la bannière
» Votre main !

» Dieu le veut ! Bats la charge, poète,
» Pour marcher à la sainte conquête
» Le courage a manqué trop souvent !
» Vétérans, affrontez la mitraille :
» Vos conscrits gagneront la bataille !
» En avant ! »

L'ÉPILOGUE.

Le conte de Peau-d'Âne est difficile à croire.
PERRAULT.

Vous, qui toujours bercez quelque chimère
Art, poésie, amour, ambition,
Quand, en secret, d'un espoir éphémère
Vous caressez la belle vision,
Tremblant de voir, aux lueurs du scrupule,
Au souffle froid du bon sens incrédule,
Son frêle éclat s'envoler sans retour,
Vous la cachez dans le fond de votre âme,
Comme ces fils délicats dont la trame
Redoute l'air, la chaleur et le jour.

Le fils du roi, tout plein de la merveille
Cachée au fond d'un sombre corridor,
Ne rêve plus, soit qu'il dorme ou qu'il veille,
Que cheveux blonds, diamans, robe d'or.
— « Comment savoir quelle était cette belle ?
Se disait-il ; car d'oser parler d'elle
C'est temps perdu, les gens me croiront fou. »
La chose, au fait, avait quelque apparence.
Un jour pourtant, d'un air d'indifférence,
Il demanda : — Qui donc loge en ce trou ?
— Là-bas ? — là-bas ? — monseigneur, c'est Peau-d'Âne
— Peau-d'Âne ! Qui, Peau-d'Âne ? — Une souillon,
Digne des soins où le sort la condamne,
Et de l'habit dont elle a pris le nom ;
De cette ferme, enfin, la dindonnière.
— Peau-d'Âne !... Quoi ! cet ange de lumière

Que j'ai cru voir ? Ai-je perdu l'esprit ?
Me raille t-on ? » Et dans ce doute étrange,
Il se tourmente, il ne dort, ni ne mange,
Tant et si bien, que la fièvre le prit.

Le roi son père, et la reine sa mère,
Aimant leur fils d'un amour tout bourgeois,
Saisis tous deux d'une douleur amère,
Près de son lit accourent à la fois,
Lui demandant ce qu'il veut qu'on lui donne :
Palais, trésors, tout, jusqu'à la couronne,
Tout est à lui. « — Gardez sceptre et château,
Gardez, dit-il. » Et de l'air d'un malade,
À qui tout nuit et tout mets semble fade :
Je ne veux rien, si ce n'est un gâteau

Fait par Peau d'Âne. » Et la reine s'étonne :
Un cœur de mère est prompt à s'effrayer.
— D'où vient ce nom ? Quelle est cette personne ?
— Personne est trop, répond un écuyer ;
Bête plutôt, et bête la plus laide
Qu'on puisse voir ; d'amour un vrai remède ;
Propre à garder les dindons tout au plus,
Comme elle fait. — N'importe ! à ce caprice,
Si c'en est un, j'entends qu'on obéisse :
Pour un malade il n'est point de refus.

On court aux champs chercher la dindonnière,
Pour lui transmettre, avec force lardons,
L'ordre qui rend de si folle manière
Un fils de roi rival de ses dindons.
Ô vieux récits ! ne peut-on vous redire,
Sans qu'à la bouche il nous vienne un sourire ?
Pour nous montrer fille d'un rang si haut
Sachant pétrir ou laver la lessive,

Sans perdre en rien sa gravité naïve,
Il faut sans doute être Homère ou Perrault.

Pour nous, maudits, qui vivons de blasphèmes,
Croisant les bras sur notre sein blasé,
Nous nous moquons de tout, et de nous-mêmes,
Ou nous creusons dans un sol épuisé.
De l'art passé troublant la sépulture,
Nous exhumons quelque noble figure,
Mais, sans pouvoir ranimer sa beauté ;
D'un vain scalpel nous fouillons ses entrailles,
Pour découvrir, avant ses funérailles,
Par quel secret ce corps a palpité !

Ces vieux conteurs, enfantins et sublimes,
Pleins dans leur art de simplesse et de foi,
Vous rediraient, mieux qu'en ces folles rimes,
Comment Peau-d'Âne, au nom du fils du roi,
Courut à l'œuvre, et d'abord se fit belle,
Mit son jupon chamarré de dentelle
En falbalas, et son corset d'argent ;
Comment, pétris par cette main divine
Les œufs, le beurre et la fleur de farine
Firent honneur à son art diligent.

Mais je crains bien que ce siècle maussade,
Pour son gâteau délicat et doré,
N'ait moins de goût que l'amoureux malade,
Qui se jeta sur le mets désiré :
Même, en mangeant avec trop de vitesse,
Faillit, dit-on, s'étrangler Son Altesse :
L'amour goulu quelquefois est fatal ;
Car dans la pâte, exprès, dit un bruit vague
L'infante avait laissé glisser sa bague :
Du prince épris elle empira le mal.

Sa fièvre croit de son impatience.
Mandé soudain, le docteur de la cour,
Puits de sagesse, oracle de science,
Dit que le prince est malade d'amour.
Bientôt du roi les plaintes solennelles,
S'aidant encor des larmes maternelles,
Du bel objet sollicitent le nom.
« — Eh bien ! voyez cette bague mignonne :
J'épouserai sans faute la personne
Qui la peut mettre. » — On n'osa dire non.

Il fait beau voir, à ce bruit, les princesses,
Dit le conteur, s'aménager les doigts ,
Mais sans succès. Marquises et duchesses
Eurent leur tour ; puis les attrait bourgeois.
Chacune en vain, à l'épreuve échauffée,
Croit l'emporter ; car la bague était fée,
Et les serrait à les faire crier.
Tout y passa, grisette et chambrière :
Mais n'ayez peur qu'une bague si fière
S'aille élargir pour un doigt roturier.

Le sexe entier, noble ou non, fille ou veuve ,
Hormis Peau-d'Âne, est venu concourir.
« — Et pourquoi donc l'excepter de l'épreuve ?
Dit le bon roi ; qu'on aille la quérir !
Ses officiers y courent au plus vite.
Déjà l'infante attendait leur visite,
Et les suivit, dédaignant leurs bons mots ;
Mais, au palais, quand de cette peau noire
On vit sortir un petit doigt d'ivoire
Qui mit l'anneau sans efforts, que de sots !

« — Oui, c'est bien vous, je vous ai reconnue,

Lui dit le prince, embrassant ses genoux ;
Comme au moment où mes yeux vous ont vue,
Dans votre éclat, de grâce, montrez-vous !
Elle hésitait, incertaine et craintive ;
Mais dans son char soudain la fée arrive :
« — Sans peur, ma fille, acceptez cet époux,
Il vous mérite ! » — Et d'un coup de baguette,
De la princesse elle fit la toilette,
À rendre au ciel tous les astres jaloux.

Devenu roi, le prince, on peut le croire,
Dut s'applaudir de cet illustre hymen.
Quand la beauté nous conduit à la gloire,
Facile et doux nous semble le chemin.
Durant le cours de cent longues années,
Que ces époux prirent pour des journées,
Comme l'amour, le bonheur fut constant.
Qui que tu sois, ô toi dont le courage,
Les yeux ouverts, finira cette page,
Ami lecteur, je t'en souhaite autant !

À M. F. GUIZOT.

Commémoration.

In nobil sangue vita umile e quieta,
Ed in alto intelletto un puro core,
Frutto senile in su' l' giovenil fiore,
E in aspetto pensoso anima lieta.

PETRARCA, s. 179.

« S'il a plu à Dieu de nous honorer de quelques-uns de
ses beaux dons, qu'ils ne soient consacrés qu'à notre propre
perfectionnement et à rendre heureux ceux qui nous
entourent, qui ont droit à jouir, et à jouir seuls de tout ce que
nous pouvons être. »

Madame ÉLIZA GUIZOT.

Heureuse, elle a dit vrai, si, du feu saint dotée,
Aux autels familiers brûlant sans se tarir,
Sa lampe ne fut point cette flamme agitée
 Qui, des airs du ciel tourmentée,
 Semble toujours prête à mourir !

Heureuse, que ses dons lui soient un héritage
Qui n'ait point à briguer la faveur du passant !
Que son travail soit libre, et son facile ouvrage
 Payé d'un proche et doux suffrage
 Et d'un sourire caressant.

Heureuse, je le sais, une chaste pensée
Qui n'eut dans sa beauté qu'un juge et qu'un témoin ;
Qui ne sent point rougir, sur la scène poussée,

Sa fière pudeur, offensée
Des bravos dont elle a besoin.

Heureuse aussi l'épouse, alors que dans la lice
Le nom cher à son cœur peut briller tout entier !
Plus grand est le péril, plus haute est la justice :
C'est la rouille, et non le service,
Qui ternit l'éclair de l'acier.

Heureuse encor la mère ! après la peur secrète,
Ce mal de tout amour qu'on a peine à bannir !
Ses enfans l'auront vue, en ses vœux satisfaite,
Reporter de leur blonde tête
Un œil serein sur l'avenir.

Heureuse la chrétienne à la voix généreuse,
Plaidant tout haut pour ceux qui se plaignent tout bas,
Cherchant l'asile où gît la pauvreté peureuse ;
La charité la guide : heureuse
Qui l'exerce et ne l'attend pas !

Mais plus heureuse l'âme à tous nos maux ravie !
Qui meurt jeune et pleurée est morte au champ d'honneur.
Quel cœur instruit du monde, hélas ! ne porte envie,
À qui voit la fin de sa vie
Avant la fin de son bonheur !

INVOCATION

I'm Weary, I'm Weary. — this cold World of ours.
Miss. L.-E. LANDON.

Oh ! ne puis-je étouffer les vains bruits de la vie !
Éloigner son calice amer,
Fuir cette route obscure, où je suis asservie,
Pour des aspects plus doux, un horizon plus clair !
Viens donc, ô viens à moi, bienfaisante immortelle,
Seule consolatrice à mes ennuis fidèle ;
Accours les yeux pensifs, le front paré de fleurs ;
Avec ta harpe d'or, qui vibre au fond de l'âme,
Ta coupe, d'où s'épanche un breuvage de flamme,
Et ton prisme aux mille couleurs !
Toi seule as su charmer ma route commencée ;
De mes pas, qu'entravaient mille obstacles divers,
Quelques-uns, mesurés au bruit de tes concerts,
Laisaient sur mon chemin leur trace cadencée ;
Ce sont les seuls encor qui ne m'aient point lassée.
Ainsi, de longs travaux le soldat rebuté,
Sous la bise d'hiver, ou le soleil d'été,
Accuse la lenteur d'une marche pénible ;
Prêt à se révolter contre l'ordre inflexible,
Il entend tout-à-coup résonner à la fois
Des trompes, des clairons, la belliqueuse voix ;
Tandis qu'à leurs accords s'unit, par intervalle,
Quelque refrain connu de la terre natale,
Docile aux sons joyeux des instrumens guerriers,
Il rêve tour à tour la gloire et ses foyers !
Sa plainte s'assoupit, ses fatigues s'oublient,

Aux temps du rythme égal ses pas égaux se plient,
Et sans murmure il suit l'ombre de ses drapeaux,
Jusqu'au but inconnu marqué pour son repos !

À BÉRANGER EN PRISON.

LE 14 JUILLET 1829.

Un beau soleil a fêté ce grand jour !

BÉRANGER.

Sur nos faubourgs l'aube venait de luire ;
Son gai rayon sur ta couche brillait,
Et dans ton cœur une voix semblait dire :
« C'est aujourd'hui le quatorze juillet ;
» Ce beau soleil vit tomber la Bastille,
» De ce grand jour que le retour est doux ! »
Ce beau soleil luit derrière une grille,
Et ce grand jour te voit sous les verrous !

L'ouvrier passe ; et toi, prêtant l'oreille
À son refrain qui t'arrive d'en bas,
Tu reconnais qu'il a dans sa bouteille
Cherché l'oubli du bonheur qu'il n'a pas.
La poésie est de même une ivresse ;
À ses accords nos maux s'envolent tous ;
Mais la voix meurt sous un poids qui l'opprime
Quand ce grand jour te voit sous les verrous.

Tout en chantant pour bercer nos souffrances,
Compte, pensif et le front sur ta main,
Combien, hélas ! de longues espérances
N'ont pas vécu jusques au lendemain !
Sous la terreur, la gloire ou la conquête,

Sans les subir tu sentis tous les jougs ;
Des libertés, seul, tu chômes la fête,
Et ce grand jour te voit sous les verrous.

Ainsi nos jours s'en vont de rêve en rêve ;
Les plus brillans s'éteignent dans les pleurs ;
Ce que l'un donne, un autre nous l'enlève :
Rien n'est à nous, pas même nos douleurs !
Que reste-t-il des promesses données,
De tant d'efforts, du sang versé pour nous ?...
Sur toi, de plus, pèsent quarante années,
Et ce grand jour te voit sous les verrous !

Foi, Liberté, mots qu'en vain l'on répète,
Nobles erreurs, fantômes décevans,
Peuplez du moins les songes du poète,
Seul univers où vous soyez vivans !
Si du talent le prisme fait éclore
Un arc-en-ciel sous des cieux en courroux,
Que lui du moins croie, espère, aime encore,
Quand ce grand jour le voit sous les verrous !

CHANT.

Rarely, rarely comest thou
Spirit of delight.

[SHELLEY.](#)

Charme puissant qui nous maîtrises ;
 Esprit léger,
Pareil au duvet, que les brises
 Font voltiger ;
Pauvre de tes douceurs absentes,
Que j'ai passé de nuits pesantes,
 Que de longs jours !
De ces jours, dont la lente suite,
Sans rien laisser d'eux que leur fuite,
 Passe toujours !

Oh ! par quelle ruse nouvelle
 Te ressaisir,
Démon capricieux, fidèle
 Au seul plaisir !
Importuné d'un pli de rose,
Tu fuis la tristesse que cause
 Ton abandon ;
Ami, que la plainte effarouche,
Et qui craindrais de notre bouche
 Même un pardon.
Si l'humble lézard, du bois sombre
 Hôte furtif,
D'une feuille voit trembler l'ombre,
 Il fuit craintif :

De même, à la pénible haleine
D'un sein par l'attente ou la peine
Trop agité,
Ton aile soudain se déploie,
Ingrat, qui ne cherches que joie
Et liberté !

D'où vient, dis-moi, que tu t'empresses
D'un plus doux soin,
Vers ceux-là, qui de tes caresses
N'ont pas besoin ?
Reviens à moi ; ma plainte amère,
Sous une mesure légère
Se courbera :
Ici, moins serviteur que maître,
Reviens, et la pitié peut-être
Te retiendra.

Tout ce que ton amour préfère,
Je l'aime, Esprit !
La verte saison, où la terre
S'habille et rit ;
Le crépuscule et ses longs voiles ;
La nuit et son manteau d'étoiles ;
Le gai matin,
Qui, les pieds mouillés de rosée,
Pare de sa robe rosée
Le mont lointain.

J'aime les neiges radieuses
De nos climats,
Et les formes mystérieuses
Des blancs frimas ;
J'aime les mobiles nuages,
Les vagues, les vents, les orages,

Le bleu des mers ;
Toute chose enfin qu'on me nomme
Libre des misères de l'homme,
Dans l'univers.

J'aime une calme solitude
Pour m'apaiser ;
Puis encor j'aime, après l'étude,
Un doux causer ;
J'aime, fût-elle mensongère,
Une émotion passagère,
Mais non sans toi :
Sans toi mon cœur les goûte à peine,
Et seul, ton pouvoir les ramène
Autour de moi.

LE CABINET
DE
ROBERT ESTIENNE

À Messieurs de l'Académie française.

1829

... Si les poètes, si les orateurs donnent l'immortalité aux actions héroïques, nous pouvons dire que le divin secret de nos presses donne l'immortalité aux savantes veilles de ces grands génies. Ainsi, dans la république des lettres, après la louange de bien parler ou de bien écrire, la louange de bien imprimer, tout visiblement est la première...

OLIVIER PATRU.

Épître dédicatoire à M. le cardinal de Richelieu, au nom des Elzeviers (1640.)

Doctes, qui m'écoutez, illustre aréopage,
Qui d'un œil scrutateur suivrez cette humble page,
Avant de la juger, pardonnez à ma voix
D'oser vous ramener vers ces jours d'autrefois,
Où, sous François premier, de brillante mémoire,
L'Imprimerie a vu grandir sa jeune gloire.
Aux pères de cet art, qu'ailleurs nous surpassons,
Les fils pourraient encor demander des leçons :
Une bouche l'a dit, plus digne que la mienne ;
Et je vois aujourd'hui nos modernes Estienne
Ne pouvoir à leur gré se prosterner assez
Devant ces Imprimeurs qu'on n'a point effacés.

Laissez-vous donc guider non loin de cette école,
Où l'espoir du Barreau, sur les pas de Barthole,

D'une aride science abordant la hauteur,
Au dédale des lois cherche un fil conducteur.
Voyez cet humble toit se dessiner dans l'ombre ;
Pénétrez avec moi dans ce cabinet sombre
Que le chêne revêt de ses panneaux noircis.
Dans un vaste fauteuil Robert Estienne assis,
Restitue à la phrase une lettre échappée ;
Près de lui, comme lui, sa femme est occupée ;
Et, la plume à la main, sur le texte fautif,
Promène lentement un regard attentif.
Prêtant sa clarté pâle à leur veille assidue,
Une lampe de cuivre, auprès d'eux suspendue,
Jette un reflet douteux aux poutres du plafond ;
Tous deux gardent long-temps un silence profond ;
Mais, pour ne point paraître infidèle à son rôle,
La femme, la première, a repris la parole,
Et, remettant gaiement l'*épreuve* à son époux,
Tenez, dit-elle enfin, et félicitez-vous.

ESTIENNE.

De quoi donc ?...

LA FEMME D'ESTIENNE.

D'avoir pris femme qui sache écrire.

ESTIENNE.

Pourquoi ? pour me donner une feuille à relire ?

LA FEMME D'ESTIENNE.

Je vous jure pourtant que j'ai fait de mon mieux.

ESTIENNE.

Bon ! je gage trouver, en y jetant les yeux,
Quelques points mis à faux, d'autres omis !

LA FEMME D'ESTIENNE.

Peut-être.

ESTIENNE.

Dès lors, comment le sens se peut-il reconnaître ?

LA FEMME D'ESTIENNE.

Ce doute est, ce me semble, une offense au lecteur.

ESTIENNE.

Je vois dans chaque faute, une offense à l'auteur,
Et je ne voudrais point faillir d'une virgule.

LA FEMME D'ESTIENNE.

C'est l'esprit du métier poussé jusqu'au scrupule !

ESTIENNE.

Mon métier, à mes yeux, est un art tout entier.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Que de gens en retour, d'un art font un métier !

ESTIENNE.

Art ou métier, celui qu'on entend et qu'on aime,
Dans nos mains, quel qu'il soit, s'ennoblit de lui-même.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Oui, l'amour qu'on lui porte élève notre état ;
D'accord, mais trop souvent on n'aime qu'un ingrat.
Hors quelque peu d'honneur, quel si grand avantage,
Grâce à cet art si beau, vous échut en partage ?
Nul autre à plus de maux fut-il jamais soumis ?
La Presse aura toujours de puissans ennemis !
Vous-même avez subi leur censure terrible,
Atteint et convaincu d'imprimer...

ESTIENNE.

Quoi ?

LA FEMME D'ESTIENNE.

La Bible !

ESTIENNE.

Avec l'appui du Roi, je brave ces clameurs.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Oui, le Roi fut toujours propice aux imprimeurs :

Mais qui sait les chemins où l'on veut nous conduire ?
Qui sait à quel degré l'avenir peut vous nuire ?

ESTIENNE.

Si l'on m'y force, ailleurs portant mon atelier,
J'irai chercher un sol, un culte hospitalier.
Le travail a besoin de paix, et l'industrie
Sait toujours et partout se faire une patrie.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Quoi, fuir ce doux pays ! quels seront mes regrets !

ESTIENNE.

Bon ! le jour du départ peut ne venir jamais ;
Qui prévoit trop les maux, quelquefois les appelle.
La Presse, qu'environne une faveur nouvelle,
Ne craint point l'avenir, le présent en fait foi.
Pour lui payer leur dette, ou pour complaire au Roi,
Ces lettrés, ces savans, gloire de sa couronne,
Qu'il aime à rassembler autour de sa personne,
Viennent, en un concours, de proposer un prix
Dont l'espoir doit tenter tous les doctes esprits.
C'est, avec quelque orgueil ma voix vous le confie,
C'est l'éloge complet de la Typographie.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Beau sujet ! entre ceux de tout temps assignés
Aux distiques latins proprement alignés.

ESTIENNE.

Le français, cette fois, est la langue choisie.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Le français, dites-vous ? Ah ! pauvre poésie !
Quelle funeste main t'apprête ces tourmens !
Que vas-tu faire ici de tous tes ornemens ?
Sous le matériel de votre Imprimerie,
Vont expirer la fable avec l'allégorie.
Du Parnasse français les tristes nourrissons

Oseront-ils parler de *cadrats*, de *poinçons* ?
Quelle tâche pour eux !... Et vous, chastes déesses,
Qui bientôt gémirez à l'unisson des presses,
Faudra-t-il abaisser votre langage altier
À chanter des héros en casques de papier ?

ESTIENNE.

Vous plaisantez ? Ceci n'est point matière à rire ;
Nos poètes auront, je pense, mieux à dire ;
Et la Typographie est un texte assez beau.
Des sciences, des arts n'est-ce point le flambeau ?
C'est par elle aujourd'hui que la pensée humaine
D'une marche plus sûre agrandit son domaine.
Sur chacun des chemins qu'elle vient à s'ouvrir,
Laissant des vérités qui ne peuvent mourir,
De proche en proche on voit la lumière s'étendre...

LA FEMME D'ESTIENNE.

Qui songe à vous nier ce qu'on est las d'entendre ?

ESTIENNE.

Un fait est-il moins vrai pour être répété ?

LA FEMME D'ESTIENNE.

Eh ! non, mais le contraire est aussi vérité.

ESTIENNE.

À la conclusion je ne m'attendais guère :
J'ai cru toujours qu'au vrai le faux était contraire !

LA FEMME D'ESTIENNE.

Jugez-en. Pour un nom qu'à la postérité
Votre art transmet, brillant d'un éclat mérité,
Que de pauvres écrits, parmi ceux qu'il accueille,
Mourraient de mort plus douce au fond d'un portefeuille !
La Presse, dites-vous, dévoile les abus ?
Mais en sont-ils moins grands pour être mieux connus ?
Dans le sillon ouvert, votre Typographie
Sème, bon ou mauvais, le grain qu'on lui confie ;

Comme les vérités, propage les erreurs,
Et naguère du schisme a nourri les fureurs.
À croire nos docteurs, l'Imprimerie aiguisé
Le couteau dont Calvin frappe la sainte Église,
Et leur ressentiment peut-être, un peu plus tard,
Des coups de l'assassin punira le poignard.
Aux idoles toujours les passions humaines
Se plaisent à porter leurs amours ou leurs haines.
La lampe, qui vous prête un utile secours,
Ou l'habile ouvrier qui forma ses contours,
Du bienfait, à vos yeux, sont la source première ;
Mais, pour moi, c'est la main qui créa la lumière !

ESTIENNE.

De me voir contredit je m'étais bien douté !
Cependant, cette fois sur vous j'avais compté.
Je vous vois à rimer perdre un temps inutile...

LA FEMME D'ESTIENNE.

Eh bien ?...

ESTIENNE.

Je m'étais dit que ce talent futile
Trouverait un emploi moins frivole et plus doux
À disputer un prix si glorieux pour nous.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Qui, moi ? que je m'expose à tenter une route
De si pénible abord ? sans autre fruit sans doute
Que des jours sans loisirs et des nuits sans repos ?
Moi ! qui ne sus jamais arriver à propos ?
Non, non.

ESTIENNE.

Cette entreprise est-elle donc si rude ?
Qu'est-ce qu'un peu de temps, de labeur et d'étude ?
Dût même aucun laurier ne parer votre front,
Qu'importe ? à ce travail vos écrits gagneront ;

Et la plus belle fleur que donne la nature
N'est rien, vous le savez, sans peine et sans culture.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Ne puis-je donc laisser naître et mourir mes chants,
Comme dans nos gazons les fleurettes des champs ?

ESTIENNE.

Soit ! à titre de femme, et surtout de poète,
On a droit doublement d'en agir à sa tête !
J'eusse aimé, si vos vers avaient quelque bonheur,
À voir l'art que j'exerce en recueillir l'honneur ;
Mais...

LA FEMME D'ESTIENNE.

Mon Dieu ! j'essaierai, si cela peut vous plaire.
Vous pourriez autrement, dire en votre colère,
Que je n'ai point voulu, par défaut d'amitié,
Du fardeau conjugal supporter la moitié !
Commençons : donnez-moi des notes, je vous prie.

ESTIENNE.

Des notes ! sur quoi donc ?

LA FEMME D'ESTIENNE.

Sur votre Imprimerie :
Elle est un sanctuaire interdit à mes pas,
Et je ne puis chanter ce que je ne sais pas.

ESTIENNE, *dictant.*

D'abord, Faust, inventeur de cet art admirable...

LA FEMME D'ESTIENNE.

Fut en enfer, dit-on, emporté par le diable.

ESTIENNE.

Pouvez-vous répéter ce ridicule bruit !
D'une jalouse haine on sait qu'il est le fruit...

LA FEMME D'ESTIENNE.

Soit !

ESTIENNE.

De l'invention la date différente
Porte : quatorze cent trente cinq... ou quarante.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Passez, passez : ici l'époque ne fait rien ;
D'en parler dans mes vers je me garderai bien,
J'ai trop peur, sur mon front, qu'un orage n'éclate,
Pour m'aller aviser de rimer une date.

ESTIENNE.

Plus tard, Faust, Guttemberg se joignirent tous deux,
Même on doute lequel fut le premier entre eux ;
Mais leur science encor ne s'était élevée
Qu'à noircir sur le bois une page gravée,
Quand Schœffer, le premier, burinant les poinçons,
À son maître bientôt vint donner des leçons ;
Il fondit les métaux, et, sous sa main habile,
Jaillit l'invention de la lettre mobile :
C'était l'art tout entier ! à peine on peut compter
Ce que depuis les ans y vinrent ajouter.
Des types cependant l'élégance épurée
Doit promettre au *fondeur* une gloire assurée :
Vous devrez une place au nom de Garamond.

LA FEMME D'ESTIENNE.

C'est pour frimer tout juste avec le double mont.

ESTIENNE.

D'un subit embarras vous paraissez saisie,
Que cherchez-vous ?

LA FEMME D'ESTIENNE.

Je cherche, hélas ! la poésie
Quoi que vous puissiez dire, elle n'est point ici.

ESTIENNE.

Chaque chose a la sienne, et surtout celle-ci.

Sur la *casse*, voyez voler la main agile,
Qui dans le *compositeur* jette Homère ou Virgile ;
Leurs écrits, reproduits cent fois en un moment,
Ne sont-ils point l'objet de votre étonnement ?

LA FEMME D'ESTIENNE.

Je ne puis trouver là qu'un tableau didactique.

ESTIENNE.

J'ignore ce qui peut vous sembler poétique,
S'il ne l'est pas de voir une *presse* marcher,
Avec deux imprimeurs pour *tirer* et *toucher* !
L'élastique *tympan* reçoit la feuille humide ;
De son juste milieu la *pointure* décide ;
Pour ne point de la marge altérer la fraîcheur,
La *frisquette* abattue en couvre la blancheur ;
Pendant ce même temps, à coups égaux la *balle*
De l'encre sur la forme étend la couche égale...

LA FEMME D'ESTIENNE.

Notre Dame ! quels mots à façonner en vers !

ESTIENNE.

Par vous décidément tout est pris de travers.

LA FEMME D'ESTIENNE.

Non, non, par vos discours je suis persuadée :
Maintenant laissez-moi suivre ma propre idée.

ESTIENNE.

Eh bien ! traitez la chose au gré de votre humeur !
Mais que ce soit du moins en femme d'Imprimeur.
(*Il sort.*)

LA FEMME D'ESTIENNE.

Ma tâche est malaisée, et je crains ma faiblesse.
Cependant, puisqu'ici j'en ai fait la promesse,
Il faut bien à ma gloire essayer d'en sortir ;
À moi donc, art des vers, bel art du bien-mentir !

« Sur le premier roseau, quand l'humaine pensée
» Vit en traits déliés son empreinte tracée
 » Pour la première fois,
» Elle frémit d'orgueil d'atteindre à la mémoire,
» Et de parler aux yeux, sans confier sa gloire
 » À d'infidèles voix.

» C'est alors seulement que son règne commence,
» Alors, qu'elle entrevoit cet avenir immense
 » Ouvert devant ses pas,
» Qu'elle peut à son gré franchir la terre et l'onde,
» Éterniser ses lois, et dominer le monde
 » Au delà du trépas.

» Quel empire aura donc la puissance infinie,
» Qui mille et mille fois reproduit le génie,
 » Sous un aspect pareil !
» Comme un miroir, formé de facettes semblables,
» Multiplie, en brisant ses angles innombrables,
 » Les rayons du soleil.

» Vous, dont la presse au temps ravira les ouvrages,
» Étiez-vous donc tout bas guidés dans vos hommages
 » Par ce frivole soin ?
» Non, de l'esprit humain actives sentinelles,
» Vous aurez vu sans doute, en ses routes nouvelles,
 » Et plus haut et plus loin.

» Vous aurez vu l'effort de cette race humaine,
» Qui ne peut reculer de son étroit domaine
 » Les éternels remparts ;
» Mais qui tend, d'une marche à la fois lente et sûre,
» À diviser les biens que le ciel lui mesure
 » En plus égales parts.

» Là, peut-être, du monde est le secret suprême,

» C'est la loi souveraine, à qui le Seigneur même
 » A prêté son appui,
» Quand, de notre avenir révélant le mystère,
» Sa voix a proclamé les enfans de la terre
 » Tous égaux devant lui.

» Comme l'avait prédit la sainte parabole,
» Telle qu'un grain fécond, la divine parole
 » A germé parmi nous ;
» Au sacré tribunal, où la loi s'est assise,
» La faiblesse s'appuie, et la force soumise
 » A plié les genoux.

» Chaque pas est marqué dans la même carrière.
» De nos lots inégaux la masse tout entière,
 » Les maux comme les biens,
» Tout marche vers le jour d'un plus juste partage,
» Car le père commun de son vaste héritage
 » N'excepte aucun des siens.

» Déjà le temps n'est plus où la docte fontaine
» De ses bords resserrés n'épanchait qu'avec peine
 » Un avare trésor :
» D'y puiser à son gré chacun de nous est maître ;
» Elle coule aujourd'hui pour la tasse de hêtre
 » Et pour la coupe d'or.

» Ainsi, vous accordez à la typographie
» L'honneur qu'elle mérite et qu'elle justifie !
 » Ce prix est dû par vous
» À qui porte une fois la lumière dans l'ombre,
» À qui fait une fois, du bien d'un petit nombre,
 » Un bien commun à tous.

» Mais toi, génie, atteint dans ton empire intime,

» Du monde intelligent dominateur sublime,
 » Où sera ton pouvoir,
» Quand l'œil le plus grossier peut mesurer ta course,
» Quand le dernier mortel s'abreuve à pleine source
 » Dans les flots du savoir ?...

» Ta mission pourtant n'en sera pas moins belle !
» Tous, faibles ou puissans, le destin nous appelle
 » Vers un plus noble but ;
» Et d'une œuvre immortelle, ouvrier périssable,
» Chacun de nous, du moins, y doit d'un peu de sable
 » Apporter le tribut.

» Les travaux des humains sont les feuilles d'automne,
» Qui vont, précipitant leur chute monotone,
 » Fumer le sol fécond,
» Pour que d'un autre été la couronne nouvelle
» Vienne de l'arbre antique, et plus riche et plus belle,
 » Ceindre le vaste front.

» Chaque feuille isolée, à sa verte parure,
» Ajoute cependant son tribut de verdure
 » Et son murmure frais.
» D'autres prendront leur place à la saison prochaine :
» Puisse au moins chaque année embellir le grand chêne
 » D'un luxe plus épais !

» Et moi, puissé-je aussi, de l'ombre bocagère,
» Sur les gazons voisins jeter ma part légère ;
 » Puis, vienne les autans !
» Et, du rameau natal lentement détachée,
» Entre mes sœurs des bois j'irai dormir, cachée
 » Comme aux jours du printemps. »

LA NEIGE.

JANVIER 1830.

Late, late yestreeny saw the new moone
Wi' the auld moone in hir arme ;
And y feir, y feir, my deir master,
That we will cum to harme.

Ballade de sir Patrick Spence.

Si peu nombreux encor, tes jours coulent bien sombres,
Jeune année ! et ton front est enveloppé d'ombres.
De ces nuages noirs, qui déguisent les cieux,
Descendent les frimas à flots silencieux.
Comme le froid chagrin sur une âme oppressée,
La neige sur le sol tombe lente et glacée.
Dans mes yeux abattus je sens rouler des pleurs !
Hélas ! mon cher pays, qu'as-tu fait de tes fleurs ?
Quel sinistre pouvoir a flétri ta parure ?
En vain mon cœur gémit et ma bouche murmure ;
Demain, hélas ! demain, de ses blancs tourbillons
La neige aura comblé tes fertiles sillons ;
Les oiseaux, que la bise atteint dans leurs retraites,
Demain s'exileront de tes forêts muettes ;
Demain ces flots nombreux qui, dans leur liberté,
Te vont porter la vie et la fécondité,
S'arrêteront captifs, et ce réseau de glace
Comme un voile de mort couvrira ta surface !
Mais ce linceul pesant, sous sa morne pâleur,
Double en la comprimant ta féconde chaleur :
Telle, dans nos hameaux, la couveuse fidèle
Cache un germe inconnu sous l'ombre de son aile,

Et peut-être, trompée en son aveugle amour,
S'étonnera des fruits qui vont éclore au jour.
Déjà dans sa puissance où la terre se fie
Fermente sourdement le principe de vie ;
Déjà, la sève errante en ses mille canaux
Promet aux troncs vieillis des rejetons nouveaux,
Et sur le froid sommeil de la nature entière
Plane un songe d'espoir, de joie et de lumière.
Pour hâter le moment d'un glorieux réveil,
France, que te faut-il ? Un rayon du soleil !
Le soleil, il est là, brillant sous ce nuage,
Comme la vérité, dont son astre est l'image :
Comme elle aussi, couvert d'un voile passager,
Qui l'obscurcit un jour, mais ne peut le changer.
Ah ! si l'ombre est rapide et lui seul immuable,
S'il faut subir du temps le cours inexorable,
Si le plus long hiver est suivi d'un printemps,
Il vient ! l'hiver s'enfuit ; le temps vole !... j'attends !

LA FLEUR DU VOLCAN.

Ce n'est pas la nature qui est triste, c'est la vie.

JULES LEFÈVRE.

Humble et chétive fleur, par le sort condamnée,
Sur le flanc d'un volcan pourquoi donc es-tu née ?
Qu'as-tu fait à ce sort, dont l'injuste dédain
Te refusa l'enclos d'un rustique jardin ?
Au gré de sa faveur, ta grâce solitaire
Eût fait même l'orgueil d'un somptueux parterre,
Sous les yeux satisfaits d'opulens possesseurs,
Qui te proclameraient belle parmi tes sœurs !
Hélas ! telle n'est point la part qui t'est restée !
Sur un sol frémissant, sans relâche agitée,
Tu fleuris sans repos, tu souffres sans témoins ;
Ceux qui t'auraient pu voir sont émus d'autres soins ;
Qu'importe qu'à leurs pieds un doux parfum s'exhale
Dans l'ombre et le secret de ta corolle pâle,
Qui, long-temps exposée à tous les vents du ciel,
Garde encore à l'abeille une goutte de miel ?
Quand une ville, un peuple, un empire s'efface,
Qui songerait à toi, qui chercherait ta trace,
Pauvre fleur oubliée au sein des rocs déserts,
Où tu subis long-temps l'inclémence des airs ?...

LE TEMPS PASCAL.

Ô cloche, dont le son frappe les airs lointains,
Tu rappelles mon âme à ses premiers destins.

N. LEMERCIER.

Chrétien, la cloche t'appelle,
Viens donc, viens donc,
Viens prier à la chapelle,
Viens chercher le saint pardon.

C'est pour l'Église romaine
L'instant du deuil et des pleurs,
Que cet instant qui ramène
Aux champs leurs mille couleurs ;
Là, tous les cœurs se découvrent,
Là toutes les fleurs s'entr'ouvrent,
Le saint temps rend à la fois
Aux autels leurs vives flammes,
Et la prière à nos âmes,
Et les feuilles à nos bois.

Chrétien, la cloche t'appelle,
Viens donc, viens donc,
Viens prier à la chapelle,
Viens chercher le saint pardon.
Aux jours où plus pur peut-être,
Le zèle est aussi plus prompt,
J'aimais, sous la main du prêtre,
À courber mon jeune front ;
C'est qu'on s'estime à cet âge

Moins, en valant davantage.
Aujourd'hui j'ai, pour ma foi,
Peur d'une oreille inconnue,
Plus peur d'être seule émue
Des mots descendus sur moi !

Chrétien, la cloche t'appelle,
Viens donc, viens donc,
Viens prier à la chapelle,
Viens chercher le saint pardon.

Doux sont des jours de prière,
De calme et de liberté ;
Mais dans la profonde ornière
Quand le char est arrêté,
Quand du sable et de la boue
Il faut dégager sa roue,
Peut-il, Seigneur, vers les cieux,
Dans une tâche si dure,
Rester à ta créature
Le temps de lever les yeux !

Chrétien, la cloche t'appelle,
Viens donc, viens donc,
Viens prier à la chapelle,
Viens chercher le saint pardon.

La bouche qui dès l'aurore
Remplit un pieux devoir,
Muette, se ferme encore
Jusqu'à l'oraison du soir ;
Car, avec le jour qui passe,
Chaque labeur a pris place.
Puissent du moins dans leur cours
Tant de peines enchaînées
Rendre à nos vieilles années

Cette paix des premiers jours !

Chrétien, la cloche t'appelle,
Viens donc, viens donc,
Viens prier à la chapelle,
Viens chercher le saint pardon.

DÉCOURAGEMENT.

Oh ! quanto e corto 'l dire e come fioco
Al mio concetto !

DANTE.

Ils me l'ont dit : parfois, d'un mot qui touche,
J'ai réveillé le sourire ou les pleurs,
Quelques doux airs ont erré sur ma bouche,
Sous mes pinceaux, quelques fraîches couleurs.

Ils me l'ont dit ! connaissent-ils mon âme,
Pour lui vouer sympathie ou dédain ?
Non, je le sens, la louange ou le blâme
Tombe au hasard sur un fantôme vain.

Ah ! si mes chants ont brigué leur estime,
C'est que la mienne a passé mes efforts ;
Car mon talent n'est qu'une lutte intime
D'ardens pensers et de frêles accords.

Bruits caressans de la foule empressée,
Oh ! que mon cœur vous compterait pour rien
Si je pouvais, seule avec ma pensée,
Me dire un jour : Ce que j'ai fait est bien !

Un jour, un seul ! pour jeter sur ces pages,
Pour, à mon gré, répandre dans mes vers
Ce que je vois de brillantes images,
Ce que j'entends d'ineffables concerts !

Un jour, un seul !... mais non, pas même une heure !

Pour m'épancher, pas un mot, pas un son,
L'esprit captif qui dans mon sein demeure
Bat vainement les murs de sa prison.

Ainsi s'accroît la flamme inaperçue
D'un incendie en secret allumé :
Lorsqu'au dehors elle s'ouvre une issue,
C'est qu'au dedans elle a tout consumé.

Si vous deviez aux voûtes éternelles
Dès le berceau fixer mes faibles yeux,
Pourquoi, mon Dieu, me refuser ces ailes
Qui d'un essor nous portent dans vos cieux ?

Moi qui, du monde aisément détachée,
Aspire à fuir les chaînes d'ici-bas,
Dois-je glaner, vers la terre penchée,
Ce peu d'épis répandus sous mes pas ?

Faut-il quêter dans la moisson commune
Mon lot chétif de peine et de plaisirs,
Quand il n'est point de si haute fortune
Que de bien loin ne passent mes désirs !...
Puis, qu'après moi rien de moi ne demeure !
Penser ! souffrir ! sans qu'il en reste rien,
Sans imposer, devant que je ne meure,
À d'autres cœurs les battemens du mien !...

Sons enchantés, qu'entend ma seule oreille,
Divins aspects, rêves où je me plus,
Vous, qui m'ouvrez un monde de merveille,
Où serez-vous quand je ne serai plus ?

LE TENTATEUR.

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable, et, ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite.

SAINT MATHIEU, IV v. 1-2.

« Le Christ, dit le saint livre, à cette page ouvert,
» Le Christ quarante jours jeûna dans le désert. »
Oh ! qu'il peut aisément s'abstenir et se taire !
Sa peine est limitée, et surtout volontaire.
S'il subit la douleur, l'isolement, la faim,
Ses maux ont pour le monde une sublime fin !
Il le sait ! transporté sur le faîte du temple,
Si les biens, les grandeurs, les trésors qu'il contemple
N'éveillent dans son cœur nuls vœux ambitieux,
S'il méprise la terre, il a connu les cieux !
Mais nous, faibles enfans de doute et de ténèbres,
Nous, qui pour nous guider dans ces ombres funèbres
N'avons qu'une incertaine et grossière clarté,
Un flambeau, par les vents à toute heure agité,
Sans le but qui soutient, sans l'espoir qui soulage,
Pouvons-nous par moment ne point perdre courage ?
Le corps souvent résiste où l'esprit obéit,
Hélas ! qui ne le sait ? mais quand tout nous trahit,
Nous échappe, ou nous ment ; des douceurs de la terre
Quand sur nous dès long-temps pèse le jeûne austère ;
Quand le monde nous fuit, quand la tiède amitié,
Au cri de nos douleurs s'éveillant à moitié,
Arrachée à regret à sa molle paresse,
Pour l'amour du repos nous plaint et nous caresse,
En faveur de nos maux médite un faible effort,

Puis, si nous nous taisons, oublie et se rendort ;
Quand nous saisit au cœur la fatigue profonde,
Qui nous fait tout-à-coup un désert de ce monde ;
Quand notre front lassé tombe sur nos genoux,
Le tentateur est là, debout derrière nous !
Il parle, et des replis d'un fascinant langage
Nous enlace, pareil au serpent, son image.
« Dis-moi, murmure-t-il, pauvre âme ; que fais-tu
De ce beau dénûment que tu nommes vertu ?
Tu vas, mais où ?... pourquoi ? Pour tout être qui pense,
Point de chemin sans but, d'effort sans récompense ;
Car tu te plains à tort, et souffres à raison,
Toi qui fais de la terre une sombre prison.
Crois-tu des contes vains ? Qu'est-ce qu'un premier homme
Qui vit sa race et lui perdus pour une pomme ?
La peur fut tout son mal : grâce à sa lâcheté,
À CELUI de là-haut l'avantage est resté.
Dès-lors cet AUTRE et moi nous vivons mal ensemble :
Il veut qu'à son pouvoir nul pouvoir ne ressemble.
Il le veut ! et pourtant à peine de ses mains
Se furent échappés le monde et les humains,
Que de cet univers une moitié fut mienne.
Qu'il me laisse ma part, je renonce à la sienne
Sans en rien contester, car il est mon ancien :
Créer est son domaine, user, voilà le mien !
Sans moi, d'aucun objet qui soit dans la nature
Tu ne saurais jouir, chétive créature ;
Et LUI, jaloux qu'il est de son autorité,
Ne peut même entraver ta libre volonté :
Il fabriqua, dis-tu, ton âme à son image !
S'il fit bien, qu'on l'encense et qu'on lui rende hommage,
J'y souscris ; mais de plus que veut-il aujourd'hui ?
S'il ne l'est envers moi, je suis juste envers lui :
Sa main habilement suspendit les étoiles ;
Le jour lui doit ses feux, la nuit ses chastes voiles ;

À lui sont les beautés dont le globe est paré ;
À lui les eaux, la terre et l'espace azuré ;
À lui ce qui se meut, nage, rampe ou voltige,
Et tout ce que les vents balancent sur la tige,
Du brin d'herbe des champs aux feuilles des forêts.
Mais sitôt que la toise a touché les guérets,
Sitôt que le fossé se creuse, ou que la haie
S'élève, on reconnaît le coin de ma monnaie.
Jamais piège sans moi n'eût happé les oiseaux ;
Sans moi, jamais filets n'auraient troublé les eaux !
La mine où lentement l'or et l'argent mûrissent,
Où des blancs diamans les prismes s'équarrissent,
Est-elle rien qu'un bloc inutile et caché,
Autant qu'à ses trésors ma main n'a point touché ?
Mais tout ce qu'en son sein couve la terre avare,
Éclot par moi, pour moi ; de ce métal si rare
Toute parcelle où tombe une face de roi,
Écus, sequins, ducats, louis, guinée, à moi !
À moi, ces feux tremblans qui parent la couronne,
Tous ceux dont un beau front, un beau cou s'environne,
À moi ! de tous tes maux me diras-tu l'auteur ?
Je n'ai pas dans ton sein mis ce feu créateur
Qui, sous la main des arts, se transforme ou s'envole
En sons, en marbre, en pierre, en couleurs, en parole ;
Rien n'est là de mon fait, je suis de bonne foi,
Mais le succès, mais l'or, mais la louange, à moi !
À moi, te dis-je, à moi ! maintenant romps ta chaîne,
Esclave ! serf rebelle, échappe à mon domaine !
Non, non, de tous ces biens à jamais désirés,
Mortels, vous n'aurez rien, si vous ne m'adorez !
Et toi, toi qui toujours les suis d'un œil d'envie,
Tu crois me dérober ta misérable vie,
Détrompe-toi, de cœur déjà tu m'appartiens ;
Et CELUI que tu sers exige plus des siens.
C'est en vain à ses pieds que le pauvre se jette,

S'il n'est pauvre d'esprit, le maître le rejette ;
Il ne prétend plus rien à ce que j'ai touché,
Il fait le dédaigneux ; pour lui j'en suis fâché,
Il y perd... or la part à ton gré la meilleure,
Pour toi, songe-s-y bien, est perdue à cette heure :
Suis donc l'avis qu'ici t'accorde ma pitié ;
Garde des biens du monde au moins une moitié !...
Il rit alors et part — mais celui qui l'écoute,
Désolé, le cœur plein d'amertume et de doute,
Au piège tentateur à grand'peine échappé,
S'écrie encor : Seigneur ! si vous m'aviez trompé ?...

MON ROYAUME.

My mind to me a kingdom is.

Ancient song.

Un jour aussi je voulus être Reine :
D'ambition quel cœur n'est entaché ?
Je me suis fait un empire caché,
Monde inconnu, hors à sa souveraine :
Mon trône est humble et n'a rien d'éclatant ;
Mais nul péril aussi qu'on me le prenne :
Combien de Rois n'en diraient pas autant ?

J'ai dans ma cour, aux autres cours pareille,
Des ennemis qui se font mes flatteurs ;
Les vanités et les rêves menteurs ;
Mais j'ai près d'eux un conseiller qui veille.
Que je faillisse, il me tance à l'instant ;
Rien à sa voix n'interdit mon oreille !
Combien de Rois n'en diraient pas autant ?

Ne croyez pas ma puissance exposée
À se briser dans ses vœux mouvans,
Comme un drapeau qui flotte au gré des vents ;
À son caprice une borne est posée.
Oui, j'obéis, non au joug qu'on me tend,
Mais à la loi par moi-même imposée :
Combien de Rois n'en diraient pas autant ?

J'ai mon spectacle, et souvent s'y déploie
Un drame sombre, ou fantasque, ou riant ;

Chants d'Italie et luxe d'Orient,
Fleurs et parfums, murs d'or, tapis de soie :
Fête où jamais nul ennui ne m'attend,
Où nul impôt n'a dû payer ma joie !...
Combien de Rois n'en diraient pas autant ?

Qu'on ait vécu sous le marbre ou le chaume,
Au même but nous arrivons, hélas !
Rois et sujets, il faut, plus ou moins las,
Tomber aux pieds de l'éternel fantôme.
Mais quels regrets me suivraient en partant,
Sûre, avec moi, d'emporter mon Royaume ?
Est-il un Roi qui puisse en dire autant ?

ROMÉO ET JULIETTE.

Fragment.

Love goes toward love, as schools-boys from their books,
But love from love, toward school with heavy looks.

SHAKSPEARE.

JULIETTE *reparaît sur le balcon.*

St ! Roméo ! st ! st !... il n'a pas su m'attendre.
Ah ! si je ne craignais qu'on ne vînt à m'entendre,
Bientôt ma faible voix fatiguerait l'écho
À redire après moi : Roméo ! Roméo !...
Hélas ! il est parti ! Roméo !...

ROMÉO.

Qui m'appelle ?

C'est mon nom que j'entends, c'est la voix de ma belle !
Combien, par cette voix murmuré doucement,
Ce nom à mon oreille arrive promptement !
Oh ! parle, me voici !

JULIETTE.

Roméo ?

ROMÉO.

Douce amie ?

JULIETTE.

À quelle heure demain enverrai-je vers toi ?

ROMÉO.

Vers le milieu du jour.

JULIETTE.

Qu'il va tarder pour moi !
Pourquoi t'ai-je appelé ? je m'en souviens à peine.

ROMÉO.

Laisse-moi demeurer, afin qu'il t'en souviennne.

JULIETTE.

Non, je ne songerais qu'au bonheur de te voir,
Et tu pourrais en vain rester là tout ce soir.

ROMÉO.

Ah ! puissé-je y rester jusqu'à l'instant suprême,
Te faire oublier tout et l'oublier moi-même !

JULIETTE.

Vois, il est presque jour ! je te voudrais parti,
Et pourtant de mes vœux te tenir averti ;
Comme le pauvre oiseau, qu'un enfant plein de joie
Fait voltiger au bout d'une chaîne de soie,
Et qu'un léger effort ramène à son côté,
Tant son jaloux amour lui plaint la liberté !

ROMÉO.

Que ne suis-je en effet ton oiseau, Juliette !

JULIETTE.

Je le voudrais, ami, si ton cœur le souhaite :
Mais non, entre mes mains lu pourrais trop souffrir,
À force de t'aimer je te ferais mourir !...
Bonne nuit ! bonne nuit, Roméo ! je te laisse !
De cet adieu si doux, si douce est la tristesse,
Que si j'osais long-temps écouter mon amour,
Je te dirais, je crois, bonne nuit jusqu'au jour.

(Elle se retire.)

ROMÉO.

La paix soit dans ton âme, et puisse à ma prière
Le sommeil le plus doux effleurer ta paupière !
De mon guide sacré courons chercher l'appui :
Du moins de mon bonheur je puis m'ouvrir à lui.

LA MARINIÈRE,

De Luis Camoëns.

Irme madre quiero
A aquella galera
Con el marinero
A ser marinera.

Je veux me fier
À cette galère,
Et d'un marinier
Être marinière.

Il faut, ô ma mère,
Pour ne pas rester,
Que de te quitter
L'amour me requière !

Cet enfant altier
Me tient prisonnière,
Et d'un marinier
Me fait marinière.

Adieu donc la terre,
Pour ce pont flottant ;
C'est là qu'il m'attend !...
Adieu donc, ma mère.

J'ai dû me plier
À sa vie entière :
Il est marinier,

Je suis marinière.

Si dans sa colère
Gronde un vent jaloux,
Si l'onde en courroux
Franchit sa barrière,

Tu viendras prier
Sous la croix de pierre,
Pour le marinier
Et la marinière.

UNE
CHRONIQUE D'AMOUR,
De miss L. E. Landon.

And there is silence in that lonely hall.

Dans le vaste manoir tout se tait ou sommeille,
Tout, hormis la fontaine au murmure argentin,
Ou le vent, messenger des roses qu'il éveille,
Mêlant au bruit de l'eau quelque soupir lointain.
Il est plus de minuit. D'une huile parfumée
Les lampes, tour à tour, ont tari les flots d'or ;
Toutes, en exhalant une tiède fumée,
S'éteignent. Toutes ? non, il en reste une encor !
Une lampe d'argent, près d'une jeune femme,
Qui, de sa clarté pâle empruntant le secours,
Trace sur le vélin où s'épanche son âme,
Ces derniers mots, hélas ! si cruels et si courts !
La peine confiée est, dit-on, moins amère !
S'il est vrai, c'est qu'alors la peine est éphémère ;
Ce sont des maux légers, non de pesans malheurs,
Qui passent entraînés par le torrent des pleurs :
Mais il en est parfois d'incurables, d'intimes,
Qu'on ne saurait sonder sans en être victimes :
Dard mortel et caché, qui fait long-temps souffrir,
Et qu'on ne peut du cœur arracher sans mourir !

Jeune, bien jeune encor paraît celle qui penche
Un front appesanti sur sa main frêle et blanche...
Belle, elle ne l'est point, si ce n'est par hasard,

Quand un éclair de joie anime son regard...
Belle ! Non, si ce n'est cette beauté soudaine,
Intelligent reflet de la pensée humaine...
Belle ! Non, si ce n'est au moment fugitif
Où l'âme sur les traits jette un charme furtif.
Elle l'éprouva trop ! cette âme désolée,
Jetée au sein du monde, étrangère, isolée,
N'a point connu ces noms, doux et premier lien
Où pût se reposer un cœur tel que le sien !
Trop tendre pour goûter la vaine flatterie,
Trop aimante pour voir sa jeunesse flétrie,
Dans cet isolement imposé par le sort,
Elle vit, mais la vie est pour elle un effort !
Long-temps elle nourrit dans le fond de son âme
D'innocens alimens cette inquiète flamme :
Elle invoqua les arts, l'étude, la pitié,
Qui, trompant notre cœur, le remplit à moitié !
Les doux chants du poète, et tout ce qu'à nos veilles
Le monde des romans peut offrir de merveilles.
C'est en vain, elle aima ! Elle aima ! dès ce jour,
Des oiseaux et des fleurs fuit le tranquille amour ;
Le livre nonchalant sur ses genoux retombe ;
Le luth reste oublié sous l'arbre favori,
Dont les rameaux pendans comme autour d'une tombe,
Aux doux rêves du soir n'offrent plus leur abri.
Elle aima ! quel pouvoir l'en aurait pu défendre ?
C'est Lui qu'elle aime ! Lui qui voit sans y prétendre,
Tous les yeux s'animer, tous les cœurs tressaillir,
Tous les fronts se parer d'une rougeur nouvelle,
Et toute belle joue en devenir plus belle,
Hors une seule, hélas ! qui ne sait que pâlir.

Pauvre cœur ! qui, peu fait aux douloureuses crises,
Au premier battement qui t'agite, te brises !...
Pauvre fille ! qui n'as ces lèvres, ni ces yeux

Pour qui le jeune amant échangerait les cieux !...
Malheur !... tu vas subir cet amour implacable,
Cet amour sans merci pour l'âme qu'il accable ;
Qui, loin de s'apaiser du calme de la nuit,
Arrache à son repos le paisible minuit !
Qui dans la foule immense aperçoit un seul être ;
Qui de ses pas confus n'écoute qu'un seul pas ;
Qui d'un brillant concert n'aime et n'entend peut-être
Qu'un accent, qu'un soupir, qu'il répète tout bas ;
Qui ne cherche, en tournant les pages du poète,
Qu'un seul mot, qui réponde à sa douleur muette !
Malheur !... car n'est-ce point un malheur sans retour,
Que, dans un cœur si faible, un si puissant amour ?

Que de fois, au milieu d'une fête brillante,
Seule, à l'écart, fuyant et la foule bruyante,
Et ces mille flambeaux, et leur éclat moqueur,
Qui lui semble insulter aux peines de son cœur,
Oubliée, et bientôt s'oubliant elle-même,
Elle a d'un long regard suivi celui qu'elle aime,
Comme si, pour le voir brillant et radieux,
Son âme toute entière eût passé dans ses yeux !
Mais qu'alors, au travers de la danse folâtre,
De sa propre beauté quelque belle idolâtre,
Au miroir, en passant, dérobe un prompt coup d'œil,
Elle, que blesse, hélas ! ce juste et doux orgueil,
De sa chambre à pas lents cherche l'asile sombre,
Pour y pleurer du moins dans le silence et l'ombre.
Et Lui, de ce départ s'est-il même aperçu ?
Cause de tant de pleurs versés à son insu,
Quand seule elle gémit, Lui, Lui sa noble idole,
Que fait-il au milieu de ce monde frivole ?
Il promène au hasard, rayonnant de gaîté,
Cet œil d'aigle planant sous un soleil d'été,
Et ces anneaux flottans et noirs, dont avec peine

Le vent capricieux quitte l'ombre d'ébène,
Et ce sourire fier, et cependant si doux,
Que tous il les appelle, et les efface tous :
Ce sourire qu'elle aime, et qui n'est pas pour elle
Oh ! ne l'accablez point d'une raison cruelle !
Le cœur à votre gré se peut-il arrêter ?
Quelle voix lui dira : Cesse de palpiter !

C'était trop de tourmens !... Lasse de sa misère,
Elle avait imploré la paix d'un monastère,
Sa cellule est choisie, et demain est le jour
Qui doit ensevelir sa vie et son amour...
Mais, pauvre enfant ! l'amour vit de pleurs, de prière :
Tu ne l'endormiras qu'avec toi sous la pierre !
C'est sa dernière nuit ! Autour d'elle, au hasard,
La jeune fille encor jette un dernier regard.
Eh ! comment sans effort quitter cette demeure ?
Il avait été là... L'heure passe après l'heure ;
Un triste enchantement semble arrêter ses pas ;
Au ciel sa lèvre pâle adresse encor tout bas
Quelques vœux de bonheur... hélas ! non pas pour elle !
Mais quel soudain espoir à ses yeux étincelle,
Comme l'éclair lointain dans un noir horizon ?
Elle aperçoit, couvert d'un antique blason,
Un vieux livre entr'ouvert, dont les pages gothiques
Racontaient aux lecteurs d'amoureuses chroniques :
Sur l'un des blancs feuillets, pour les jours à venir,
Ne peut-elle du moins laisser un souvenir ?
Ne peut-elle invoquer un regret, une plainte,
Qui la consolerait dans sa retraite sainte,
Et, dans un dernier mot, exhaler son amour ?...
La guirlande de fleurs, quittée avec le jour,
Que flétrit lentement le crépuscule sombre,
Par un dernier parfum se révèle dans l'ombre ;
Et le chant qui finit, mais qu'on écoute encor,

Nous jette pour adieu quelque dernier accord !
Elle saisit la plume, et soudain la rejette :
— Quoi ! sa douleur timide et si long-temps muette
Exposée au dédain !... Et cette ombre d'affront
D'une pourpre rapide a coloré son front.
Bientôt, à flots pressés inondant sa paupière,
Entre ses doigts tremblans tomba la pluie amère ;
Et, devançant des vœux peut-être irrésolus,
Sa main ferma le livre et ne le rouvrit plus...

Voici le jour, voici que dans la vaste salle
Tombent les premiers feux de l'heure matinale,
Qui, d'une humide haleine ouvrant toutes les fleurs,
Semble dans son éclat réfléchir leurs couleurs.
Autour de la fenêtre un doux oiseau se joue ;
Il chante un chant joyeux ; du jasmin qu'il secoue
Les blanches fleurs, cédant à ce choc passager,
Pénètrent dans la chambre en nuage léger.
Ce fut là qu'on trouva la jeune infortunée !
On voulut relever cette tête inclinée
Que de ses noirs cheveux le voile épais couvrait :
Elle était morte !... morte en gardant son secret !

LES TOMBEAUX
D'UNE FAMILLE,
De mistress Félicia Hemans.

They grew in beauty side by side.

Tous en beauté croissaient ensemble,
Sous le toit qui leur était cher ;
Cherchez quel tombeau les rassemble !...
Les monts, les fleuves et la mer !

Au soir, la même et tendre mère
Suivait sous l'ombre de leurs cils
De leurs rêves l'ombre éphémère !
Hélas ! les rêveurs où sont-ils ?

Sous quelque cèdre solitaire,
Au bord de quelque noir torrent,
L'un d'eux est couché sur la terre
Que foule l'Indien errant.

L'autre dort aux belles campagnes
Où s'unit la vigne au laurier ;
Le sol belliqueux des Espagnes
Est rouge de son sang guerrier.
La mer, la mer bleue et plaintive,
Garde le plus aimé de tous,
Et, comme la perle captive,
Le cache dans son sein jaloux !

La dernière, hélas ! si jolie,
Clôt sous le myrte un œil lassé,
Et parmi les fleurs d'Italie,
Fleur elle-même, elle a passé.

Long-temps sous l'ombre hospitalière
Des mêmes arbres paternels,
Ils mêlaient la même prière
Autour des genoux maternels :

Tout entier du toit solitaire
Le groupe joyeux s'exila !
Oh ! malheur d'aimer sur la terre,
S'il n'était plus rien au-delà !

LA JEUNE FILLE,

De Gil Vicente.

LA DONCELLA.

¡ Muy graciosa es la Doncella !

¡ Como es hermosa y bella !

¿ Digas tu, el Marinero, ¿ Digas tu, el Caballero,
Que en las naves vivias, Que las armas vestias
Si la nave o la vela Si el caballo, o las armas,
O la estrella es tan bella ? O la guerra es tan bella ?

¿ Digas tu, el Pastorcito,
Que el ganadico guardas,
Si el ganado, o los valles,
O la tierra es tan bella ?

¡ Muy graciosa es la Doncella !

¡ Como es hermosa y bella !

Qu'elle est gracieuse et belle !
Est-il rien d'aussi beau qu'elle ?

Me diras-tu, matelot,
Sur ta galère fidèle,
Si la galère, ou le flot,
Ou l'étoile est aussi belle ?

Me diras-tu, chevalier,
Toi dont l'épée étincelle,
Si l'épée, ou le coursier,
Ou la guerre est aussi belle ?

Me diras-tu, pastoureau,

En paissant l'agneau qui bêle,
Si la montagne, ou l'agneau,
Ou la plaine est aussi belle ?

Qu'elle est gracieuse et belle !
Est-il rien d'aussi beau qu'elle ?

ÉDITH, CONTE DES BOIS.

Mistress Félicia Hemans.

The woods. — Oh ! solemn are the boundless-woods
Of the great western world.

Les bois !... Que solennels sont les bois sans limite,
Les grands bois d'Occident que la terreur habile,
Le soir, quand plus bruyans roulent les flots lointains,
Que plus profondément frémissent les vieux pins,
Que sur les airs calmés les ténèbres s'amassent,
Que le mystère règne et que les bruits s'effacent ;
Alors qu'au cœur de l'homme un silence imposant
Dit que la solitude est un fardeau pesant !
À cette heure, pourtant, ces déserts de verdure
Enferment une jeune et frêle créature,
Et sur ses traits, malgré leur mortelle pâleur,
On ne lit point d'effroi ; non, mais quelle douleur !
Tandis que du couchant les rougeurs s'obscurcissent,
Que de l'ombre des nuits les cèdres se noircissent,
Elle est là ; seule ! seule ! encor que dans ces lieux
Sa peine ait des témoins, mais sourds, silencieux,
Hélas ! et loin des maux où l'âme est asservie,
Loin, de tout le trajet de la mort à la vie !
Sur ce terrain moussu, d'un sang tiède imbibé,
A soufflé la bataille, et le brave est tombé.
Quel spectacle effrayant pour celle que naguère
Abritaient orgueilleux les châteaux d'Angleterre.

Mais pour bannir la peur l'amour est assez fort ;
Il l'élève sans peine au-dessus de son sort ;
Elle ne faiblit pas devant la mort sanglante ;
La tête d'un époux retombait défaillante
Sur le sein conjugal, alors son seul appui :
Tout autre souvenir de la terre avait fui.
Pour arrêter ce sang dont le torrent rapide
Appesantit déjà son vêtement humide,
Elle prodigue en vain sa robe et ses cheveux ;
La blessure béante est rebelle à ses vœux,
Et pourtant elle espère !... Espérance parjure,
Comme le cœur chérit ton décevant murmure !
Que tu nous vois longtemps pleurer, veiller, trembler,
Sans jamais croire au coup prêt à nous accabler !
Sur le blessé penchée, une vague prière
Remplit à son insu, son âme tout entière.
La lune alors, perçant le feuillage agité,
Marbrait le trône des pins d'ombres et de clarté ;
Sur le front du guerrier, la luciole errante
Répand un jour furtif sur sa face mourante,
Sur ces yeux, d'où l'amour, dans un flottant brouillard
À défaut de parole élève un long regard !
Bientôt même, cessa ce triste et doux langage :
L'épouse lut alors sur ce muet visage
Son malheur tout entier ! — Un cri perça les bois ;
Pâle, froide, sans pouls, sans haleine, sans voix,
Elle tomba, serrant d'une étreinte glacée,
La dépouille chérie entre ses bras pressée.
Amour et mort ! pouvoirs redoutés ! parmi nous
Hélas ! que vous avez de tristes rendez-vous !...

Bientôt du jour naissant la lumière irisée,
Pénétrant par degrés la brume et la rosée,
Rougit le front des cieux et la cime des pins.
Mille oiseaux, que de Dieu la main puissante a peints,

Brillent comme des fleurs sur la sombre verdure ;
Au souffle frais du jour, s'exhale un gai murmure
Des feuilles, des buissons et des roseaux mouvans,
Cette lyre vivante où modulent les vents !
Et la terre s'éveille à ce bruit qui s'élève.
Elle s'éveille aussi d'un long sommeil sans rêve,
Édith ! la veuve Édith ! et ses yeux égarés
Tombent sur des fronts noirs, des corps défigurés.
À cet étrange aspect, une lueur soudaine
Vers son malheur récent, vaguement la ramène.
Par un instinct subit son bras s'est étendu,
Comme vers quelque objet fugitif ou perdu ;
Puis, faible, elle retombe !... Elle s'éveille encore ;
Mais plus d'épais rameaux, de feuillage sonore
Plus de bois, sur son front, courbant leur dôme vert,
Où donc est-elle Édith ? Chez les fils du désert,
Sous le toit du chasseur ! Toit solitaire et sombre,
Qui ne voit point d'enfans se jouer sous son ombre !
Un vieux chef, qui la vit durant son court trépas,
L'avait à sa cabane emportée en ses bras.
Tandis que sur ce lit, où ses soins l'ont couchée,
La matrone indienne est tristement penchée,
Sur elle, sans sortir d'un silence prudent,
L'ancien du désert attache un œil ardent ;
Et courbé sur cet arc, cher à sa main guerrière ,
Il incline, attentif, sa tête grise et fière.

La vie, hélas ! avec ses souvenirs de mort,
La vie au cœur d'Édith revint avec effort.
Oh ! comme elle accepta, muette et résignée,
La tâche de douleur à son âme enseignée !
Comme elle sut porter le chagrin pénitent
Qui, l'œil voilé de pleurs, espère, adore, attend !
Cependant le vieux couple éprouvant sa puissance,
Au souffle du printemps comparait sa présence.

Ils l'aimaient, comme on aime un de ces simples airs
Si doux à la mémoire, à l'oreille si chers,
Dont les notes toujours nous semblent enchaînées
Aux pensers fugitifs de nos jeunes années.
Une fille, l'espoir de leurs vieux jours flétris,
A visité trop tôt la terre des esprits ;
Mais d'Édith aujourd'hui la radieuse face
Dans sa sainte douceur rayonnait à sa place,
Et, charmés à sa vue, ils se croyaient parens.
Quel bonheur plus profond, quels délices plus grands,
Bien que la crainte, hélas ! notre éternel partage,
Y vienne encor mêler son terrestre alliage,
À ce pouvoir d'aimer qui fermente toujours,
De donner, sans contrainte, un légitime cours ;
De combler de ces dons, opulence de l'âme,
Un être tout à soi ! mais cette intime flamme
Pour ne pas, en poisons, changer tous ses trésors,
Veut, comme le soleil, se répandre au dehors ;
Esclave elle détruit, mais libre elle féconde,
Et l'âme à sa chaleur fleurit comme le monde.
Pour payer cet amour, qui veille à ses besoins,
Quel tendre dévoûment, quels respects, que de soins
Édith prodigue à ceux qui l'avaient adoptée !
Mais son cœur a suivi celui qui l'a quittée,
Et, prête à le rejoindre, on dirait qu'à ces lieux
Son souris patient fait de secrets adieux.
Elle y veut cependant laisser d'elle une trace ;
Mais elle se hâtait : pour y marquer sa place,
Son cœur l'avertissait qu'elle avait peu d'instans ,
Et murmurait tout bas : il est temps ! il est temps !

Et sa parole alors qui sait, simple et puissante,
Féconder sans efforts l'émotion naissante ;
Et la triste douceur de tant d'hymnes pieux
Chantés le soir, aux bois noirs et silencieux ;

Et ses regards fervents, dont l'ardente éloquence
Garde encor d'un enfant la pieuse innocence ;
Et de sa vie enfin la tranquille beauté,
Ont vaincu pour le ciel et pour l'éternité.
Non, ce zèle pieux, non, ces célestes flammes,
N'ont point un vain pouvoir pour enchaîner les âmes !
Au cœur de ses amis, Édith vit à son gré
La lumière d'en haut pénétrer par degré :
Telle, des chauds étés la brise vagabonde,
Fend l'épaisseur des bois, et dans l'ombre profonde,
Fraye un mouvant passage aux rayons du soleil :
À ce souffle si doux, son souffle était pareil.
La divine semence en ses mains fructifie ;
Sa foi, que la douleur élève et purifie,
Jusqu'au pied de la croix, par de secrets liens,
Amène pas à pas ses hôtes indiens,
Et tous trois s'unissaient dans la même prière.
Sur le lac bleu, quand l'aube étendait sa lumière,
Quand le soleil couchant, embrâsant les forêts,
Teignait de bronze et d'or les rameaux des cyprès,
Quand, au désert, privé de tout signal sonore,
Se levait le saint jour, tous trois priaient encore !
L'œuvre accomplie, en paix Édith pouvait partir ;
Elle partait ! En vain voudraient la retenir
Les bois qu'elle embellit ; cette fleur d'Angleterre
Dépérit lentement sous une ombre étrangère ;
Ses yeux brillent pourtant d'un éclat étoilé ;
Un plus vif incarnat sur sa joue a brûlé ;
Mais, sinistre reflet du feu sourd qui la mine,
Cette rose fatale a la mort pour racine !
De nouveau cependant, à ces sauvages lieux,
L'automne en soupirant avait fait ses adieux ;
Sous ses pas vagabonds, l'érable solitaire,
De ses feuilles de pourpre avait jonché la terre,
Et, défiant l'orgueil de leur front ébranlé,

De nouveau dans les pins l'hiver avait soufflé.
Et maintenant, voilà qu'une tendre verdure,
Frangeait leurs noirs rameaux ; la féconde nature
Ramenait le printemps, le printemps radieux !
Mais Édith à grands pas voyageait vers les cieux :
Hélas ! la mort, dit-on, nous semble plus amère
Quand le monde revêt cette pompe éphémère ;
Mais ce luxe de sons, de parfums, de couleur,
Le ciel qui nous l'a fait n'a-t-il rien de meilleur,
Lui, qui mit tant d'éclat sur une fleur qui tomle,
Des rayons si dorés alentour d'une tombe ?
Ainsi pensait Édith, tandis que par instans
La brise murmurante annonçait le printemps,
Et semblait apporter à sa couche ravie,
Dans toute leur douceur, les adieux de la vie.
Alors, avec un calme et sublime souris :
— Mon père ?... Elle parlait au chef aux cheveux gris,
Sais-tu que je pars ? — Oui, oui, je le sais, ma fille,
Tu vas, tu nous l'as dit, rejoindre ta famille,
Revoir ton bien aimé !... — Mère ! ne pleurez pas,
Ne pleurez pas sur moi !... Bientôt, d'un ton plus bas
La mourante reprit : Oh ! quel heureux partage
Nous attend, mes amis, sur un meilleur rivage !
Car, nous avons laissé nos esprits prosternés
S'élever jusqu'au Dieu qui nous les a donnés !...
Près de celui que j'aime, oh ! que je sois couchée
Sous l'ombrage du cèdre où sa tombe est cachée !...
C'est vers lui que je vais !... Là, sont mes jeunes sœurs,
Là, sont mes vieux parens, doux et chers précurseurs,
Car c'est sur leurs genoux que ma voix argentine
Apprit à bégayer sa prière enfantine,
La prière du Christ, que vous savez, amis !
Là, nous nous reverrons, là nous serons unis,
Car vous m'avez aimée, et notre commun père

Prend pitié de celui qui prit pitié d'un frère.
La matrone à ces mots répondit par des pleurs,
Ce langage muet des profondes douleurs !
Édith ne les vit pas !... Comme un voile de glace
Un sommeil solennel s'étendit sur sa face.
Morne, le front souillé des cendres du foyer :
« Tu vas quitter ces lieux, » chanta le vieux guerrier,
Sous le manteau de deuil où sa tête est captive,
En sons pareils à ceux que roule une eau plaintive :

« Tu vas quitter le lac aux verts rivages ;
» Tu fuis le foyer du chasseur ;
» Le temps des fleurs, la saison des feuillages,
» Fille, sont pour toi sans douceur.

» Tu vas revoir le pays de ton âme
» Où tendaient tes yeux et tes pas ;
» Du mois des blés quand les heures de flamme
» Reviendront, tu n'y seras pas !

» Ô mon oiseau, pour nous long-temps encore
» Ton chant va manquer à nos bois ;
» Nous entendrons leur musique sonore,
» Non la musique de ta voix.

» La brise errante, au fleuve, à la colline,
» Chante le départ de l'hiver ;
» Ses bruits sont doux, mais l'oreille devine
» Comme un écho d'adieu dans l'air.

» Mais dans ces lieux, où ta clarté nous guide,
» Se taisent tous les bruits d'adieux ;
» Là, du départ, jamais un œil humide
» Ne lira la peur dans tes yeux.

- » Là, plus de tombe où les larmes fidèles
 - » Se mêlent aux plaintes des vents ;
- » Mais des amis, mais des fleurs : non de celles
 - » Qui meurent aux pieds des vivants !

- » Là, de ton front vont fuir toutes les ombres,
 - » Tous les soupirs de tes accens ;
- » Mais nous, enfant ! nos jours seront bien sombres
 - » Loin de tes souris caressans.

- » Oui, la cabane est sombre et solitaire
 - » Quand toi, sa lumière, tu fuis !
- » Nos pas, du moins, sont marqués sur la terre
 - » Dans la route où tu nous conduis.

- » Nous te joindrons au-delà des nuages ;
 - » Marche, notre guide éclatant ;
- » Tu peux quitter le lac aux verts rivages,
 - » Un rivage meilleur t'attend. »

Et quand le chant cessa, sans bruit et sans effort,
Le sommeil à sa place avait laissé la mort !

À M. DE CHATEAUBRIAND,
Après avoir assisté à la lecture de ses Mémoires.

Onorate l'allissimo poeta
.
. Quella fonte
Che spande di parlar sì largo fiume.

DANTE.

Oui, si dans mes beaux jours, comme aujourd'hui, poète,
Vous m'étiez apparu, mains jointes devant vous,
Vous alors, à mes yeux, ange, saint ou prophète,
J'aurais courbé la tête
Et fléchi les genoux.

Hélas ! à chaque pas nous sentons sur la route,
De ses jeunes respects le cœur se délier,
L'oreille est moins flexible à la voix qu'elle écoute,
Et le genou, sans doute,
Moins facile à plier.

Las de voir insulter le nom qu'on déifie,
Las de trouver le mal où l'on cherchait le bien ;
Plus tard l'esprit dédaigne, et l'âme se défie :
Triste philosophie,
Qui prend et ne rend rien !

Dès lors, pauvres esquifs, mis à sec sur la grève,
Nous n'avons, engourdis dans un pesant sommeil,
Ni vent pour nous bercer, ni flot qui nous soulève :
Tout a fui comme un rêve

Qu'efface le soleil !

Heureux qui goûte alors l'extase où tu nous plonges,
Belle Muse, art plus doux que la réalité !
Ne trouvant ici-bas de vrai que tes mensonges,
J'ai gardé de mes songes
La foi dans ta beauté.

Oh ! que je crois encor ! quand l'humaine pensée,
D'un éternel espoir, éternel monument,
Dans la forme savante, habilement pressée,
Y reluit enchâssée
Comme un pur diamant !

Oh ! que j'écoute encor ! quand l'aveugle du Tage,
Au branle égal du rythme, en rêvant entraîné,
Devise en mots si doux de son doux esclavage,
Et chante son servage
Par la voix de René !

Oh ! que j'admire encor ! quand la reine et la mère
De nos muses, essaim de sa ruche envolé,
Par la terre et les cieux suit sa belle chimère,
Du pas des dieux d'Homère
Qu'elle a seule égalé !

Alors mes mains encor se joignent, et ma tête
S'incline pour saisir jusques aux moindres sons,
Et mon genou se ploie à demi, quand je prête,
Enchantée et muette,
L'oreille à ses leçons !

PLAINTE.

No more, ô never more!

SHELLKY.

Ô monde ! ô vie ! ô temps ! fantômes, ombres vaines,
Qui laissez, à la fin, mes pas irrésolus,
Quand reviendront ces jours où vos mains étaient pleines,
Vos regards caressans, vos promesses certaines ?
Jamais, ô jamais plus !

L'éclat du jour s'éteint aux pleurs où je me noie :
Les charmes de la nuit passent inaperçus ;
Nuit, jour, printemps, hiver, est-il rien que je voie ?
Mon cœur peut battre encor de peine, mais de joie
Jamais, ô jamais plus !

LA PAUVRETÉ.

Perch' una, gente impera, e l'altra langue.

DANTE.

La voilà, dites-vous ? Quoi ! c'est la jeune fille,
Dont j'admirai naguère, au sein de sa famille,
Dans leur pure fraîcheur les attraits séduisants ?
Se peut-il que déjà cette fleur soit fanée,
Et qu'en passant dix fois, l'année
Ait vieilli ce front de seize ans ?

D'ordinaire à nous fuir la jeunesse est plus lente :
Quel vent funeste a donc touché la frêle plante ?
Quel froid hâtif surprit son feuillage mouillé,
Pour voir sitôt, privés de leur grâce infinie,
Sa feuille crispée et jaunie,
Et son calice dépouillé ?...

La pauvreté ! Vous tous qui, chers à la fortune,
N'avez subi jamais sa visite importune ;
Son image pour vous est un rêve imparfait ;
Mais nos foyers éteints, mais nos tables désertes,
Nos demeures aux vents ouvertes,
Sont les moindres maux qu'elle fait !

La pauvreté ! Tout meurt sous sa serre cruelle !
Cet esprit lumineux, dont la vive étincelle
Pétillait à vos yeux comme l'âtre en hiver,
S'obscurcit tout à coup, et vous laisse dans l'ombre :
Savez-vous quel nuage sombre

Amortit ce lucide éclair ?...

La pauvreté ! Ce cœur, dont l'altière noblesse
Resplendit si long-temps, sans tache et sans faiblesse,
Dément-il aujourd'hui ce qu'il était hier ?
Cherchez bien le secret d'une chute si prompte,
Et quel joug de plomb, ou de honte,
À courbé cet honneur si fier !...

La pauvreté !... Ce mot, qui de vous sait l'entendre ?
Manquer à tous les biens, qu'on avait droit d'attendre ;
Vivre jeune sans joie, aimante sans époux,
Tandis que jour et nuit l'âpre travail dévore
Un éclat, que long-temps encore
Eût épargné le temps jaloux ;

Porter incessamment tout le faix de la vie ;
À ses nécessités, sans relâche asservie,
Passer de l'une à l'autre, y pourvoir tour à tour,
Comme le passereau, grain à grain, goutte à goutte,
N'avoir pas d'heure qui ne coûte,
De jour, qu'on n'ait payé d'un jour ;

Obéir, sans jamais disposer de soi-même,
Au sourd bourdonnement de cette voix suprême,
Qui trouble le silence ou domine le bruit ;
Et soit qu'on ait cherché la retraite ou la foule,
Sentir le moment qui s'écoule,
Gâté par le moment qui suit ;

Aux chances du malheur, las enfin d'être en butte,
Invoquer à regret, trop faible dans la lutte,
Des appuis, dont peut-être on se fût tenu loin ;
Et, pour dernier fardeau, portant son propre blâme,
Apprendre que l'orgueil de l'âme

Fléchit sous le poids du besoin,

Cela, c'est être pauvre ! — Où donc est ta justice,
Seigneur ?... Qu'à tant de maux ton pouvoir compatisse !
Ou, voyant inféconds les dons de la beauté,
Ceux de l'esprit perdus, ceux de l'âme inutiles,
 Nous dirons vaines et futiles
 Nos croyances en ta bonté.

Est-ce donc qu'à nos yeux la suprême puissance
Témoigne, en prodiguant, de sa magnificence ?
De hautains courtisans, nobles voluptueux,
Ainsi de leurs manteaux secouaient sur l'arène,
 Les perles, qu'aux yeux d'une reine,
 Semait leur dédain fastueux !

Mais toi, Seigneur, par qui tout s'enchaîne et se classe ;
Qui dus marquer à tout son lot, sa fin, sa place ;
L'ordre est ta gloire à toi, comme tous dons parfaits :
Qui donc impunément déranger ton ouvrage ?
 Quel pouvoir malfaisant t'outrage
 En paralysant tes bienfaits ?

Pourquoi, parmi nos voix, tant de voix rejetées ?
Pour un fruit qui mûrit, tant de fleurs avortées ?
Tant de grains échappés à l'épi du glaneur ?
D'où vient que sans profit tout ce bien s'éparpille,
 Et que la main du sort gaspille
 Tant de bonheurs pour un bonheur ?

L'âme demande en vain, rebelle et curieuse,
Quelle est de cette loi la clé mystérieuse :
Nul effort jusque-là n'est encor parvenu :
Toujours il faut souffrir dans un but qu'on ignore,

Vieillir en le cherchant encore,
Et mourir sans l'avoir connu !...

FANTAISIE.

À MON FRÈRE.

. . . Souhaiter ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.

LA FONTAINE.

La paix, toujours et vainement briguée,
La paix me fuit ; oh ! je suis fatiguée !
Je voudrais vivre, et ne veux plus courir :
Vivre, pour moi, serait ne rien entendre,
Ne rien prévoir, surtout ne rien attendre,
Rêver enfin, car penser c'est souffrir.

Que j'ai de fois, durant les longues veilles,
D'un monde fée évoqué les merveilles !
Monde, où du moins souhaiter c'est avoir !
À tout esprit fier, avide, mobile,
Hôte d'un corps paresseux et débile,
Le ciel devrait ce magique pouvoir !

Ces vieux secrets, traités de rêverie,
Dons de cabale et de sorcellerie,
Albert-le-Grand, Flamel et ses fourneaux,
Tout manque à l'homme amoureux de mystère ;
Et j'ai regret au peuple élémentaire
De l'air, du feu, de la terre et des eaux.

S'il était vrai que la flamme folâtre,

Sur mes tisons dansant en jet bleuâtre,
Fût un génie ardent, capricieux !

Si, du milieu d'un tourbillon de cendre,
En pétillant, quelque beau salamandre,
De mon foyer s'élançait radieux !...

Si, tout-à-coup, dans la nuit pluvieuse,
Des gouttes d'eau la chute harmonieuse
Me révélait un être intelligent ;
L'esprit des eaux, esprit au doux murmure,
Mêlant aux flots la verte chevelure
Que sur son front presse un réseau d'argent !...

Si les soupirs des vents et des tempêtes,
Sombres concerts, mugissant sur nos têtes,
Étaient la voix des puissances de l'air !
Sylphes légers, qui volent sur la brise,
Laissant au loin flotter leur mante grise,
En plis obscurs, d'où s'échappe l'éclair !...

Oh ! qu'à mes vœux une force brûlante
Fraîrait alors une route moins lente !
Que de doux bruits passeraient dans mes vers,
Bruits fugitifs, nés de l'empire humide !
Comme soudain quelque souffle rapide
M'emporterait au bout de l'univers !...

Toi, terre, hélas ! qu'attendre de tes gnomes,
Nains malfaisants, hideux semblant des hommes !...
Taisons des vœux qu'ils n'exauceraient pas.
Il n'est pour moi, dans leurs trésors sans nombre,
Qu'un don, un seul ! La fosse étroite et sombre,
Incessamment béante sous nos pas !

LA MER.

À M. Éd. Corbière.

LE HAVRE 1831.

Giugnemmo al mar, il qual' a chi non l'usa,
Pargli que quanto v'entra il cuor si stembre.
(FAZIO DEGLI UBERTI, *il Dittamondo*.)

Laissez, ne troublez pas l'heure qui m'est donnée ;
Que je puisse au bonheur reprendre un peu de foi !
Innombrables liens dont ma vie est gênée,
Pensers de chaque instant, soins de chaque journée,
Laissez, ô laissez-moi !

Je veux oublier tout, oui, tout pour cette rive
Où la mer vient briser sa majesté plaintive.
Je veux suivre de l'œil ses souples mouvemens ;
Tendre une oreille avide à ses mugissemens ;
Et mêler sur le bord de l'humide étendue,
À son souffle puissant une haleine perdue.
Mais quoi ! de l'Océan ce n'est là qu'un lambeau,
Qu'un des pans azurés de son large manteau !
Il faut le voir, aux lieux où la France féconde
Sent contre son flanc nu battre toute son onde :
Pourquoi pas ?... Demandez à l'invisible main,
Qui de mes vœux sans cesse a barré le chemin ;

Demandez à ce joug qui fait ployer ma tête,
Quand à se redresser il la sent toujours prête,
Demandez au fardeau qui ralentit mes pas
Faits pour atteindre un but qu'ils ne toucheront pas !

Vous qui vibrez encor dans mon âme oppressée,
Bruits tonnans de Juillet, qu'elle traîne après soi,
Du sang de nos martyrs, trace à peine effacée,
Laissez, au gré des flots, s'endormir ma pensée,
Laissez, ô laissez-moi !

Je veux oublier tout, oui tout pour la soirée
Où monte de l'été la plus haute marée.
Entendez-vous des sons étranges, inconnus,
Du profond de l'abîme à la terre venus ?
C'est elle, c'est la mer, qui toute frémissante,
Semble toucher les cieux de sa hauteur croissante.
Écoutez sur le roc ses coups égaux et sourds,
Pareils aux coups lointains du canon des trois jours.
Qui ne la connaît pas, la dirait en colère :
Tel menace et rugit l'océan populaire !
Mais sans frein apparent, ce courroux solennel,
À son heure marquée et son but éternel !
Cependant, pauvre barque, il te brise au passage,
Et charrie en jouant tes débris sur la plage !...
Humble fortune, hélas ! détruite en peu de coups,
Sans même avoir valu l'effort de son courroux !...

Insupportables cris des intérêts serviles,
S'arrachant les lambeaux de l'éternelle loi ;
Vains débats des partis, bruits oiseux de nos villes,
Écho toujours grondant des discordes civiles,
Laissez, ô laissez-moi !

Je veux oublier tout, oui tout, pour le navire
Que laisse au sein du port le flot qui se retire.

Je veux voir décharger, aux lueurs du matin,
Tous les dons parfumés de l'orient lointain ;
Puis, le soir, contempler ces voiles repliées,
Ces cordages, ces nœuds, ces lignes déliées,
Qui se croisent dans l'air, et semblent sur l'azur,
Le travail délicat d'un pinceau ferme et pur.
Salut au pavillon qui joue entre ces toiles,
Et porte en un champ bleu treize blanches étoiles !
C'est pour notre triomphe aujourd'hui que tu viens !
Le tien fut nôtre un jour, ô sœur ! tu t'en souviens :
Salut ! Et vous, Anglais, qui nos rivaux naguères
À voix haute aujourd'hui vous proclamez nos frères,
Comme des bras amis nos ports vous sont ouverts ;
Venez !... Mais quelle proue a sillonné les mers ?
Oh ! voyez ! on dirait, sur les vagues fidèles,
Un oiseau qui revient au nid à tire-d'ailes !
Mes yeux me trompent-ils ? sur nos bords, en plein jour,
Les bannis d'Holy-Rood seraient-ils de retour ?
Ce navire, à la fois, porte-t-il à la France
Leur bannière vieillie et leur jeune espérance ?
Non : s'il a pour parrain l'héritier des vieux rois,
C'est que le temps va vite, et que depuis dix mois,
De vers le pôle austral, harponnant la baleine,
Il n'a rien vu, rien su : de la grande semaine,
Rien ; d'un roi nouveau, rien !... et le voilà cinglant
Avec son nom proscrit et son pavillon blanc !
Ô ce nom ! ce drapeau ! qui tous deux en partage
Ont la honte et le sang, effroyable héritage,
Et sont pourtant tous deux innocens des malheurs
Que l'Europe avait cru l'aube de jours meilleurs !...
Arrachés par le fer, exhalés dans les chaînes,
Derniers soupirs de ceux qui meurent pour leur foi,
Que pousse le midi de ses tièdes haleines,
Que le souffle du nord apporte de ses plaines,
Laissez, ô laissez-moi !

Je veux oublier tout, oui tout, pour cette brise
Qui laboure à grand bruit la mer houleuse et grise,
Pour ces vagues soupirs, tristement modulés,
Pareils aux longs échos des orgues ébranlés :
On dirait quelquefois un concert d'hymnes saintes,
Puis un murmure sourd de reproche et de plaintes !
Ah ! dans ton vol vengeur, messagère du nord,
On te verra bientôt nous rapporter la mort !
La mort ! non cette mort éclatante et parée,
Qui dort sur un drapeau, de palmes entourée,
Et nous laisse tomber sous un glaive vainqueur,
Un espoir à la bouche, une foi dans le cœur :
La mort ! mais sans écho, muette, inattendue,
En subtiles vapeurs dans les airs répandue,
Qui fondra sur ce monde à de vils soins livré,
Sans y frapper un coup digne d'être pleuré !
Son souffle fanera, vous qui vivez de fêtes,
Les couleurs de vos fronts et les fleurs de vos têtes ;
Vous, qui tendez le verre aux vins étincelans,
Elle y viendra verser ses poisons à pas lents ;
Voyez-la se dresser, gens d'argent ou d'intrigues,
Entre vous et votre or, entre vous et vos brigues !
Et vous, parleurs sans fin, fabricateurs de lois,
Occupés à compter et recompter vos voix,
Du haut de la tribune, entre des fronts livides,
Vous pourrez sur vos bancs compter les places vides !
De privilèges point, elle se prend à tout ;
D'asile, de remparts, point, elle entre partout ;
Dépeuplant sans pitié les obscures mansardes,
Elle franchit les seuils environnés de gardes,
Sans respect : des palais le royal escalier,
À son pied redoutable est déjà familier !...
Et pourtant pas un cœur prêt à la voir paraître !
Moi-même, moi, qui sait ? je l'attendrai peut-être,

Murmurant à voix basse un chant frivole ou vain,
Sur ma lèvre entr'ouverte interrompu soudain !...

Hélas ! m'enviez-vous l'heure qui m'est donnée,
Souvenirs pleins de trouble, avenir plein d'effroi ?
Au fond de cette coupe, à ma soif destinée,
Laissez donc retomber la lie empoisonnée,
Laissez, ô laissez-moi !

LA MANSARDE.

Une jeune espérance y dansait sur mes pas ;
Je dansais avec elle !...

MADAME DESBORDES-VALMORE.

Le temps ce soir est gros d'orage ;
Déjà, sous cet épais nuage,
Il gronde là-bas faible et sourd :
L'éclair est pâle, le ciel lourd,
Et l'air muet, qu'en vain j'implore,
Au front du prochain monument
Laisse retomber pesamment
Les plis du drapeau tricolore.
Du soir, le vent accoutumé,
Manque à ma poitrine oppressée,
Et cet horizon embrumé
Étouffe jusqu'à ma pensée.
Mais la pluie, à flots épaissis,
Des flancs du nuage qui tonne,
Bondit, sonore et monotone,
Sur le penchant des toits noircis.
Encore un de ces jours sans nombre,
Qui, toujours trop lents à finir,
Flétrissent de leur teinte sombre
Et le présent et l'avenir !
Jours où la pensée inquiète
Tremble d'interroger le sort,
Où, selon les mots du prophète,
L'âme est triste jusqu'à la mort !
Aujourd'hui qui donc se hasarde

À porter les yeux devant soi ?
Peut-être, jeune enfant, c'est toi,
Toi que je vois dans la mansarde
Qui s'ouvre là-bas devant moi ?
Elle est là, riante et proprette ;
Pourtant, du matin jusqu'au soir,
Elle est seule dans sa chambrette ;
Seule ? non, elle a son miroir ;
Son œil malicieux et noir
S'y porte et reporte sans cesse,
Rit, minaude, boude ou caresse ;
Et pourtant que peut-elle y voir ?
Ses treize ans, au corps mince et frêle,
Aux longs bras chétifs, au col grêle ;
Âge sans charme et sans secrets,
Entr'acte vide et sans attraits,
Entre l'enfance et la jeunesse !
Court sommeil du temps qui nous presse,
Moment d'attente ou de regrets,
Qui, semblable à l'heure incertaine,
Où flottent le jour et la nuit,
Fait rêver la grâce lointaine,
De l'âge qui naît ou qui fuit !
Mais la voilà qui se prépare :
Elle ajuste, selon ses vœux,
Les plis du fichu qui la pare,
Et sous ses doigts, lustre et sépare
Les noirs bandeaux de ses cheveux.
Bientôt on dirait qu'elle écoute
Avec un timide embarras,
Ce que dit le miroir sans doute,
Et sa bouche y répond tout bas.
Mais tout-à-coup la scène change ;
Au gré d'un mobile cerveau,
Sous ses mains actives s'arrange

Le thème d'un drame nouveau.
Un lambeau de gaze fanée,
Quelques festons de papier blanc,
Singent, sur sa tête inclinée,
Le voile et l'oranger tremblant ;
Fuis, agenouillée elle prie
Avec un maintien solennel :
Plus de doute, elle se marie,
Et le miroir tient lieu d'autel.
Un moment... le jeu dure encore :
De danse une noce a besoin ;
Au bal le roman doit se clore :
Pourvu qu'il n'aille pas plus loin !

Si jeune, et déjà si coquette,
Rêver, lorsque tout le défend,
Amour, mariage, toilette,
Dans la mansarde ?... Pauvre enfant !...

MIGRATIONS.

. . . Amidst this wide array
Of glorious things and fair,
My soul is on that bark's lone way
For human hearts are there.

M^{RS} FELICIA HEMANS.

Dites-moi, bords féconds de l'antique Neustrie,
Voisins des flots amers,
Ce que va demander, si loin de sa patrie,
Tout ce peuple à vos mers ?

L'Alsace, dès long-temps, vaillante sentinelle
Du pays menacé,
A-t-elle tressailli d'une alarme nouvelle
Dans son poste avancé ?

Le Rhin, comme autrefois, sent-il frémir sa rive
Sous des pas ennemis.
Qu'il envoie en exil, tel que Sion plaintive,
Ses filles et ses fils ?

Ses laboureurs, peut-être, en poussant la charrue
Dans les sillons fumans,
Ont peur de voir crouler l'Europe vermoulue
Sur ses vieux fondemens !

Ou, qui sait si pour eux, voyageurs que nous sommes,
L'heure ne sonne pas
Où, sur ce globe étroit, les familles des hommes
Se déplacent d'un pas,

Et, dociles jouets de ce choc qui les pousse
Vers un nouveau destin,
Subissent tour-à-tour, de secousse en secousse,
Un mouvement lointain !

Ce volcan d'orient, qu'est-ce donc qu'il prépare
Dans son cratère ardent ?
L'allons-nous voir encor d'une lave barbare
Inonder l'occident ?

Fuyez alors, et loin des humaines tempêtes
Qui brisent les états,
Tentez, enfans du Rhin, d'innocentes conquêtes
Vers de plus doux climats :

Le fer ne servira dans vos mains pacifiques,
Qu'à creuser les guérets ;
La flamme, qu'à miner les racines antiques
Des incultes forêts.

Oh ! voyez, embarquant chariots et corbeilles,
L'un par l'autre poussé,
Ces groupes bourdonnant comme un essaim d'abeilles
À la ruche empressé !

Tout part ! Ici s'endort au giron de l'aïeule
Le vagissant maillot ;
Là, l'enfance, ô pitié ! s'en va, pleurante et seule,
Se confier au flot !

Hélas ! la pauvre mère au bruit de l'incendie
Dans la nuit allumé,
Jette au loin quelquefois, par la peur enhardie,
Un berceau bien-aimé !

Ainsi sont rejetés ces fils de la misère
De ce sol inhumain,
Où depuis trop long-temps la peine est sans salaire
Et le travail sans pain !

Le navire pressant toutes ces têtes blondes
Entre ses flancs obscurs,
Semble, après la récolte, entraîné par les ondes,
Un panier de fruits mûrs !

Partez ! Un jeune monde avec eux vous réclame,
Vous, qui gardez comme eux
En des corps fatigués quelque jeunesse d'âme,
Quelques rêves heureux !

Mais lorsqu'on a perdu le plus beau d'une vie
Effeillée à demi,
Qu'à nos labeurs sans fruits l'espérance est ravie,
Qu'on ne fait plus d'amis ;

Quand la coupe du siècle a troublé notre tête
De sa vaine liqueur,
Quand sa fange a terni notre robe de fête,
Son souffle, notre cœur ;

À quoi bon transporter de là cette eau profonde,
Les soucis d'aujourd'hui ?
Mieux vaut rester, languir, mourir dans ce vieux monde,
Et peut-être avec lui !...

HOROSCOPE.

Let not my child be a girl, for very sad is the life of
Woman.

(COOPER, *the Prairie*.)

PREMIÈRES VOIX.

Que de ton col ce lien se dénoue,
Ô nouveau-né qu'attendait le trépas !...
Un sang fluide a coloré sa joue,
Dans ses poumons l'air pénètre et se joue...
Permits, ô Dieu ! qu'un jour sa voix te loue,
Qu'elle s'élève et ne s'égare pas !

DEUXIÈMES VOIX.

À peine cette voix grêle
A la force de gémir !...
Voyons, créature frêle,
Que dit pour toi l'avenir ?...
« — Enfance morne et chétive ;
» Jeunesse pâle et tardive,
 » Sans ébats ;
» Longs ennuis, labeurs sans trêves ;
» Pour tout bonheur quelques rêves !... »
 — Tu vivras !

PREMIÈRES VOIX.

Oh ! sois docile à la fée inconnue
Qui sur ta lèvre épanchant son doux miel,
Tendre nourrice à ta plainte venue,
Te bercera de la vague à la nue,
Des bois aux monts à la cime chenue,
Des monts aux mers, et de la terre au ciel.

DEUXIÈMES VOIX.

Dans tes climats, toute fée
Est habitante des cours ;
D'or et de perles coiffée,
Et couverte de velours ;
Au nom d'un pouvoir suprême,
De palais elle parsème
Son chemin ;
Toujours pompeuse et parée,
Et la baguette dorée
À la main.

PREMIÈRES VOIX.

Le luth pour toi ne sera point rebelle ;
Ne tremble pas, enfant, de le toucher,
Peut-être un jour quelqu'âme pure et belle,
Rêvant à toi, se dira : Que fait-elle ?
Et, dans la foi qu'une autre âme l'appelle,
Se lèvera soudain pour te chercher.

DEUXIÈMES VOIX.

Oui ta lueur incertaine
Un moment peut éblouir ;
Mais d'une puissance vaine

Garde de te réjouir !
Malheur au cœur qui t'écoute !
À la main qui sur ta route
T'aidera !
À ton mauvais sort en butte,
Qui te soutient, de ta chute
Tombera !

PREMIÈRES VOIX.

Sans éveiller la haine ni l'envie,
Sans provoquer un regard ennemi,
Si tu prétends faire honorer ta vie,
Selon tes vœux, va, tu seras servie,
Marche sans peur ; ceux qui t'auront suivie,
Jamais en toi ne croiront à demi.

DEUXIÈMES VOIX.

Tant qu'ils verseront des larmes,
Tes chants seront doux pour eux ;
Mais tu n'auras point de charmes
Pour attirer les heureux.
Aux prospérités nouvelles,
Tes amis prendront les ailes
Des oiseaux,
Fuyant tes regards plus vite
Que l'hôte des airs n'évite
Les réseaux.

PREMIÈRES VOIX.

Quand de tes jours la mourante lumière
Disparaîtra sous les sombres cyprès ;
Proche du but de ton humble carrière,

D'un œil serein regardant en arrière,
Tu la pourras contempler tout entière,
Sans peur, sans trouble, et surtout sans regrets.

DEUXIÈMES VOIX.

De ton histoire accomplie,
Quand chaque page aura fui,
De vers et de blanc remplie
Comme un livre d'aujourd'hui ;
Que te vaudra d'être née ?
Car, enfant, ta destinée
 La voilà ;
Tu n'as plus rien à connaître,
Rien ! si ce n'est un Peut-être,
 Par-delà !...

LA PASSION.

Mon père ! faites que ce calice s'éloigne de moi.

(S. MATTHIEU, *la Passion de N. S. J.-C.*)

De force, au chemin qui nous coûte,
Pourquoi, Seigneur, nous pousser tous ?
Si le Christ a frayé la route,
Il savait ! Et que savons-nous ?
Il souffrait pour sauver le monde,
Pour laver la tache profonde
De péchés long-temps amassés !
Mais traîner, victime inutile,
De ses douleurs le faix stérile !...
C'est assez, mon Dieu, c'est assez !

Cependant l'amitié sommeille ;
L'âme triste jusqu'à la mort,
Dans sa nuit d'angoisse et de veille,
Pressent la crise de son sort.
Brisés dans cette lutte étrange,
Il nous faudrait la main d'un ange
Pour essuyer nos fronts glacés ;
Ne prolongez pas le supplice,
Détournez de nous ce calice :
C'est assez, mon Dieu, c'est assez !

Vainement notre voix supplie,
Soit qu'on l'ait ou non accepté,
Il faut boire jusqu'à la lie,
Car telle est votre volonté ;
Mais laissez-nous la solitude ;

Ne rendez pas la multitude
Témoin de tant de pleurs versés,
Ou si quelque traître la guide,
Sauvez-nous du baiser perfide !...
C'est assez, mon Dieu, c'est assez !

Paix ! fils de l'homme, voici l'heure
Où, vendu pour quelques deniers,
Pas un ami ne te demeure :
Les plus chers ont fui les premiers !
Quand ceux qui nous aiment trahissent,
Que feront ceux qui nous haïssent ?
Des cris de mort qu'ils ont poussés
Le juge se fait le complice !...
L'abandon, l'oubli, l'injustice !...
C'est assez, mon Dieu, c'est assez !

Devant moi s'ils courbent la tête,
Leur feint respect est un affront ;
De la couronne qu'ils m'ont faite
L'épine ensanglante mon front ;
Mon sceptre est un sceptre illusoire,
C'est une pourpre dérisoire
Qui couvre mes membres blessés ;
Que cette royale ironie,
Plaise à vous, soit bientôt finie !...
C'est assez, mon Dieu, c'est assez !

Seigneur, jusqu'au lieu de torture
Faut-il encor traîner sa croix ?
Elle est trop pesante et trop dure,
Mon corps succombe sous le poids.
Hélas ! nulle main charitable,
Aux plis du voile secourable
Ne garde mes traits effacés ;

Grâce, au moins, du calvaire infâme !
La honte est de trop pour mon âme:
C'est assez, mon Dieu, c'est assez !

Mais déjà ma lèvre altérée
A bu le vinaigre et le fiel ;
La lumière s'est retirée
Quand mes yeux ont cherché le ciel ;
Au sort, mes vêtemens se tirent,
Des clous aigus qui les déchirent
Mes pieds et mes mains sont percés ;
Du coup de lance mon flanc saigne ;
Que faut-il encor que je craigne ?...
C'est assez, mon Dieu, c'est assez !

LE TEMPS.

À LINA J***.

Le temps est, le temps fut, le temps n'est plus !
La Tête de Bronze,
du moine Bacon.

Oh ! pourquoi de ce Temps, l'étoffe de la vie,
Ne pouvons-nous, dis-moi, jouir à notre envie,
 Sans le déchirer par lambeau ?
Des trois formes qu'emprunte une essence commune,
Passé, présent, futur, l'homme n'en connaît qu'une
 Du sein maternel au tombeau.

Des uns, toute la vie est dans l'instant qui passe ;
Cœurs étroits, où jamais ne saurait trouver place
 Ce qui fut, ou n'est pas encor ;
Perdant toute leur pourpre en mesquines parcelles,
 Tout leur foyer en étincelles,
 En oboles tout leur trésor !

Avides du lointain où leur regard se plonge,
Ceux-ci laissent glisser les heures comme un songe
 Qui s'efface du souvenir ;
Leur présent incompris n'est qu'une longue aurore,
Que ne suit pas le jour, que l'attente dévore ;
 Ils existent dans l'avenir.

J'en sais d'autres, pour qui les biens perdus renaissent,
Et qui même, entre tous, n'aiment et ne connaissent

Que l'objet qu'ils ont dépassé :
L'avenir les effraie et le présent leur coûte,
Tandis qu'ils poursuivent leur route
Les yeux tournés vers le passé.

Mais n'est-il pas, doués d'existences complètes,
Du monde intérieur quelques rares athlètes,
Au long regard, au vaste cœur,
Qui goûtent en entier la vie à chaque haleine,
Et savourent la coupe pleine
Dans chaque goutte de liqueur ?

Pour ceux-là rien ne meurt, ni plaisir, ni souffrance ;
Tout vit, tout est réel, tout, même l'espérance !
Ainsi, sous une habile main,
La trinité du son vibre mystérieuse,
Ainsi dans Aujourd'hui leur âme harmonieuse
Sent vibrer Hier et Demain.

CANZONE
DE
VITTORIA COLONNA.

Dove se' tu ora ? Deh ! che fai tu ora ?

Que je voudrais te voir, quand la tardive aurore
Annonce le réveil de nos derniers beaux jours !
Ces derniers jours si doux, bien que déjà si courts,
À tes côtés, pour moi, seraient plus doux encore !
Que je voudrais te voir !

Que je voudrais te voir ! Ici le tiède automne
Déjà de pourpre et d'or teint les ombrages verts ;
Quelque feuille séchée en tombe au gré des airs,
Et j'écoute en rêvant sa chute monotone...
Que je voudrais te voir !

Que je voudrais te voir, te voir sourire encore
À ces chants imparfaits où se complaît ma voix,
Que la tienne si douce embellit quelquefois...
Tout nouveau sur ma bouche un autre vient d'éclore :
Que je voudrais te voir !

Que je voudrais te voir, et, tant que le jour dure,
Errer muets tous deux, et, la main dans la main,
Le soir sans nous quitter nous redire : À demain !
Mais seule je m'endors, et tout bas je murmure :
Que je voudrais te voir !

LE CHRIST AU TOMBEAU.

d'après le tableau

DE M. SIGNOL, ÉLÈVE DE ROME.

C'est l'accomplissement de ce que David, prophète fidèle, a prédit lorsqu'il a dit : C'est par le bois que Dieu a régné sur les nations.

HYMNE DE LA PASSION.

CHŒUR DES ANGES.

Seigneur, Seigneur ! se peut-il que l'on meure ?
Quittez enfin cette étroite demeure,
Venez à nous !
Christ, Fils de Dieu, né du sein d'une femme,
Qu'attend le ciel, que la terre réclame,
Réveillez-vous !

L'ANGE DE LA PASSION.

Le Christ est au tombeau ! je l'ai vu ! du saint voile
Une invisible main a déchiré la toile ;
Une nuit lamentable a couvert Golgotha ;
Les morts ont secoué leur vêtement de pierre,
Et tout ce jour, de peur de souiller sa lumière,
Le soleil s'arrêta !

J'ai moi-même à ce Juste apporté le calice ;
J'ai suivi tous ses pas de supplice en supplice ;
J'ai vu son front en sang et sa chair en lambeau.

L'immuable justice, en son arrêt sévère,
N'a dû, vous le saviez, s'apaiser qu'au Calvaire :
Le Christ est au tombeau !

CHŒUR DES ANGES.

Seigneur, Seigneur ! se peut-il que l'on meure ?
Quittez enfin cette étroite demeure,
Venez à nous !
Christ, Fils de Dieu, né du sein d'une femme,
Qu'attend le ciel, que la terre réclame,
Réveillez-vous !

L'ANGE DE LA PASSION.

Marthe ! de tes travaux où sera le salaire ?
À quel maître, ô Marie ! es-tu sûre de plaire ?
Lazarre ! si tu meurs, qui te rendra le jour ?
Quel divin protecteur, fragile pécheresse,
À tes pleurs indulgent, couvrira ta faiblesse
De son sublime amour !

Sous quelle main, hélas ! de leur bercail chassées,
Viendront se réunir les brebis dispersées ?
Le pasteur immolé, que devient le troupeau ?
Qui, de l'âme et du corps, guérira la souffrance ?
Qui parlera de foi, d'amour et d'espérance ?...
Le Christ est au tombeau !

CHŒUR DES ANGES.

Seigneur, Seigneur ! se peut-il que l'on meure ?
Quittez enfin cette étroite demeure,
Venez à nous !
Christ, Fils de Dieu, né du sein d'une femme,

Qu'attend le ciel, que la terre réclame,
Réveillez-vous !

L'ANGE DE LA PASSION.

Je pleure, ô Tout-Puissant, d'être l'un de vos anges !
L'homme ne comprend point ces tristesses étranges,
Votre Christ, est-il dit, renaîtra dans trois jours ;
Mais, pour un de ces jours où vous créez les mondes,
Sait-il, Seigneur, combien il faut de ces secondes,
Qu'il appelle : Toujours ?

Quel feu va succéder au feu de l'auréole ?
Quelle loi, remplacer la sainte parabole ?
Le monde est-il laissé sans guide et sans flambeau ?
Sur l'abîme grondant, l'homme tournoie et flotte ;
Le port demande un phare, et la nef un pilote !
Le Christ est au tombeau !

CHŒUR DES ANGES.

Seigneur, Seigneur ! se peut-il que l'on meure ?
Quittez enfin cette étroite demeure,
Venez à nous !
Christ, Fils de Dieu, né du sein d'une femme,
Qu'attend le ciel, que la terre réclame,
Réveillez-vous !...

LES DIEUX S'EN VONT.

Et l'on entendit comme autrefois à Jérusalem une voix
qui disait : *Les dieux s'en vont.*

(CHATEAUBRIAND, *les Martyrs.*)

Il est trop vrai, la belle poésie,
Que nos aïeux voyaient sourire encor,
D'ennui, de doute, ou de frayeur saisie,
N'a plus pour nous qu'un seul et triste accord :
Un bruit plaintif s'échappe du navire
Prêt à sombrer dans l'abîme profond ;
La créature en expirant soupire :
Ne cherchez pas pourquoi gémit la lyre...
Les dieux s'en vont !

Que feraient-ils, quand pas une étincelle
Ne jaillirait des cœurs frappés en vain ?
Quand chaque jour ravit une parcelle
De ce qu'au monde il restait de divin ?
Sur les autels toute flamme allumée,
Cire grossière, en peu d'instans se fond,
La lampe sainte un moment ranimée,
Ne jette plus qu'une impure fumée...
Les dieux s'en vont !

Nos vieux palais et nos temples antiques
Se sont ils donc écroulés en débris,
Pour enhardir quelques pâtres rustiques
À s'en bâtir d'éphémères abris ?
Quoi ! pour tout fruit, cette immense ruine

Nous laissera les bouges qu'ils refont ;
Œuvre sans art, chancelante, mesquine,
Que le vent sape et que la vague mine ?...
Les dieux s'en vont !

Préoccupé de sa terrestre tâche,
D'autres besoins l'homme est peu soucieux ;
À la pâture attaché sans relâche,
Nul n'a le temps de regarder les cieux.
Tous n'ont qu'un vœu, qu'un but, qu'une conquête :
L'or, qui peut seul payer tout ce qu'ils font ;
L'or ! à ce prix tout se vend, ou s'achète ;
Oui, tout hélas ! jusqu'aux chants du Poète !...
Les dieux s'en vont !

Libre bientôt et de crainte et de doute,
Chacun de nous élira le plaisir
Pour guide unique, et d'instinct faisant route,
Abdiquera le souci de choisir.
« Voyez, dit-on, à mille assauts en butte,
» En vains efforts la vertu se morfond !
» Pourquoi risquer une pénible lutte ?
» Vautré par terre on ne craint point de chute ! »
Les dieux s'en vont !

Autant de fois que nos races perverses
Ont cru hausser leurs travaux jusqu'au ciel,
Aux sons confus des syllabes diverses,
Autant de fois a croulé leur Babel ;
Mais du passé chaque leçon s'oublie :
Abîme étrange où l'esprit se confond !
Point de limite à l'humaine folie,
Rien ne s'exclut, tout s'accouple ou s'allie !...
Les dieux s'en vont !

Non ! le néant n'atteint que leur symbole !
J'en crois celui dont le fécond repos
A vu jaillir, au bruit de sa parole,
Le jour de l'ombre, et l'ordre du chaos ;
Mais la lumière, en perçant le nuage,
Verra tomber dans une mer sans fond
La foi, les mœurs, les rêves de notre âge :
Qui sauverait la lyre du naufrage ?
Ses dieux s'en vont !

À L'ENFANT QUI N'EST PLUS.

(PAUL M***.)

Laissez les petits enfans venir à moi.

ÉVANGILE.

Dors, cher enfant, dors, petit ange,
Ferme doucement tes beaux yeux ;
Trop pur pour ce monde de fange,
Rejoins tes frères dans les cieux.

Au seuil de ta vie éphémère
Saisi du sommeil éternel,
Tu n'as, dans cette coupe amère,
Puisé que le lait maternel.

Passé du lit qui t'a vu naître,
À ce lit qu'on ne peut bercer,
Dors ! heureux de ne pas connaître
Les pleurs que tu nous fais verser !

DANTE.

Étude.

À M. FAURIEL.

Poeta sovrano !

DANTE.

Quand on peut échapper aux ennuis de la vie,
Au souci du présent, au soin de l'avenir ;
De poétiques cieux quand notre âme ravie
N'est point trop brusquement contrainte à revenir ;
Du haut de nos faubourgs quand l'émeute accourue
De ses cris menaçans ne trouble point la rue ;
Quand seule, on peut, le soir, goûter près du foyer
Ce pouvoir que le ciel nous donna d'oublier,
Il est doux de laisser vers les choses passées
S'envoler librement nos errantes pensées,
D'épier, dans ces chants des âges entendus,
Les grands secrets de l'art pour notre âge perdus,
Et d'explorer long temps quelque plage choisie,
Que baigne à larges flots l'antique poésie !
Heureux, surtout, heureux qui peut fouler ces bords
Où de l'Alighieri résonnent les accords !
Là fleurissent ces fils de la reine du monde,
Que doue avec amour la nature féconde,
Ces fruits prodigieux du monde intelligent,
Que ne voit point mûrir notre ciel indigent ;
Là, tous les arts, ailleurs solitaire conquête,
Unissent leurs festons sur une seule tête,
Comme l'arbre soumis aux puissantes chaleurs

Donne à la fois ses fruits, son feuillage et ses fleurs.

Pour gravir après toi la montagne sacrée,
DANTE, il faut imiter ta marche mesurée,
Et ne lever le pied, pour faire un nouveau pas,
Qu'après avoir d'abord affermi le plus bas :
Sur les degrés polis de cette route sainte,
Un ciseau merveilleux a laissé son empreinte ;
À chaque son divin ; par l'esprit entendu,
Comme un sonore écho le vers a répondu.
Quel art nous apprendrait sa musique profonde ?
C'est l'herbe qui frémit, c'est l'ouragan qui gronde ;
C'est l'aigle, au vol altier, dont l'aile bat les airs ;
La chute du torrent, ou la plainte des mers ;
Ou plutôt c'est ainsi, sous la joie on la peine,
Que vibre ce divin instrument : l'âme humaine !
C'est le chant d'une mère à son fils endormi ;
C'est le cri d'un ami qui revoit son ami ;
C'est l'accent enflammé d'une ardente prière ;
C'est le soupir amer qu'étouffe une âme fière,
Quand, du poids de l'exil contrainte à se charger,
Son pied monte, ou descend l'escalier étranger.

Mais pour chanter ainsi, c'est ainsi qu'il faut croire
En son Dieu, son parti, son génie ou sa gloire !
Ne marchez pas sur l'onde, hommes de peu de foi !
Est-il un d'entre vous qui ne doute de soi ?
Qui, parmi ces grands noms que l'univers admire,
Ose inscrire le sien, sans peur, ou sans sourire ?
Qui se lie à sa haine, et d'une main de fer
Pèse ses ennemis et les plonge en Enfer ?
Ou qui se sente au cœur une amour assez pure
Pour l'élever aux cieus sur toute créature ?...
Non : en se confondant, tout se corrompt ; le miel
Ne produit rien de bon à se mêler au fiel ;

Et, de mille couleurs, en un seul ton fondues,
L'œil ne reconnaît plus les nuances perdues.
« Rien n'est vrai, rien n'est faux ; » voilà ce que nous dit
Le doux Poète, écho de ce chaos maudit,
Gouffre où toute espérance à sa source est flétrie,
Où toute foi qui naît, sèche à peine fleurie,
Siècle-Midas qui, pauvre au sein de son trésor,
Ne peut plus rien toucher qui ne se change en or.

Laissez, laissez-moi fuir vers la terre bénie,
Monde que de son souffle a créé le génie :
C'est là que je veux vivre ! Ô DANTE ! à tes accords,
En dégoût des vivans j'irai trouver les morts.
Je veux suivre tes pas de supplice en supplice ;
Voir, d'un coupable amour, le livre doux complice,
Des mains de Francesca glisser avant la fin ;
Je veux plonger de l'œil dans la Tour de la Faim,
Laissant au lit de feu, qui punit son blasphème,
L'altier Farinata défier l'Enfer même ;
Puis, hors du gouffre, où gît l'esprit fallacieux,
M'esjouir à revoir les étoiles des cieux.
Sans me décourager, je veux du Purgatoire
Remonter après toi la route expiatoire ;
Revoir ton Casella, doux ami, dont les airs
Mariaient leur douceur aux douceurs de tes vers,
Et chanter avec lui, d'une voix lente et pure :
« Amour, qui doucement dans mon esprit murmure ; »
Puis, lorsque Sordello, dont les vers mécontents
Flagellaient sans pitié les princes de son temps,
Embrasse ton Virgile au nom de sa Mantoue,
Joignant le cœur au cœur, et la joue à la joue,
Au pays dépouillé de cette noble foi
Apprendre, s'il se peut, à redire après toi :
« Ah ! terre esclave ! Race à tout mal asservie,
» Reine des nations jadis, et leur envie,

» Nef sans guide aujourd'hui sur les flots en fureur,
» Réceptacle de vice, asile de douleur,
» À ta confusion, vois cette âme loyale,
» Si prompte, au seul doux nom de la terre natale,
» À se jeter aux bras de son concitoyen !
» Quand tes vivans, à toi, méprisant tout lien,
» Enfans du même sol, nés aux mêmes murailles,
» L'un sur l'autre acharnés se rongent les entrailles.
» Regarde, misérable, et tiens tes yeux ouverts !
» Depuis les bords chargés du limon de tes mers,
» Est-il une province, une ville, une place,
» Un point qui soit en paix sur toute ta surface ?
» Qu'importe qu'à grands frais ton sénat, bien ou mal,
» À ta bouche rétive ajuste un frein légal,
» Si la bride est flottante, et si la selle est vide ;
» Car la place est peu sûre, et la chute rapide !
» Depuis que ton César a vidé les arçons,
» Tes flancs ont oublié ses sanglantes leçons ;
» Et peut-être il n'est plus pour ta fougueuse allure
» De genoux assez forts, ni de main assez sûre !
» Vois tes plus nobles cœurs et tes noms honorés,
» Ceux-ci tristes, ceux-là de soupçons entourés !
» Entends se lamenter ta cité souveraine,
» Qui pleure nuit et jour sa couronne de reine !
» À ton front, quel honneur et quelle dignité ?
» À tes pieds, quelle aisance et quelle sûreté ?
» En haut, en bas, partout, regarde comme on s'aime,
» Ce qu'on veut, ce qu'on fait, et rougis de toi-même.
» Et toi, divin Sauveur, crucifié pour nous,
» Souverain bien, qu'ici j'implore à deux genoux,
» Tourne tes justes yeux sur un temps de détresse !
» À moins qu'en ses desseins ta profonde sagesse
» N'attende quelque bien de nos divisions,
» Délivre cette terre en proie aux factions,
» Où, de la fange éclos, le premier qui se nomme,

» Se proclame un Marcel, et s'érige en grand homme !
 » Quant à toi, ne crains point, Florence, ma cité !
 » Que le trait mis à l'arc vole de ton côté !
 » Toi, qui si sagement argumente et pérore,
 » On ne te dira point, avec un ris moqueur,
 » De celles-là qui n'ont la justice qu'au cœur,
 » Tant ce nom sonne haut dans ta bouche sonore !
 » Pour ton peuple zélé point de trop lourds fardeaux ;
 » Impôts, emplois, à tout tes gens tendent le dos ;
 » Jouis de ce repos qu'ils font à ta mollesse,
 » Toi qui regorges d'or, de paix et de sagesse ;
 » Les faits, si je dis vrai, sont là pour démentir
 » Quiconque m'oserait accuser de mentir...
 » Sparte, Athènes, berceau des lois, des mœurs antiques,
 » Ont fait pauvre labeur près de tes politiques,
 » Qui de leurs doigts subtils ont si bien travaillé,
 » Qu'en novembre est à bout ce qu'octobre a filé !
 » Combien de fois, un temps si bref qu'on s'en effraie
 » A vu changer tes chefs, tes couleurs, ta monnaie ;
 » Renouveler tes noms, tes hommes, tes emplois !...
 » Or, si tu te souviens, et vois clair une fois,
 » C'est ainsi que, luttant contre un mal qui l'irrite,
 » Un malade inquiet sur la plume s'agite,
 » Et cherche avec effort, durant la longue nuit,
 » De l'un à l'autre flanc le repos qui le fuit !... »

Qui vois-je là !... C'est lui ! Sa taille haute et droite
 Dessine sa maigreur sous une robe étroite :
 Narguant de sa raideur nos tissus assouplis,
 De ses épaules tombe une chape à longs plis ;
 Du chaperon pendant sa tête enveloppée,
 S'incline quelque peu, grave et préoccupée,
 Et sur son front se courbe un laurier desséché,
 Que le feu de l'abîme a peut-être touché.
 Lent et fier dans son geste, et calme dans sa pose...

Le repos du lion, alors qu'il se repose !

— « Toi jôûter contre moi, dit-il avec dédain !

» Toi poser ta main frêle entre mes doigts d'airain !

» Toi marcher à mon pas ! toi juger ! toi maudire ? »

Et sa lèvre retint tout ce qu'il m'allait dire.

Puis, après un moment, avec un front plus doux :

« Cesse de vains efforts ; mes chants sont là pour tous ;

» C'est l'arche qu'on adore et de cœur et de bouche,

» Mais qui frappe de mort l'imprudent qui la touche !

» Ce que j'ai dit est dit : à quoi bon répéter

» Un son pour l'affaiblir, un mot pour le gêter ?

» Apprends qu'un jour, faussé par un grossier manœuvre,

» J'ai fait de ses outils comme lui de mon œuvre.

» Tais-toi donc ! ou plutôt, si tu veux une fois

» Chanter sans que ma voix couvre ta faible voix,

» Écoute : et que ces mots restent dans ta mémoire.

» Alors que Buonconte m'eut dit, au Purgatoire,

» Sa dernière pensée et ses derniers instans,

» Dans le groupe plaintif des Esprits pénitens

» Un autre encor parla : celui que je veux dire

» Avait nom la PIA. Je plaignis son martyre,

» Et demandai son crime, en ce monde ignoré :

» Je l'appris, et me tus : elle avait tant pleuré !...

» J'eus tort, je le confesse ; une pitié plus haute

» Pour abrégier la peine eût publié la faute ;

» Car le poids de la honte allège le péché.

» Toi donc, tu rediras ce que j'avais caché. »

Alors il commença. Mais ce divin génie

Ne m'a point enseigné sa natale harmonie,

Langage, où le mot peint et chante tour à tour,

Doux comme le moment, où par le chaud du jour

Un vent subit, du sein de quelque frais ombrage,

S'élance en frémissant et vous frappe au visage ;

Aussi mélodieux que le creux du rocher,

Dont l'avide passant se hâte d'approcher,

Quand une eau qu'il entend, mais ne voit pas encore,
Fait vibrer les parois sous sa goutte sonore.
Opposez les accords de cette forte main,
Ce mode vigoureux, mi-toscan, mi-romain,
Cette brève cadence, avec tant d'art pressée,
Que ce qu'elle ôte aux mots s'ajoute à la pensée,
À l'inhabile main qui touche mollement
D'un sol déshérité l'imparfait instrument :

LA PIA.

- « Ah ! dit l'esprit en pleurs, si tu reviens au monde
» Quelque jour, reposé de cet âpre chemin,
» Ressouviens-toi de moi, qui suis PIA, la blonde !
- » Sienne vit ma naissance, et Maremme ma fin,
» Celui-là seul le sait, qui devenant mon maître,
» De l'anneau de brillans avait paré ma main.
- » De me voir en ces lieux tu t'étonnes peut-être ?
» L'éternelle douleur n'était pas trop pour moi ;
» Oui, mon péché fut grand, mais j'ai su le connaître :
- » Qui le voit et le hait observe encor la loi ;
» Tu le sais ! j'ai du Ciel satisfait la justice ;
» J'ai souffert ! j'ai subi douleur, remords, effroi ;
- » J'ai vu venir la mort par un si lent supplice,
» Qu'au prix, grâce à l'espoir, ceux-ci me semblent doux,
» Écoute, et que ton âme à mes maux compatisse.
- » Pleine de trouble, un jour, j'attendais mon époux,
» Comme sur une tombe, assise sur ma couche ;
» Mes deux mains reposant jointes sur mes genoux.
- » Mon corps frissonne encore au souffle qui le touche ;

» Mon front avait pâli sous un ardent regard ;
» Une bouche tremblante avait baisé ma bouche.

» Sur l'anneau de mon doigt tomba mon œil hagard,
» Et l'anneau me parlait comme un reproche vague,
» Et ma vue à l'instant se couvrit d'un brouillard ;

» Mon oreille entendait comme un bruit sourd de vague,
» Je me sentais faillir ; quand je levai les yeux,
» Il était là celui qui me donna la bague !

» Il était là pensif, morne, silencieux,
» Et je lus ma pâleur sur son pâle visage,
» Et l'effroi de mes traits sur ses traits soucieux.

» Je n'osais lui parler : comme un sombre nuage,
» Ses noirs sourcils couvaient un redoutable éclair ;
» J'avais peur qu'un seul mot ne fît crever l'orage.

» Comme en passant les monts, royaume de l'hiver,
» Le pèlerin se hâte et retient son haleine ;
» Car l'avalanche tremble au moindre écho de l'air :

» Tel à son froid aspect, mon cœur battait à peine ;
» Et lui, toujours muet, m'entraîna sur ses pas.
» Le soleil était haut, et déserte la plaine ;
» Comme un étau de fer sa main serrait mon bras ;
» Mes genoux fléchissaient, ma vue était troublée ;
» Mais nous marchions toujours, et je pleurais tout bas.

» La moisson, par le vent doucement ondulée,
» Se mouvait, imitant mon sein gros de soupirs ;
» Car à l'égal du corps, l'âme était accablée.

» Là m'attendaient les pleurs et les longs repentirs,

» Et j'en bénis le Ciel, puisque ayant l'existence
» Des réprouvés, ma mort fut celle des martyrs !

» De mon maître offensé j'attendais la sentence
» Cherchant à l'implorer, mais sans jamais l'oser :
» J'étais comme un bandit promis à la potence :

» À parler de son crime il craint de s'exposer ;
» Il en pourrait trahir quelqu'autre qu'on ignore,
» Et ne se défend pas de peur de s'accuser.

» Or, nous étions aux jours où le vent qui dévore
» Souffle sur la Maremme une infecte vapeur ;
» De ses âcres baisers la mort allait éclore.

» Déjà nous avait fui le dernier serviteur ;
» Et si mes mains priaient, si mes yeux disaient : grâce !
» D'impitoyables yeux disaient : non !... J'avais peur !

» Et le jour cependant après le jour s'efface,
» Et mon corps se flétrit et s'affaisse, incliné
» Au gré du vent mortel, qui le brûle ou le glace.
» Bien cruel fut celui qui n'a point pardonné
» À cette triste chair, que rongeaient d'heure en heure
» Mes remords, son silence et l'air empoisonné !

» Ainsi quand je m'éteins, sa haine encor demeure !
» Faible, je m'étendis sur le lit douloureux :
» Veuve de tout amour, force est bien que je meure !

» Je mourais. C'était l'heure où, dans l'air ténébreux,
» Tremblotante apparaît l'étoile matinale.
» Il s'approcha, l'auteur de mon sort rigoureux ;

» Son haleine effleura mon front humide et pâle ;

» Je fis pour lui parler quelques faibles efforts ;
» Il ôta de mon doigt la bague nuptiale,
» Et, comme lui, mon âme abandonna mon corps ! »

—

La voix cessant alors de frapper mon oreille
Soudain, comme en sursaut, mon esprit se réveille,
Et je ne trouvai plus, du chantre des enfers,
Qu'un antique portrait, son poème et mes vers.

À ÉLISE MOREAU.

Io mi son pargoletta bella e nova ;
E son venutaper mostrami a vui.

DANTE.

D'où viens-tu, fleur des champs, à ton sol arrachée,
Pourquoi de ce séjour respirer l'air mortel ?
Ne vois-tu pas déjà du vent fatal touchée
Ta sœur^[1] sur la terre couchée ;
Holocauste innocent d'un implacable autel ?

Un facile instrument de ton souffle palpite ;
Il résonne à ton gré, comme un doux chant d'oiseau ;
Crains d'en faire un appui, crois-moi, pauvre petite !
Hélas ! tu sentirais trop vite
Se briser sous ta main l'harmonieux roseau.

1. ↑ [Élisa Mercœur](#)

À BÉRANGER.

Chanson.

Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait ; l'aquilon a grondé.

BÉRANGER.

AIR des Contrebandiers.

Chante encor, encor, encor,
Ton heure n'est pas venue ;
Ta voix du pauvre est connue,
Laisse-lui son trésor,
Laisse-lui, laisse-lui son trésor,
Laisse-lui, Béranger, laisse-lui son trésor.

Est-ce bien toi qui m'abandonnes ?
Dit-il les yeux mouillés de pleurs.
Déjà ta main pleine d'aumônes,
Se ferme-t-elle à mes douleurs !
Ah ! garde ton doux rôle,
Ou, pour te taire, attends
Qu'un autre me console :
Tu parleras long-temps !

Chante encor...

Du peuple instruisant la mémoire,
Tu ne l'exaltais pas en vain.
Au cabaret, ivre de gloire,
Souvent il oubliait le vin.
Fais-tu, pour en voir rire
Le fisc et ses suppôts,

Abandon de ta lyre
Au profit des impôts ?

Chante encor...

Au printemps, l'enfance fidèle
Redisait en chœur tes leçons !
Elle attend la feuille nouvelle,
Moins que tes nouvelles chansons.
 Pour sa voix qui t'appelle
 N'as-tu donc qu'un refus,
 Comment dansera-t-elle
 Si tu ne chantes plus ?

Chante encor...

Tu l'as dit : nos sonneurs de cloche,
Que leur carillon étourdit,
Restent sourds au plaintif reproche
Du malade qui les maudit.
 Ton vers domine encore
 Ce tintement trompeur :
 Ah ! d'un blâme sonore
 Qu'ils aient du moins la peur !

Chante encor...

Quand l'oiseau se tait sous l'ombrage,
À nos bois il lègue après lui
Des héritiers de son langage ;
Les tiens, où sont-ils aujourd'hui ?
 De tes chants tutélaires,
 Sans te lasser, défends
 Le français de nos pères,
 Qu'oublîraient nos enfans !

Chante encor...

Déjà, sur sa route sublime,
Vois trébucher le genre humain ;
Faute d'un tambour qui l'anime
Le régiment reste en chemin :
 Viens ! quand l'étape est large,
 Quand les hommes sont las,
 C'est en battant la charge
 Qu'on les remet au pas.

Chante encor, encor, encor,
Ton heure n'est pas venue ;
Ta voix du pauvre est connue,
Laisse-lui son trésor,
Laisse-lui, laisse-lui son trésor,
Laisse-lui, Béranger, laisse-lui son trésor.

LA TOMBE D'UNE JEUNE FILLE.

Stabat mater dolorosa.

Qui n'a dit, en baissant une humide paupière
Vers un jeune et doux nom gravé sur quelque pierre :
« Heureux ceux qu'au tombeau leurs mères ont pleurés !
» Ceux qui du faix mortel, dès l'aube délivrés,
» Abandonnent leur âme aux brises éternelles
» Comme le cygne au vent la plume de ses ailes ! »
Mais près du monument, s'il arrive, le soir,
Qu'une femme, en pleurant, vienne à pas lents s'asseoir,
Nous demeurons muets à ce double mystère :
Une tombe d'enfant, un désespoir de mère !
Qu'est-ce donc quand la mort lui lègue en souvenir
Un passé déjà long et tout un avenir !
Pour ce deuil maternel quel langage assez tendre ?
Quel tribut assez pur pour cette jeune cendre ?
Un soupir sympathique, un regard vers les cieux,
Quelques débris de fleurs sur le marbre pieux,
Le fugitif éclat d'une larme qui tombe,
Et tremble suspendue au gazon de la tombe.

LAFAYETTE.

À la Jeunesse de France.

La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce serait de
faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire.

MONTAIGNE.

Providence de Dieu, calme dans les tempêtes !
Providence de Dieu, repos des cœurs troublés !
Toi, dont le souffle abaisse et relève nos têtes,
Comme un vent orageux le front pliant des blés ;
Si, selon mon espoir, sur ton œuvre éphémère,
Tu jettes un regard d'éternelle pitié,
Si tu veilles sur nous, comme une tendre mère
Sur son enfant qui souffre et se plaint à moitié ;
Comme autant de flambeaux, si ta main tutélaire
Alluma ces grands noms qui brillent devant nous :
Eussions-nous mille fois encouru ta colère,
Providence de Dieu, ne les éteins pas tous !
Tels qu'aux jours pénitens, où les cierges funèbres
Avec les saints versets expirent tour à tour,
Ceux qui jettent encor leurs clartés à l'entour
Vont disparaître !... alors, Seigneur, quelles ténèbres !
Que dis-je ? en vain la mort laisse les rangs ouverts,
Déjà pour les remplir, une ardente jeunesse
À grand bruit nous pousse et se presse,
Pareille au flot grondant des mers.
Chacun, sans borne et sans mystère,
Bâtît son rêve ambitieux :

« — Comme Cuvier : à moi la Terre !
— Comme Laplace : à moi les Cieux ! »
Le vertige qui les tourmente,
Dans leur âme caché, fermente,
Ou s'aigrit d'un stérile effort,
Et leur orgueil malade envie
À Goethe ses chants et sa vie,
À Byron ses chants et sa mort !

Mais si le Créateur, dans leur être fragile,
S'est montré ménager de la sublime argile,
Que de songes déçus ! que d'amers désespoirs !
Pas un pied qui vous suive, une voix qui vous nomme,
Et le dédain vous prend de n'être qu'honnête homme
Devant tant d'immenses pouvoirs !

Alors, sur leur main désarmée,
Ils baissent des yeux affligés,
Et devant la lice fermée,
Croisent leurs bras découragés !
Déchus d'une illustre fatigue,
Il n'est plus que l'or, ou l'intrigue
Pour effacer ce souvenir :
La jeune âme qui s'en dépouille,
Embrasse un présent qu'elle souille,
En désespoir de l'avenir.

Regardez, regardez ce cortège civique,
Et tel qu'un mort royal l'espérerait en vain,
Où la vieille Pologne, et la jeune Amérique,
Et la France virile, et l'Italie antique,
Marchent en se donnant la main !

Trouvez-vous, jeunes gens qu'un noble espoir appelle,
Ces honneurs assez grands, cette palme assez belle ?

Est-il aucun de ceux qu'on y vit accourir
Qui n'ait dit : À ce prix je voudrais bien mourir !

De ce que suit le peuple, et que la foule encense,
Qu'emporte ce cercueil ? ou Génie, ou Puissance ?
Celui que son vœu seul dérobe au Panthéon
Avait-il manié, pour émouvoir la terre,
Le pinceau de David, la plume de Voltaire,
Le glaive de Napoléon ?

Sa bouche a-t-elle à la tribune
Conquis un éloquent laurier ?
A-t-elle égalé la fortune
De Foy, notre orateur guerrier,
Quand sa phrase brève et coupée,
Comme l'éclair de son épée
Nous frappait d'un trait éclatant ?
Ou cette parole profonde,
Qui coulait limpide et féconde
Des lèvres pâles de Constant ?

Non ; mais sa voix, son bras, sa vie et sa richesse,
À ses convictions ensemble dévouées,
Ont servi de concert les dieux de sa jeunesse,
Sans que nul de ses jours les ait désavoués !
Providence de Dieu, sois à jamais bénie,
Ô toi qui promis tout à qui sait tout quitter,
De tenir une fois ta promesse infinie,
Pour que ta créature y pût toujours compter !
Des dons que tu nous fais, pour compléter la somme,
Tu permets aujourd'hui que ce nom d'honnête homme
Des deux moitiés du monde, en écho répété,
Ait suffi pour fonder une immortalité.

Honnête homme ! ce mot étranger à la lyre,

Ne provoquera plus un dédaigneux sourire,
Grace à ce noble appui, dont l'éclat protecteur
Lui rendit tout son lustre et toute sa hauteur !

D'un pas toujours égal, sur un chemin pénible
Marcher, l'âme sereine et le front impassible,
Dans un mépris commun, en face du devoir,
Envelopper la mort, l'argent et le pouvoir ;
Comme l'astre immobile, où s'incline le globe,
Même alors qu'un nuage à nos yeux le dérobe,
Inébranlable au poste où l'honneur l'appela,
À toute heure et par tous faire dire : Il est là !
Puis, après tant d'efforts, batailles acharnées,
Non d'un jour, ni de trois, mais de quarante années,
Vainqueur, sacrifier, au terme de ses jours,
Jusqu'au rêve doré, ses premières amours ;
S'être vu par deux fois, objet d'idolâtrie,
Salué par les cris d'une double patrie ;
Si l'orgueil est permis, c'est là qu'il vous attend ;
Qu'en dites-vous, jeunesse ?... Il n'en eut pas pourtant !

Providence de Dieu, surveillante assidue,
Qui prêtes ta lumière à chacun de nos pas,
Qui mesures le vent à la brebis tondue,
Qui soutiens la faiblesse et ne la punis pas,
À tous ces jeunes cœurs, avides de mémoire,
N'est-ce pas toi qui tends cet appât de la gloire,
Comme un hochet bruyant dont leur âge a besoin ?
Car tu sais que pour eux le temps est encor loin,
Où, cessant de chercher un frivole refuge,
On devient à soi seul son témoin et son juge.

Nous, mortels inquiets, dans notre anxiété,
Nous demandons peut-être un progrès trop hâté !
Pour l'attendre avec toi, céleste patience,

L'homme a si peu de temps et si peu de science !
Pardonne !... heureuse encor, si de faibles écrits
Avaient quelque pouvoir sur ces bouillans esprits,
Et si, désabusé d'une vaine chimère,
Chacun d'eux à ma voix croit entendre sa mère !

LE DRAME.

Rien n'est vrai, rien n'est faux, tout est songe et mensonge.

LAMARTINE.

Était-ce vision, ou rêverie, ou songe ?
Je ne sais, tant nos jours sont en proie au mensonge !
Je reconnus ces lieux, il le semblait du moins,
Des pompes de la scène, ordinaires témoins.
Là, je me sentais seule ! Une clarté voilée
Me révélait pourtant une foule assemblée,
Des mots à peine ouïs, des traits à peine vus,
Et qui ne m'ont laissé qu'un souvenir confus.
Je ne ressentais point la gaîté d'une fête,
Mais, dans l'émotion d'une attente inquiète,
Mon cœur battait, mes yeux ne voyaient qu'à demi ;
Ma poitrine luttait contre un poids ennemi ;
Lorsqu'une voix cria : REGARDE ! Tout émue,
J'obéis ; et voilà ce qui frappa ma vue :

Les plis d'un lourd rideau, s'écartant tour à tour,
Comme un brouillard qui fuit aux premiers feux du jour,
Une aurore matinale effleura mon visage,
Et soudain m'apparut un riant paysage.

Là, le précoce avril étalait ses couleurs,
Là, mille oiseaux chantaient sur les buissons en fleurs ;
Un beau fleuve y roulait son onde, et ses deux rives
Échangeaient mollement des barques fugitives,
Et l'écho répétait ces chœurs de jeunes voix,
Doux concerts, frais accords qu'on n'entend qu'une fois ;

Et la danse soumise à la note pressée,
Nouait et dénouait sa chaîne cadencée ;
Et mon front doucement se penchait sur ma main ;
Et ma bouche à demi murmurait ce refrain :

« Printemps, beauté, matin, jeunesse,
» Sol fleuri sous un ciel d'azur,
» Tout ce que l'un en sa richesse,
» Tout ce que l'autre en sa promesse
» Ont de plus doux et de plus pur !

» Partout des regards pleins de joie,
» Des pas qu'anime la gaîté,
» Un corps flexible qui se ploie,
» Ou, comme une écharpe de soie,
» Un bras autour du cou jeté.

» Faut-il envier votre ivresse,
» Mains qui cherchez une autre main,
» Attraites qu'un vent flatteur caresse,
» Cœurs joyeux, que jamais n'opresse
» Ce mot, souvent si lourd : Demain ?

» Non, du plaisir troupe idolâtre,
» Poursuivez ces futiles jeux,

» Tandis que la danse folâtre
» Effeuille sous vos pieds d'albâtre
» La fleur qui pare vos cheveux.

» Un jour, l'âme vide et lassée,
» Le corps avant l'âge affaibli,
» Vous pleurerez, trop tôt passée,
» Cette heure, qui fuit balancée
» Entre le plaisir et l'oubli »

Mais quoi, le jour déjà va remplacer l'aurore !
Objets rians et doux, ne fuyez pas encore :
Ne puis-je à vos plaisirs me mêler une fois ?
À vos chants cadencés ne puis-je unir ma voix ?
Laissez-moi, secouant ma précoce tristesse,
Jeune, me rallier au chœur de la jeunesse ;
Laissez...

— Il est trop tard , et la scène a changé ;
REGARDE !

Je levai mon visage affligé ;
Et je vis ; et voilà ce qui frappa ma vue :
C'était une montagne aride, immense et nue :
Sur ses flancs escarpés, sur son sommet hardi,
Tombaient d'aplomb les feux d'un soleil de midi ;
Et couronnant son front de leur verdure sombre,
De stériles lauriers seuls y jetaient quelque ombre :
La foule, toutefois, ardente à les ravir,
Vers la triste moisson s'efforçait de gravir.
L'un, presque au pied du mont, croit en toucher la cîme,
L'autre près du sommet, se perd dans un abîme :
Je les suivais, l'œil fixe et le cœur palpitant,
Et ces mots s'échappaient de mon sein haletant :

» Oh ! quel âpre labeur ! quelle pénible lutte !
» Que le succès est lent, et que prompt est la chute !
» Comment n'ont ils pas peur, ces athlètes nombreux ?
» Sais-tu, pauvre soldat perdu dans la bataille,
» Entre vingt mille noms tombés sous la mitraille,
» Si le tien sera plus heureux ?

» Que la foule aux cent voix vous honnise ou vous loue,
» Montez ! qu'elle vous couvre ou de fleurs ou de boue,
» Montez ! Montez toujours ! passez tous vos rivaux,

» Là haut, des couronnés allez grossir le nombre ;
» Puis, comptez si ce peu qu'ils vous ont laissé d'ombre
» Valait de si rudes travaux !

» Quoi ! des femmes aussi sur ces routes ardentes !
» Hélas ! où courez-vous, compagnes imprudentes,
» Sans abri, sous les feux de ce brûlant soleil ?
» Retournez, retournez ; n'apprenez pas encore
» Combien rapidement sa chaleur décolore
» Un front délicat et vermeil !

» Avant de vous leurrer de trompeuses amorces,
» Du moins sondez votre âme, et mesurez vos forces.
» Seules, vous gravirez ce pénible chemin !
» On n'y veut que la gloire, on n'y voit que la sienne ;
» Vous n'y trouverez point d'appui qui vous soutienne,
» D'amis qui vous tendent la main !

» Hélas ! faibles ou forts, pas un d'eux ne m'écoute !
» Mais ceux qui, tout entière, ont accompli la route,
» N'ont-ils donc pas conquis un immortel trésor ?
» Oh ! de quel feu divin leurs regards resplendissent !
» Que leur triomphe est doux ! que de mains applaudissent
» Aux hymnes de leurs harpes d'or !

Et qui me défendrait cette palme où j'aspire ?
N'ai-je donc pas comme eux une voix, une lyre ?
Peut-être, pour franchir ce mont pénible à tous,
Mes pas sauront trouver quelque sentier plus doux,
Peut-être il est pour moi, sur la cime escarpée,
Quelque dernier rameau, quelque feuille échappée ?
Peut être ?...

— Il est trop tard, et la scène a changé ;
REGARDE !...

J'obéis d'un œil découragé ;

Et je vis ; et voilà ce qui frappa ma vue :

Le jour baissait ; au fond d'une immense avenue
Se couchait le soleil ; sur la pourpre du soir
Un nuage orageux jetait son voile noir.
Soudain, illuminé de clartés fantastiques,
Un palais somptueux déploya ses portiques ;
Et l'oreille entendait rouler de toutes parts
L'écho retentissant des chevaux et des chars ;
Et les valets couraient par troupes empressées
Aux cris des conviés ; sur les tables dressées,
Des plus fameux coteaux le liquide trésor
Brillait dans le cristal ; les mets fumaient dans l'or ;
C'était un bruit confus d'extravagante joie,
Un chaos de joyaux, de plumes et de soie ;
Et mes bras lentement se croisaient sur mon sein,
Et mes lèvres disaient avec un froid dédain :

« Dans cet Éden d'opulente élégance,
» Élus nouveaux, portez un front moins fier ;
» Car, d'aujourd'hui, la superbe arrogance
» Trahit trop bien la bassesse d'hier !
» Vous oubliez, échappés de la rue,
» De cette route, en hâte parcourue,
» Quelques témoins trop lents à s'effacer ;
» Baissez les yeux ; vos pieds souillés de fange
» Disent assez par quel chemin étrange,
» Avant cette heure, il vous fallut passer !

» Quelle pitié, sur quelque sein immonde
» De voir briller le signe de l'honneur !
» Sur un beau front, quelle pitié profonde
» De voir briller le prix de son bonheur !
» Pitié, de voir prodiguer l'harmonie,
» Prostituer les arts et le génie,

» À cette tourbe imbécille à moitié !
» Mais quoi, ce monde est un bazar infame
» Où pour gorger son corps, on vend son âme...
» Pitié sur vous, pauvres riches, pitié !

» C'est là pourtant ce qui fait notre envie !
» Des jours perdus, un vertige insensé,
» En pétillant s'évapore leur vie,
» Comme l'Aï dans leurs banquets versé.
» N'importe, amis, jouissez, le temps presse,
» Oubliez même au sein de votre ivresse,
» Qu'autour de vous il est des maux nombreux.
» Airs d'instrumens, son de l'or, choc des verres,
» Insultez bien aux humaines misères ;
» Trompés au bruit, nous vous dirons heureux !

» Eh ! suis-je heureuse, moi, dans ma tristesse austère ?
» Moi, qui n'ai rien goûté des douceurs de la terre ?
» Place ! je veux ma part des biens pour tous semés.
» Avant que ces flambeaux, à demi consumés,
» Laissent ce lieu brillant dans une nuit profonde,
» Je veux me joindre enfin à ces heureux du monde :
» Fortune, éclat, plaisirs, tourbillon infini,
» Je veux !...

— Il est trop tard ; et le Drame est fini ! ! !

À MADAME
LA COMTESSE DES ROYS
(NÉE HOCHÉ.)

Tous ses jours furent des années,
Tous ses faits furent des exploits.

M. J. CHÉNIER.

*Hymne funèbre en l'honneur
du général Hoche.*

Oui, j'aime à rencontrer les traces de la gloire,
À réveiller l'écho d'une illustre mémoire,
À répéter les noms honneur de mon pays ;
S'il en est un, surtout, éclatant météore,
Qui, trop tôt disparu, semble grandir encore
De tant d'espairs évanouis !

J'aime à voir qu'une femme, exemple de son âge,
Avec un noble orgueil porte un noble veuvage,
Et gardant de l'amour ce qu'il a d'immortel,
Lui voue un culte saint dans le fond de son âme ;
Prêtresse consacrée à cette chaste flamme
Qui brûle sans fin sur l'autel.

Fière d'un nom fameux, j'aime aussi qu'une fille
Le sente à son beau front, comme un joyau qui brille !
Faut-il vous dire, ô vous dont l'accueil m'est si doux,
Pourquoi d'un œil rêveur je contemple et révère
Le marbre paternel, les traits de votre mère,
Pourquoi je me plais près de vous ?...

LA MORT
DE
ROUGET DE L'ISLE.

Allons, enfans de la patrie !
LA MARSEILLAISE.
Juillet 1836.

Elle nous a quittés cette âme noble et tendre
D'où jaillirent un jour de si mâles accens,
Accens connus de tous, que tous savaient comprendre
Et que portaient aux rois des échos menaçans.
Quand donc, un jour d'été, notre France endormie
S'éveilla tout à coup fière et libre, ses fils
Lui redirent ces chants de leurs pères appris.
À leurs voix s'unissait plus d'une voix amie,
De ces jours orageux conjurant les périls :
Où sont-elles ces voix ? Ces amis où sont-ils ?
Ils laissent, oublieux, tes dépouilles mortelles,
Cheminer au tombeau dans cet humble appareil !
Des acteurs de Juillet deux seuls te sont fidèles :
Le peuple et le soleil.

ADIEU.

Réponse aux vers que m'ont adressés MM. de Lamartine et Sainte-Beuve.

... My Ariel...
... Then to the elements
Be free, and fare thou well !...

SHAKSPEARE.

À ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu.

LAMARTINE.

Sans plus chercher au bout la pelouse rêvée
Acceptons ce chemin qui se brise au milieu.

SAINTE-BEUVE.

S'ils ont dit vrai tous deux, ma tâche est achevée.
Au bout de ce chemin qui se brise au milieu,
Ne dois-je plus chercher la pelouse rêvée ?
L'heure est-elle arrivée,
Harmonie, où vers toi s'exhale un long adieu ?

Oui tous deux ont dit vrai ! le jour devient plus sombre ;
Le silence du soir est proche, je le vois :
De mes pas fatigués je sens peser le nombre,
Et je ne sais quelle ombre,
S'allongeant à mes pieds, grandit derrière moi !

Il le faut : adieu donc, Sylphe à la voix rêveuse ;
Ton servage est fini : va-t-en, mon Ariel,
Libre, que désormais ta forme vaporeuse

Se perde, plus heureuse,
Dans l'écume des mers, ou les brises du ciel.

Je ne me plaindrai point, car tu m'as bien servie :
À toi l'heure qui brille entre ses pâles sœurs ;
À toi chaque minute à la peine ravie,
Et tout ce que ma vie
Entre ses jours amers a compté de douceurs !

Au rayon matinal qui dorait la colline,
Emplissant mon ciel bleu d'harmonieux trésors,
Dès l'aube, tu charmais de ta voix argentine
Mon oreille enfantine,
Inhabile à garder tes fugitifs accords.

Plus tard, c'est encor toi qui des fleurs demi-closes
Me traduisant tout bas le langage embaumé,
Sur ma pâle jeunesse as jeté quelques roses,
Quand leurs feuilles écloses
S'entr'ouvraient sous ton doigt, comme un livre fermé.
C'est toi qui façonnas ma lèvre à la prière ;
C'est toi qui m'enseignas l'humble chant du berceau ;
C'est toi qui recueillis une larme plus fière,
Quand la France guerrière
Mit dans un jour de deuil ses armes au faisceau.

Tu ne m'entraînas point dans ce chemin sublime
Où, pour trouver la gloire, il faut tenter les Dieux,
Gravir, la lyre en main, quelque fatale cime,
Interroger l'abîme,
Et s'y précipiter en détournant les yeux !

Pour te suivre, jamais ta course haletante
Ne m'a fait rejeter le voile de mon front,
N'a dérangé les plis de ma robe flottante ;

Au gré de mon attente,
J'ai trouvé le trajet plus paisible que prompt.

Mais je te vois frémir : trop long-temps je t'arrête ;
Pars donc et sois béni, béni, mon Ariel,
Toi, qui sans dévoiler, que d'une main discrète,
Ma blessure secrète,
Y sut verser pourtant une goutte de miel !

Quoi que ma vie encore ait de trouble et d'alarmes,
Tu ne reviendras plus moduler mes sanglots ;
Mais ton rapide adieu ne sera pas sans charme,
Et mes dernières larmes
Ont trouvé, grâce à toi, de sonores échos.

Le cygne, obéissant au souffle qui le pousse,
Vient de son chant suave endormir mes douleurs ;
Et l'hôte du buisson, à la voix triste et douce,
Pose son brin de mousse
Sur ma paupière close, humide encor de pleurs.

NOTES.

LE CABINET DE ROBERT ESTIENNE.

Une bouche l'a dit, plus digne que la mienne.

M. Firmin Didot, dans ses observations littéraires et typographiques sur Robert et Henri Estienne, s'exprime ainsi en parlant de ces illustres imprimeurs : « Ô véritables typographes, auprès desquels nous ne sommes rien ! » Et plus loin, à propos d'Estienne, fils de Robert : « Ne lui envions pas la gloire d'être le premier imprimeur de tous les pays et de tous les âges ; et que tout typographe, s'il a un noble sentiment de son art, se prosterne avec respect devant sa tombe. »

Laissez-vous donc guider non loin de cette école.

Robert Estienne premier, père du fameux Henri Estienne, et fils de Henri premier du nom, dont la famille était originaire de la Provence, naquit sous le règne de Louis XII, en 1503. L'époque de sa naissance fut celle où son père, nouveau chef d'une illustre famille, admirateur de l'art typographique, récemment inventé, ne craignant pas, pour l'exercer lui-même, de déroger à l'antique noblesse de sa race et même d'encourir l'exhérédation paternelle, fonda son établissement à Paris, rue du Clos-Bruneau, à côté de l'École de droit.

Comme lui, près de lui, sa femme est occupée.

Robert Estienne épousa la fille de Josse Bade ou Badius, professeur habile et imprimeur. Elle était instruite et savait la langue latine. C'était une femme d'un rare mérite. Elle enseigna elle-même les élémens du latin à ses enfans et à ses domestiques ; de sorte que dans la maison d'Estienne il n'y avait personne qui n'entendît et ne parlât cette langue avec facilité.

Vous-même avez subi leur censure terrible,
Atteint et convaincu d'imprimer, quoi ?... la Bible !

Robert Estienne, ayant voulu donner une édition complète de la Bible à laquelle il avait mis tous ses soins, prit aussi, dit le privilège du roi, l'*avis et mûre délibération et expédience de gens de grand savoir*, ce qui n'empêcha point que l'imprimeur ne fût poursuivi par une foule de docteurs et de théologiens et avec un tel acharnement, qu'il eût infailliblement succombé, si la protection de François I^{er}, qui appréciait les talents et les sacrifices de Robert Estienne, ne l'eût protégé contre ses adversaires. Il est probable que, dès cette époque, le grand homme aurait été sans elle obligé de quitter la France.

À M. DE CHATEAUBRIAND.

Ces vers, déjà recueillis dans le volume où sont rassemblés les morceaux inspirés à divers auteurs par le beau monument que M. de Chateaubriand élève à sa mémoire, ont pour moi le mérite (j'ai bien peur qu'il ne soit le seul) de se rattacher à ce que je regarde comme un des événemens heureux de ma vie, la faveur d'avoir assisté à ces lectures si mémorables et si enviées. Cette faveur, je la dois surtout à la gracieuse intervention d'une femme qu'il est bien difficile d'approcher sans contracter quelque dette de reconnaissance ; madame Récamier me pardonnera de placer ici l'expression de la mienne.

Ce qui, pour mes lecteurs, vaudrait infiniment mieux que ma poésie, c'est ce qui y a donné lieu ; mais il faudrait parler de moi, plus que je n'aime à le faire, pour raconter comment, dans quelqu'une de ces causeries qui çà et là entrecoupaient la lecture, M. de Chateaubriand s'amusa au récit de la naïve et religieuse admiration que son nom et ses écrits avaient inspirée à ma jeunesse. Il faudrait être moins jalouse que je ne le suis de ce trésor, pour avouer que je possède, copiées de la main de l'auteur, ces belles stances du Camoëns, traduites avec une fidélité de mouvement et de couleur qui doit devenir, pour tout ce qui a jamais touché une plume, un éternel sujet d'études ; il me faudrait enfin plus de hardiesse, ou moins de scrupule, pour

oser citer ce que ma mémoire a retenu des admirables pages où l'imagination adolescente du chantre futur d'Atala et de Cymodocée, s'égare dans les rêves d'un vague et premier amour, à la poursuite de l'idéale beauté, qu'il appelle sa *Sylphide* ou sa *Charmeresse*. Faute de ces explications cependant, mes vers demeureront fort obscurs pour la plupart de ceux qui les liront, à moins, ce que je désire trop pour ne pas un peu l'espérer, que M. de Chateaubriand ne cède enfin à tout ce qui le sollicite de ne pas assigner un terme si triste à la publication de ses Mémoires, à toutes ces voix qui lui disent : Ne devez-vous rien à vos contemporains qui ont sympathisé avec toutes vos émotions, qui ont recueilli toutes vos paroles, qui vous ont aimé, compris, admiré ? Combien en est-il, et des plus jeunes, qui ne sont pas destinés à vous survivre ! Les laisserez-vous donc partir sans vous avoir connu tout entier ?...

LA MER.

Salut au pavillon qui joue entre ces toiles,
Et porte en un champ bleu treize blanches étoiles.

Pavillon des riches paquebots américains, qui font sans interruption le service du Havre à New-Yorck.

... Et le voilà cinglant
Avec son nom proscrit et son pavillon blanc !

Le baleinier français le *Duc de Bordeaux*, capitaine Baxter, parti depuis plus de onze mois du port du Havre, où il avait été armé par MM. Lamotte et compagnie, est arrivé au Havre le 25 juin 1831. Sans nouvelles de la révolution de juillet, il a conservé le pavillon blanc, qu'il était déjà en vue des côtes de France. Le pilote croiseur qui l'a abordé lui a annoncé les événemens survenus depuis son départ, et lui a prêté un pavillon tricolore, pour lui faciliter l'entrée du Havre.

Derniers soupirs de ceux qui meurent pour leur foi.

On se rappelle qu'à cette époque ont eu lieu les tentatives des patriotes italiens et la révolution polonaise.

On le verra bientôt nous rapporter la mort !

Le choléra qu'on nous annonçait alors, arriva en effet l'année suivante.

. Des palais le royal escalier,
À son pied redoutable est déjà familier.

Mort du grand-duc Constantin.

MIGRATIONS.

Les personnes qui, dans le cours de ces dernières années, ont passé quelques jours au Havre, ont été à même de voir s'embarquer pour l'Amérique, des milliers de malheureux émigrans, qui vont demander à une terre étrangère un pain que le sol natal leur refuse. Le cœur se serre à la vue de cette population des bords du Rhin, encombrant les rues et les quais du Havre. La plupart campent en plein air, autour d'une espèce de bivouac où cuit la nourriture commune, due le plus souvent à la charité des Havrais ; d'autres, déjà embarqués, attendent sur les navires le complément de la cargaison. Parmi ces émigrés on remarque avec peine un nombre considérable d'enfans en bas âge ; beaucoup de jeunes filles surtout ; ça et là des mères, leur nourrisson au sein ; des vieillards des deux sexes, quelques-uns même, si âgés qu'on s'étonne de les voir transporter au loin ce peu de jours qu'il leur reste à passer sur la terre. Ce spectacle est triste. Cependant, ces grandes migrations, qui à de certaines époques se propagent parmi les peuples comme une maladie contagieuse, sont encore le plus doux de ces remèdes terribles que la Providence semble tenir en réserve pour les opposer à l'accroissement rapide de la population.

DANTE.

Et ne lever le pied, pour faire un nouveau pas,

Qu'après avoir d'abord affermi le plus bas.

Si che 'l più fermo sempre era 'l più basso.

INFERNO, c. 1, vers 30.

Son pied monte ou descend l'escalier étranger.

*..... E com'è duro catte
Lo scendere e't salir per l'altrui scale.*

PARADISO, C. XVII, vers 59, 60.

Des mains de Francesca glisser avant la fin.

ENFER, *Épisode de Francesca de Rimini.*

Je veux plonger de l'œil dans la Tour de la Faim.

ENFER, *Épisode d'Ugolin.*

L'altier Farinata défier l'enfer même.

ENFER, C. X.

M'esjouir à revoir les étoiles des cieux.

E quindi uscimmo a riveder le stelle.

Dernier vers de l'*Enfer*.

Revoir ton Casella, doux ami, dont les airs

Mariaient leur douceur aux douceurs de tes vers.

Casella, musicien excellent du temps de Dante ; il avait réussi par ses
talens à charnier l'humeur

mélancolique du poète son ami.

Et chanter avec lui, d'une voix lente et pure :

Amour qui doucement dans mon esprit murmure.

Amor che nella mente mi ragiona.

Premier vers de la seconde canzone du *Convito*, l'une des plus belles de Dante.

Puis, lorsque Sordello, dont les vers mécontents
Flagellaient sans pitié les princes de son temps.

Sordello, Mantouan, auteur de poésies satiriques, et d'un livre intitulé :
Tesoro de 'Tessori.

Ah ! terre esclave ! race à tout mal asservie !

Voyez l'admirable imprécation qui commence ainsi :

Ahi serva Italia...

Le repos du lion alors qu'il se repose.

A guisa di leon quando si posa.

PURGATOIRE, C. VI, V. 66.

J'ai fait de ses outils comme lui de mon œuvre.

Dante entendant un artisan chanter ses vers d'une manière barbare, entra dans sa boutique, et sans plus de façon, se mit à jeter tous les outils dans la rue. — Pourquoi gêtez-vous ainsi mes outils ? s'écria l'ouvrier en colère. — Pourquoi gêtes-tu mes
vers ? répondit le poète.

Ah ! dit l'esprit en pleurs, si tu reviens au monde...

*Deh, quanto tu sarai tornato al mondo
E riposato della lunga via,
Seguito 'l terzo spirito al secondo,
Ricorditi di me che son la Pia.
Siena mi fe', di fecemi Maremma
Salsi colui che 'nuanellata pria
Disposando, m'avea con la sua gemma.*

PURGATOIRE, fin du chap. v.

La Pia, noble dame de Sienne, femme de M. Nello della Piétra, laquelle, comme on le croyait, fut soupçonnée d'adultère, conduite par son mari dans la Maremme, et mise à mort secrètement.

Une bouche tremblante avait baisé ma bouche.

La bocca mi bacio tutto tremante.

INFERNO, C. v.

Et je lus ma pâleur sur son pâle visage,

Et l'effroi de mes traits sur ses traits soucieux.

.....*Ed io scorsi*

Per quattro visi il mio aspetto stesso.

INFERNO, C. xxxiii.

Tremblotante, apparaît l'étoile matinale.

Par tremolando mattutina stella.

PURGATORIO, C. xii.

—

—

À BÉRANGER.

Au printemps l'enfance fidèle

Redisait en chœur tes leçons.

La chanson :

Chers enfans, chantez, dansez,

Votre âge

Échappe à l'orage.

est dans toutes les mémoires.

Tu l'as dit, nos sonneurs de cloche.

» ... Le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son. »

BÉRANGER. *Préface de ses dernières chansons.*

C'est en battant la charge

Qu'on les remet au pas.

« Il est des instans, pour une nation, où la meilleure musique est, celle du tambour qui bat la charge. »

Même préface.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Skull33
- Tomthepsg
- M0tty
- Acélan
- Hsarrazin
- Girart de Roussillon
- VIGNERON
- Toto256
- Ernest-Mtl
- Nebeljäger
- Bradype
- Aristoi

- Sapcal22
- *j*jac
- Hepséma
- VirguloMane
- Hypperbone
- Sixdegrés
- Phe
- Victoire F.

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)